



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

689,900



BF
162
D35
1800

Vignaud



D E L' H O M M E
ET DE SES RAPPORTS
LES PLUS INTIMES.



D E L' H O M M E
ET DE SES RAPPORTS
LES PLUS INTIMES,

O U

**Essais sur l'analyse de la Sensation, la liberté
de l'Homme, l'existence de Dieu, la nature
de l'Ame, et sur la Mort.**

SECONDE ÉDITION, revue, corrigée et augmentée.

T O M E S E C O N D.

A H A M B O U R G.

1800.

1911

Vignaud

CHAPITRE VIII.

Dialogue sur Dieu.

PREMIERE PARTIE.

On prévient que l'un des interlocuteurs de ce dialogue n'y est introduit que pour amener les pensées, varier et animer le discours, et non pour de vains compliments.

Le Penseur. L'univers existe : donc il a toujours existé. *Le Docteur.* Quelle raison ! *Le Penseur.* Mais, dites-moi, n'est-il pas plus plausible de dire, cette chose existe aujourd'hui, donc elle existoit hier, avant-hier, il y a un an, quatre ans, un siècle, enfin de toute éternité ; que dire, cette chose est, donc elle n'a pas toujours été ? Vous concevez sans peine qu'une chose qui est actuellement sous vos yeux, ait existé hier, et vous répugneriez à croire qu'elle ait existé avant-hier ? Et si votre imagination n'est pas effrayée de la croire existante avant-hier, pourquoi le seroit-elle de la croire existante il y a quatre jours, un mois, un an, un siècle, mille et mille siècles, enfin l'éternité ?

II.

A

Nous voyons un papillon, et nous disons : Donc il y a eu une chrysalide. Nous voyons la chrysalide, et nous disons : Donc il y a eu une chenille. Nous voyons la chenille, et nous disons : Donc il y a eu un œuf. Nous voyons l'œuf, et nous disons : Donc il y a eu un papillon et auparavant une chrysalide, avant la chrysalide une chenille, un œuf, un papillon ; et ainsi de suite en parcourant continuellement ce cercle. Or, il est sans contredit plus sensé, plus selon la raison, de remonter ainsi du papillon à la chrysalide, de la chrysalide à la chenille, &c. que de s'arrêter à un degré quelconque de cette échelle, et dire : Là il n'y avoit rien ; et l'œuf ou la chrysalide ou le papillon que je vois a été créé, c'est-à-dire, formé de rien : car enfin, vous, moi et tous les hommes avons vu mille et mille fois cette succession, et jamais personne n'a vu de création ; acte qui de rien fait quelque chose, acte qui paroît impossible à tout être pensant. Et vous, vous trouvez plus raisonnable de croire que cet œuf que vous voyez a été créé, que de croire qu'il est venu d'un papillon ?

Mais si l'éternité de cet univers vous répugne, qui donc l'a créé ? *Le Docteur.* Un autre être. *Le Penseur.* Et qui a créé cet

autre être ? *Le Docteur.* Il n'a pas été créé ; il est éternel. *Le Penseur.* Bon ! vous convenez qu'un être quelconque peut être éternel, incréé, c'est-à-dire, exister par lui-même, c'est déjà quelque chose ; souvenez-vous-en. Et vous ne voulez pas que ce soit celui que vous avez sans cesse sous les yeux ? Et quel est donc cet être ? — C'est un être qui n'a point de corps , qui n'est point matériel , qui n'est point étendu , qui n'est.... — Qui n'est point, qui n'a point ; cela ne dit rien. Dites-moi ce qu'il est ? — Cela est impossible. — A merveille ! Mais si vous ne savez pas ce qu'il est , du moins vous êtes bien sûr de son existence ? — Oh ! très-sûr. — C'est-à-dire qu'il s'est montré à toute la terre ? — Non , il est invisible. — Comment ! personne ne l'a vu ni ne le verra jamais ? Il s'est donc manifesté par des prodiges éclatans faits à la face de toute la terre ? Une voix sans doute s'est fait entendre et a dit : « C'est moi qui suis l'éternel , le créateur , le maître , le conservateur de tout ce qui existe ». Et cette voix a retenti au ciel et sur la terre ? car je ne parle point de ces révélations secrètes qui n'ont été faites qu'à des gueux et à des imbécilles dans les recoins les plus cachés de la terre. Vous savez que

ces sortes de révélations sont passées de mode , que la canaille de chaque pays a les siennes , aussi extravagantes les unes que les autres , qu'il n'y a que les vieilles qui y croient , et que quelques charlatans qui les prêchent. — Non , il ne s'est manifesté par aucun prodige. — Au défaut de tous ces témoignages , vous avez donc des preuves de raisonnement aussi claires que le jour , d'une évidence à être apperçue , sentie par tout homme ? — Il faut vous l'avouer : jusqu'à présent les plus grands génies ont , dans tous les siècles , fait les plus grands efforts pour prouver cette existence ; tous y ont travaillé , aucun n'y a réussi. Leurs efforts même n'ont abouti le plus souvent qu'à les faire passer pour athées. — Bien ! Cependant s'il existoit un Dieu créateur , conservateur de toutes choses , punisseur et rémunérateur des actions des hommes ; si enfin il existoit un être avec lequel l'homme eût tant et de si grands rapports , son existence ne seroit-elle pas la vérité la plus facile à prouver ? ne seroit-elle pas vue , sentie par le plus imbécille comme par l'homme du génie le plus transcendant et du plus profond savoir ? Mais du moins vous vous imaginez comme est fait cet être , sa nature , sa manière

d'agir ? &c. — Non , il ne peut être saisi par l'imagination. — Ce que vous me dites me confond. Vous *prétendez* croire à un être que nul mortel n'a vu ni ne verra jamais , qui ne s'est jamais annoncé ni manifesté en aucune manière, dont on ne peut prouver l'existence , qu'on ne peut se représenter sous aucun trait , dont on ne peut imaginer la nature ni la manière d'opérer, dont enfin vous n'avez ni notions ni idées. Cette *prétention* me paroît bien étonnante. Et remarquez , 1°. que l'éternité d'un être ne choque point votre raison. 2°. Que vous la refusez au seul être que vous connoissez, que vous pouvez connoître , dont à chaque instant vous sentez l'existence et l'énergie. 3°. Que vous l'accordez à un être dont vous n'avez aucune connoissance. 4°. Que vous lui accordez l'éternité pour lui faire créer dans le temps, l'univers ; acte qu'on n'a jamais vu faire , et qui même paroît impossible.

Mais enfin, vous avez bien quelques raisons pour croire à l'existence de cet être ? Quelles sont-elles ? — Le consentement unanime de tous les hommes ; les merveilles de la nature. — Voilà donc tous vos motifs de croyance ? Car après les aveux que vous venez de faire , je ne vois pas que vous

puissiez en avoir d'autre. — Ne sont-ils donc pas suffisans ? — C'est ce que nous allons voir.

I. Le consentement unanime de tous les hommes vous porte , dites-vous , à croire à l'existence d'un Dieu. Mais vous venez de nous dire que , malgré tous leurs efforts pour prouver cette existence, les plus grands génies de tous les âges, *sans en excepter un seul*, bien loin d'y avoir réussi, se sont rendus suspects d'athéisme. De quel poids peut donc être le consentement supposé unanime de la tourbe des ignorans ? Sur cette matière abstruse, l'opinion d'un imbécille auroit-elle plus d'autorité que celle d'un homme de génie et éclairé ? Et si cela n'est pas, comment peut-on supposer que la réunion ou collection , quelque grande qu'elle soit , de ces opinions individuelles de brutes et de stupides , ajoute de la force à chacune de ces opinions particulières , et doive l'emporter sur celle d'un seul homme de génie ? Ignore-t-on qu'en général l'homme n'est qu'un singe et un perroquet ? que , sans aucune réflexion , il imite tout ce qu'il voit faire ? que , sans aucun examen , il répète et croit tout ce qu'il a entendu dire à sa nourrice , à sa bonne , à son précepteur , &c ? A

un homme borné , joignez-en un , joignez-en deux , quatre , mille , cent mille , cent mille millions ; tous diront les mêmes sottises. De cette multitude immense qui n'a que l'instinct pour guide, il ne sortira pas une étincelle d'esprit. Demandez à cette tourbe immense la solution d'un de ces problèmes que résoudra en jouant un homme de génie : que ces cent mille millions d'imbécilles réunissent leurs efforts, qu'ils s'animent, s'évertuent, s'entraident de leur gros bon sens ; hélas ! les pauvres gens resteront muets ; leur réunion n'ajoutera rien à l'intelligence de chaque tête. Ainsi, mille bœufs réunis ne formeront jamais qu'un troupeau de bœufs.

Quant à la classe des personnes capables de prononcer sur ce sujet , combien peu nombreuse n'est-elle pas ? Et si , de cette classe , on retranche ceux dont le sentiment est suspect , pour avoir parlé ou écrit dans des lieux et des temps où il eût été dangereux de montrer une opinion contraire à celle du peuple , des prêtres et du souverain , on comptera bien peu de vrais théistes (1).

(1) Comment, sous un gouvernement despotique , ombrageux et en partie sacerdotal , comme étoit la

D'ailleurs, qu'importe que cette foule innombrable d'êtres pensans, qui dans tous les temps ont couvert la terre, aient eu ou non une telle croyance ? Ce qu'il importe de savoir, c'est si ce qu'ils ont cru est erreur ou vérité ; et il y a cent à parier contre un

France avant 1789, et comme sont l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, &c. dont les despotes ont la sottise de croire que des absurdités religieuses, que des prêtres, des moines, cimentent leur puissance ; comment, dis-je, tout homme parvenu, par ses recherches, ses méditations, ses réflexions, à être désabusé de la croyance d'un dieu, ne feroit-il pas tous ses efforts pour renfermer en lui-même son athéisme qui le feroit brûler vif et à petit feu, s'il en étoit seulement soupçonné ? Plus il seroit en évidence, et plus ne redoubleroit-il pas d'efforts pour masquer son opinion ?

Je ne prétends point scruter les cœurs, moins encore ceux des morts, qui ne peuvent répondre ; mais ce Voltaire, cet homme prodigieux qui croyoit à la fatalité, qui pensoit que l'homme étoit un être nécessaire, qui ne cessoit de tourner en ridicule les fauteurs de la spiritualité de l'ame, qui pensoit que tout en nous périssoit avec nous, qui regardoit la création comme une chose impossible, qui nieoit la providence ; combien n'a-t-il pas écrit pour persuader qu'il croyoit à un dieu créateur, scrutateur des pensées, punisseur, rémunérateur et régissant le monde ? Comment cet immortel auteur disoit-il les contraires sur un objet d'une si haute importance ? Directement il disoit qu'il

que c'est erreur. *Vox populi, vox erroris* ; Bayle l'a prouvé. En effet, les voyageurs, les historiens, nous apprennent que partout l'homme ignorant et stupide (et combien peu, même dans les nations les plus

y avoit un dieu, indirectement il disoit qu'il n'y en avoit point; car dire que tout dans l'univers, l'homme compris, est soumis à la fatalité, et n'est nullement gouverné par une providence; que la création est un impossible, la spiritualité de l'âme une chimère absurde, c'est bien dire qu'il n'y a point de dieu, ou que s'il en existe, tranquille en sa demeure, il ne peut avoir d'action sur aucun être, quel qu'il soit. Cependant cet homme immortel, connu par ses vertus, sa bienfaisance, son ardent amour de l'humanité, autant que par son génie créateur et fécond, avoit l'esprit aussi juste qu'étendu et profond; mais il étoit sur le chandelier, mais il étoit la lumière du siècle, attirant sur lui, par l'éclat de ses productions, les regards et l'attention de toute l'Europe, excitant également la haine et l'envie des prêtres, des publicains, des petits auteurs, et de leurs imbécilles protecteurs, et l'amour, les respects et l'admiration du reste de l'univers. Mais enfin Voltaire n'a-t-il pas fait lui-même sa profession de foi, quand il a dit, page 388, lig. 12 du tome 45^e, édition de Beaumarchais : « N'attendre de » dieu ni châtement ni récompenses, c'est être véritablement athée ». Or Voltaire, selon ses principes mille et mille fois répétés dans ses ouvrages, n'attendoit de dieu ni châtements ni récompenses. Donc, &c.

civilisées, en est-il de véritablement éclairés!) est porté à croire à toutes les inepties. Ils nous montrent des erreurs absurdes, ridicules, honteuses à croire, atroces à mettre en pratique, qui ont été chères et sacrées aux hommes de tous les temps, de tous les lieux. Toutes les nations ont cru que des paroles, des gestes, des simagrées, des pratiques, pouvoient suspendre les loix de la nature, et même changer la moralité des actions. Toutes ont cru que le vol des oiseaux, les entrailles de victimes, ou autres puérités pareilles, pouvoient dévoiler l'avenir, c'est-à-dire faire voir ce qui n'existe pas encore. Toutes ont cru que pour faire cesser des calamités, il falloit immoler des animaux, et même assassiner en cérémonie des hommes. Toutes croient que la terre tourne autour du soleil, que les éclipses de soleil, de lune, présagent des malheurs, &c.

Tous les peuples, dites-vous, ont cru à un Dieu, mais tous ont cru de même à un diable, à une hiérarchie céleste, à une hiérarchie infernale; et ce qui est bien remarquable, c'est que tous ont fait le diable plus puissant ou plus rusé que Dieu, qu'ils regardent cependant (ceux qui sont dits civilisés) comme le créateur, l'ordonnateur,

le maître et le conservateur de toutes choses, même du diable et de sa hiérarchie. Ouvrez les livres des chrétiens (1); leur Dieu a mis tous ses soins à façonner l'homme; il l'a fait à son image, toutes choses il les a créées pour lui; il lui est donc la plus chère de ses créatures, celle qu'il est le plus jaloux de posséder. Cependant, dans cette douce religion, vingt millions de damnés pour un de sauvé! En vain ce Dieu bouleverse cent et cent fois la nature; fait, défait, agit et se repent. En vain il envoie le tiers et même le tout de lui-même se faire baffouer, fouetter, crucifier, pour tâcher d'enlever au diable, son antagoniste, qu'il peut cependant anéantir d'une seule de ses pensées, et d'attirer à lui cette créature en qui il a mis tout son amour. En vain il menace de tourmens infinis et éternels les déserteurs de son parti, et promet des joies inexprimables et d'une éternelle durée à ceux qui lui resteront fidèles; le diable, tout en se jouant, sans tant de vacarme, sans menaces, sans promesses,

(1) Je cite de préférence cette religion, parce qu'elle a eu pour architectes des hommes de génie, qui, dans tous les temps, l'ont travaillée, augmentée, corrigée, rapetassée.

sur vingt millions de créatures, laisse à ce prétendu maître de l'univers un imbécille, et tous les autres il les attire à lui. Ainsi, dans cette religion, voilà le diable bien supérieur à Dieu; il est ou plus fort ou plus habile que lui.

Il en est de même par toute la terre. Tous les peuples, ceux qui n'ont point de culte, de religion fixe, arrêtée, comme ceux qui en ont, ont cru de même à un bon et à un mauvais génie, ennemis l'un de l'autre, toujours en opposition, l'un répandant les biens, l'autre les maux. Et l'on conviendra que par-tout la somme des maux l'emporte infiniment sur celle des biens.

Ainsi donc, si je crois à un Dieu, parce que tous les hommes y ont cru, la même raison m'oblige à croire à un diable et à une multitude d'esprits malfaisans : et encore aux revenans, aux divinations, à la magie, aux sortilèges, aux amulettes, &c. et à cette multitude d'erreurs qui dans tous les pays ont infecté tous les cerveaux ; ce motif de croyance n'ayant pas plus de force pour un de ces objets que pour les autres, puisque toutes ont également fait le tour de la terre. De-là l'égarement de l'esprit et de la raison, les craintes, les terreurs, la pusillanimité

et la vue toujours tournée vers le ciel , tandis qu'entourés d'écueils et de précipices , nous marchons sur la terre , où , parmi les ronces et les épines , sont semées çà et là toutes les choses nécessaires à nos besoins.

Mais est-il bien vrai que tous les hommes aient cru à un Dieu ? Que dans tous les temps cette croyance ait été unanime , universelle ? 1°. Parmi les penseurs , il s'est trouvé dans tous les pays beaucoup de personnes d'un vrai génie , qui , malgré les préjugés de l'enfance , n'y ont pas cru , ce qui est d'une grande force. 2°. Des voyageurs ont trouvé des peuples qui n'en avoient nulle idée (1).

(1) Knival , Anglais aussi curieux de connoître les hommes que le physique de la nature , s'est fait , pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Brésil , une étude d'observer les différences des Américains , dit que les Brasiiliens ne connoissent en aucune sorte la divinité. Ils n'adorent rien. Leur langage n'a pas même de mot qui exprime le nom de dieu. (*Extrait du Voyage de M. de la Harpe , tome 13 , p. 358.*)

Les Caraïbes n'ont ni temples ni cultes. (*Idem. t. 15 , p. 24.*) Les Kamschadales n'ont aucune idée de l'Être suprême , n'ont point le mot esprit dans leur langue. Quand M. Steller leur demandoit si , à la vue du ciel , du soleil , de la lune et des étoiles , ils n'avoient jamais pensé qu'il y eût un être tout-puissant , créateur de

3°. De ce qu'il nous a plu traduire par le mot Dieu, le nom que le sauvage donne à l'être fantastique qu'il croit dans le nuage d'où partent la foudre et la grêle qui détruisent son habitation et ravagent son champ, nous avons imaginé et même affirmé qu'il croyoit à un Dieu. Mais cette assertion est bien hasardée. Si, au lieu de substituer un mot à un autre, on eût donné la définition de cet être imaginaire devant lequel, dans ses momens de craintes et d'alarmes, se prosterner le sauvage, on eût vu qu'il ne croit pas plus à un Dieu, que les enfans ne croient à un être immatériel, pour donner le nom d'esprit à tout ce qui les effraie dans les ténèbres. C'est toujours un fantôme, sans pouvoir dire ce qu'est un fantôme, sinon que c'est une chose qui ne ressemble à rien de ce

toutes choses, ils lui ont répondu affirmativement que jamais cela ne leur étoit venu dans l'idée. (*Idem.* t. 17, p. 487.) Un chef ou prince Koriaque, avec lequel j'eus occasion de converser, dit M. Krachenninikow, n'avoit aucune idée de la divinité. (*Idem.* t. 18, p. 61.) Les Groënlandois de même. (*Idem.* t. 18, p. 345.) Quelqu'idée qu'on se fasse de la religion des Sauvages du nord de l'Amérique, il paroît certain que dans toute la partie septentrionale, on n'a trouvé ni temples ni culte réglé. (*Idem.* t. 14, p. 430.)

que l'on connoît : et ce fantôme revêt toutes les formes, toutes les couleurs qu'une imagination égarée peut offrir à des esprits qui, n'ayant jamais réfléchi, n'ont aucun point d'appui. Enfin , le sauvage, comme les enfans, ne se forme d'autre notion de l'objet de ses terreurs, sinon qu'il est un être puissant, malfaisant, le plus souvent invisible, mais qui quelquefois se laisse appercevoir sous mille formes bizarres, qui se plaît à lutiner, à tourmenter, qui peut nous toucher, mais qui échappe à tout attouchement. D'autres font un rocher, un arbre, un monticule, un serpent, &c. l'objet de leur terreur et en même temps de leur vénération. Mais tous croient que cet être est local, très-borné, que chaque peuple, chaque pays et même chaque famille a le sien; ne s'occupant point des affaires des autres, n'étendant point son pouvoir au-delà de limites très-étroites. Ils sont bien éloignés de penser qu'un seul être s'occupe des événemens de toute la terre, et encore moins qu'il régisse l'univers. Il y a loin de cette notion à celle de votre Dieu.

Puis donc que mille erreurs, ou ridicules ou funestes, ont été évidemment reçues comme vérités par les hommes de tous les

temps et de tous les lieux ; puisque des peuplades entières n'ont point eu l'idée d'un Dieu ; puisque dans tous les temps et dans tous les lieux des hommes de génie en ont nié l'existence, il est évident que votre première preuve, tirée du consentement unanime de tous les hommes, est vaine, et même nulle. Cela étant, passons à votre seconde preuve, fondée sur les merveilles de la nature, et voyons si elle a plus de valeur.

II. De ce que la Nature vous paroît admirable dans toutes ses œuvres ; de ce que sa marche, son énergie, de ce que l'ordre, qui vous semble régner dans toutes ses parties vous remplissent d'étonnement et d'admiration ; de ce que la moindre de ses productions confond votre intelligence, vous en concluez que l'univers n'a pu être éternel, qu'il a été créé, formé de rien : et cette conclusion vous force de donner l'éternité à un être inconnu, que vous supposez infiniment plus merveilleux, infiniment plus inconcevable, pour créer dans le temps cet univers que vous trouvez déjà trop merveilleux, trop inconcevable pour avoir existé toujours : n'est-ce pas aller d'une conclusion au moins précipitée, à une conséquence peut-être absurde ?

Car, avant de former ce raisonnement, il eût fallu, ce me semble, avoir bien étudié la nature pour connoître ses forces et ses ressources. A cet effet, il eût fallu acquérir une connoissance pleine et entière de tous les élémens (1) ou principes primitifs qui en-

(1) Admettre un nouvel élément sans preuves évidentes, seroit corrompre la science de la nature. Mais aussi sur ce principe, que la nature prend toujours les voies les plus simples, s'obstiner à ne voir qu'un, deux, trois ou quatre élémens, seroit s'opposer aux progrès de cette science.

N'admettre que quatre élémens, me paroît bien hardi; mais avancer, sans les preuves les plus claires, que les élémens peuvent changer de nature, se convertir de l'un en l'autre, me semble de la plus grande témérité. N'est-ce pas reproduire cette erreur de ce sublime Descartes, qui disoit : Donnez-moi une matière homogène et du mouvement, et je vais former un monde.

Comment! la lumière, le fluide électrique, l'air, les gaz, les esprits recteurs, les huiles essentielles et douces, les bitumes, les résines, les acides, les alkalis, les camphres, les sels, les terres, les métaux, et cette matière précieuse, vitale, qui féconde les germes des animaux et des plantes, celle qui donne de l'irritabilité aux muscles, à la sensitive, celle qui fait sentir et penser, enfin cette multitude innombrable et diverse de corps qui remplissent cet immense univers, et qui déploient des propriétés si différentes, ne seroient tous

trent dans la composition de tous les corps contenus dans son vaste sein, connoître leurs propriétés et celles qui résultent de leurs composés, pour bien s'assurer que la nature ne se suffit pas à elle-même ; que les propriétés de tous les êtres qui la composent sont insuffisantes à produire tous les phénomènes que nous voyons, que nous admirons ; et enfin il eût fallu examiner si la création est un acte possible, même à une puissance supposée infinie.

Mais peut être, direz-vous : Ces connoissances sont maintenant et seront peut-être

formés que de la seule combinaison de quatre élémens ! On a de la peine à soumettre son esprit à cette opinion.

Eh mais ! la lumière elle-même, ce corps qui paroît si simple, n'a-t-elle pas été de nos jours reconnue être composée de au moins sept élémens, ou prochains, ou primitifs, élémens ayant chacun deux propriétés très-distinctes et différentes : celles de se refranger plus ou moins, et d'affecter la vue d'un sentiment de couleur particulière ? Et si l'on ne reconnoît pas d'autres propriétés à chacun de ces élémens constitutifs de la lumière, c'est qu'on ne les a pas soumis à un examen ultérieur. Sait-on, par exemple, si au verre ardent ils produisent tous les mêmes effets, la même intensité de chaleur ? Connoît-on les effets de chacun d'eux sur les plantes ? &c.

toujours inaccessibles à notre foible intelligence. Alors je vous répondrai : tenons-nous-en donc au témoignage de nos sens, qui seuls peuvent nous instruire. Or, ces sens nous disent et nous répètent sans cesse, que tous les êtres que nous touchons, que nous voyons, que nous sentons, se meuvent par leur propre énergie, sans l'intervention d'aucun être distingué d'eux. Ils nous disent que le feu brûle par lui-même, qu'une pierre tombe par sa propre pesanteur, &c. Croyons-les donc, puisque l'expérience de tous les siècles nous apprend que l'on ne peut que s'égarer en rejetant leur témoignage, pour écouter l'imagination qui n'a jamais enfanté que de vaines chimères.

Où, si vous l'aimez mieux, si vous craignez encore de vous égarer en suivant vos sens, qui cependant sont les seuls maîtres que vous puissiez avoir, ne croyons rien sur ce sujet, ne formons à cet égard aucune hypothèse. Contentons-nous d'étudier la nature, de lui dérober ses secrets et d'en faire notre profit, sans admettre inconsidérément, sans raisons, sans motifs, d'autres êtres que ceux que nous voyons, que nous touchons et qui agissent sur nous. Vous devez sentir que, sans aucune base, sans

aucune donnée, puisque nous ne connoissons de la nature ni sa puissance, ni ses ressources, toute hypothèse sur ces objets ne peut être qu'absurde, ridicule, indigne d'un homme sage.

Le raisonnement que vous faites au sujet des merveilles de la nature peut servir de preuve à ce que je vous dis. Peut-être n'y avez-vous jamais réfléchi : je vais vous le présenter dans toute sa simplicité. Faites-y attention, et souvenez-vous que vous le faites sans connoissance de cause, sur un simple aperçu de la nature, sur la seule vue pour ainsi dire de l'enveloppe de la grande machine qui étonne votre imagination, et vous porte à croire un Dieu ; c'est-à-dire, un être distingué d'elle qui l'a créée, formée, et qui la fait mouvoir. Le voici :

L'énergie qui anime la nature que je vois, que je touche et qui agit sur moi en mille et mille manières, l'ordre qui me paroît régner entre toutes ses parties, sont fort au-dessus de mon intelligence ; donc la nature n'est pas de toute éternité, donc elle (l'univers) a été formée de rien ; donc un autre être que je ne connois point, qui ne s'est jamais fait connoître, tellement inconcevable qu'aucune imagination ne peut le saisir sous quel-

que face que ce puisse être, infiniment plus au-dessus de mon intelligence que cette nature, est lui-même éternel, et a donné l'être à l'univers, en faisant un acte tellement incompréhensible, qu'il paroît impossible. Ou bien, en deux mots, parce que cet univers est trop merveilleux, trop au-dessus de mon intelligence, il faut qu'un être encore plus merveilleux, encore plus au-dessus de mon intelligence, l'ait créé. Ou bien encore l'univers que je vois est bien difficile à comprendre ; donc un être tout à-fait incompréhensible et qu'on n'a jamais vu, l'a créé. Et c'est sur cet argument que vous croyez à cet être ! Jugez-vous.

Il me semble que si quelqu'un formoit ce raisonnement contraire : l'univers est trop bien ordonné, trop étonnant, trop admirable pour avoir été fait, pour avoir été formé de rien ; donc il existe de toute éternité : il me semble, dis-je, que son raisonnement choqueroit bien moins la raison. Car, 1°. dans son raisonnement comme dans le vôtre, il y auroit un être éternel agissant par ses propres forces, avec cette différence très-avantageuse pour votre adversaire, que l'être dont il parle est connu, et que le vôtre ne l'est pas et ne peut l'être. 2°. Dans son

raisonnement il y auroit de moins que dans le vôtre deux suppositions. Et quelles suppositions ? Celle d'un être plus inconcevable que la nature, et dont rien ne donne l'idée ; et celle d'une création, acte qui paroît impossible, et qui peut-être est impossible même à une puissance qu'on supposeroit infinie.

Or, puisque vous ne pouvez vous décider que d'après un argument, il me semble qu'argument pour argument, celui de votre adversaire doit, plutôt que le vôtre, emporter l'assentiment de votre raison. Réfléchissez-y ; et peut-être appercevrez-vous que l'amour-propre contribue beaucoup à fortifier le préjugé de l'existence d'un Dieu. Par elle, la paresse se justifie, et l'ignorance des causes n'est plus honte. Avec ces quatre mots : Dieu l'a voulu, l'ignorance répond à tout.

De plus, si vous êtes conséquent, votre créateur de l'univers doit avoir été créé lui-même ; car une des raisons qui vous portent à croire l'univers créé, est qu'il est au-dessus de votre conception. Or, vous avouez que votre Dieu est encore plus inconcevable que la nature. Donc, &c.

Ainsi donc, non-seulement vous n'avez

aucune preuve, vous n'avez pas même de motif sensé, raisonnable, pour croire à cet être invisible, incompréhensible. Et comment croire à une chose sans motif plausible ? — Cependant, vous ne pouvez voir une montre sans accorder de l'intelligence à l'ouvrier qui l'a faite ; et en voyant l'ordre admirable qui règne dans l'univers, vous refuseriez de l'intelligence à celui qui l'a créé, façonné, arrangé ? — Prouvez-moi que le monde a été fait, alors je conviendrai que l'architecte qui l'a édifié est bien puissant, bien intelligent. Mais de ce qu'une montre a été faite, il ne s'ensuit nullement que le monde ait été créé ; qu'un homme, un chêne, le moindre fétus aient été faits, aient été tirés du néant. Cette conséquence est si fausse, que je vous prouverai bientôt que la création est une absurdité, un impossible ; et que la matière étant éternelle, aucun être n'a pu l'arranger, la coordonner comme elle est.

Ce n'est pas tout. Osez avec moi fixer d'un œil attentif ces merveilles de la nature, et sur-tout cet ordre que le défaut de lumières et l'amour du merveilleux vous font paroître si admirables ; et peut-être serez-vous étonné de ne trouver nulle part l'em-

preinte d'un être intelligent, sage et tout puissant.

En fixant avec attention le globe que nous habitons, vous voyez des milliers d'êtres jetés çà et là au hasard (1) (*lisez cette note*

(1) *Hasard*. Ce mot n'est pas toujours vide de sens. Quant *au comment* une chose est faite, il n'y a point et il ne peut y avoir de hasard, puisque tout effet est nécessaire, que sa cause est nécessaire, étant elle-même un effet nécessaire d'une autre cause également nécessaire, et ainsi en remontant toujours. Mais quant *au pourquoi*, quant *à la fin*, presque tout est l'effet du hasard.

Une tempête emporte des graines ailées de hêtres fort loin de l'arbre qui les a produites, et les unes tombent sur des rochers, dans des marais où elles périssent, et d'autres dans de bonnes terres où elles fructifient : n'est-il pas évident que ces graines ont été placées au hasard, sans acception, sans prédilection pour aucune ? Ne seroit-il pas contre toute raison, contre toute vérité, de dire que c'est avec dessein, par choix, par une préférence favorable aux unes, défavorable aux autres, que ce vent a porté les unes en bonne terre pour qu'elles puissent y prospérer, et les autres dans des lieux où elles ne pouvoient que périr ? C'est donc le hasard qui a bien placé les unes et mal placé les autres. Ainsi, dans ce monde, il y a donc hasard, heur et malheur.

Il faut, dans la nature, distinguer avec soin deux choses : les individus, et l'ordre qui règne entr'eux,

avant d'aller plus loin), tous isolés, n'étant nullement ordonnés entr'eux, chacun agissant à sa manière, se tirant d'affaire comme il peut selon les circonstances, ses propriétés, ses moyens, son énergie, son degré d'in-

Les individus, tels que les végétaux, les animaux, sont, nous dit-on, parfaits dans ce qu'ils sont, quoique l'on n'ait pas les données pour en bien juger : ils sont ce qu'ils sont ; et l'on convient que chaque animal, chaque végétal fait un tout bien digne de la plus vive admiration ; qu'il règne entre toutes leurs parties, quelque nombreuses et diverses qu'elles soient, un tel ordre, une telle harmonie, une correspondance si intime, que toutes tendent à un même but. Mais dans le grand tout, dans la grande machine du monde, c'est bien différent. Nul ordre, nul ensemble, nulle harmonie entre tous les êtres qu'elle contient ; nulle sollicitude marquée pour aucun d'eux ; nulle marque enfin d'une intelligence co-ordonnatrice qui en règle la marche et les mouvemens, qui établisse entr'eux une correspondance à les faire concourir à une ou plusieurs fins quelconques, en sorte que tout s'y place, s'y arrange au hasard. Par-tout les êtres sont jetés çà et là sans dessein, sans prévoyance ou providence marquée, comme nous venons de le dire des graines du hêtre, dispersées par un grand vent ; et chaque être se tire d'affaire à sa manière, selon ses propriétés, ses forces et les circonstances. Ceux qui ont été assez heureux pour être bien placés réussissent, et les autres périssent. Ce n'est donc point sur l'ordre qui règne dans la na-

telligence. La disette et le manque de tout se trouvent le plus souvent là où sont la faim et les besoins. Vous voyez tous les

ture , c'est-à-dire , dans l'ensemble de tous les êtres , que l'on peut justement s'extasier , puisqu'il n'en existe point à des yeux éclairés , attentifs ; mais bien sur celui qui existe réellement dans chaque végétal et dans chaque animal.

Mais , dira-t-on sûrement , puisqu'il règne un ordre si admirable dans l'organisation des animaux et des végétaux , une intelligence a donc présidé à leur formation ? Et quelle est cette intelligence ?

Pour répondre à cette objection que doivent faire , pour soutenir leur opinion , les fauteurs de la divinité , je ne dirai point que tous ces êtres , animaux , végétaux , ont été formés par la rencontre fortuite d'atômes , parce que je croirois dire une sottise.

Ne connoissant point les forces et les ressources de la nature , je ne dirai point que les animaux et les végétaux sont une de ses productions , parce que , ne voyant entre tous les êtres qu'elle renferme , aucun ordre , aucun accord , aucune intelligence commune , il me paroît impossible que des êtres qui agissent en aveugles , sans but , sans plan concerté , d'une manière toujours tellement isolée , que jamais l'action d'un être ne concourt avec aucun autre à une même fin , puissent produire des êtres aussi admirables que les végétaux et les animaux.

Je ne dirai point que les végétaux , les animaux , ainsi que tous les êtres existans , ont été créés , parce

êtres avoir une tendance inaltérable pour certains objets ; et ces objets être presque toujours loin d'eux , et n'en être rapprochés

que rien ne peut autoriser cette supposition gratuite d'un acte qu'on n'a jamais vu faire , et qui est impossible même à l'infinie puissance si elle existoit , comme il sera prouvé par la suite.

Je ne dirai pas que la matière a été façonnée , ordonnée par un être hors de la nature et distingué d'elle , parce qu'il y a cent objections insolubles , et de la plus grande force , à faire contre cette supposition gratuite.

1°. Où est cet être ? quel est-il ? comment agit-il ? l'a-t-on jamais vu former quelque être ? 2°. On me demandera qui a façonné cet être merveilleux qui a ordonné ainsi tout être ? Que si je dis qu'il est éternel , on me répondra : Pourquoi supposer un être ordonné de toute éternité , pour en ordonner d'autres ? Puisque , selon cette supposition , la matière est supposée éternelle ; puisque les divers élémens sont supposés éternels eux et leurs propriétés , pourquoi les végétaux et les animaux ne seroient-ils pas éternels , ordonnés de toute éternité ? Dans cette opinion , il n'y a qu'une supposition , et dans la vôtre il y en a deux : un être supposé ordonné , et cet être ordonnant les autres êtres.

3°. Ne paroît-il pas démontré impossible qu'un être quelconque , ayant même l'infinie puissance , puisse donner ou ôter une propriété essentielle à un être , à une molécule qu'il n'a pas créée ? Pour ôter à une pierre sa gravitation vers le centre de la terre , ou pour lui donner la propriété d'attirer le cuivre , il faudroit anéantir

que fortuitement par le mouvement aveugle qui sans cesse agite, place et déplace tout ce qui est dans l'univers. Nulle part vous ne

cette pierre et recréer un autre corps ; mais la création et l'annihilation sont deux actes impossibles, comme il sera démontré par la suite. Cependant, puisqu'il y a des végétaux et des animaux qui se succèdent, se reproduisent, il y a sûrement dans la nature un ou plusieurs élémens premiers, propres à former tous les individus de toutes les espèces de végétaux et d'animaux. Cela admis, pourquoi seroit-il au-dessus des forces de ces élémens premiers de coordonner autour d'eux la matière qui leur convient, quand elle se trouve dans la sphère de leur activité ; de les coordonner, dis-je, de manière à perpétuer l'être dont les élémens seroient le germe ? Tout nous porte à penser que cela se fait ainsi. L'estomac et les viscères qui en dépendent ne coordonnent-ils pas le pain, la viande, l'eau, &c. qui leur sont donnés, en chyle, sang, chair, os, &c. ? Les racines et autres organes des plantes ne coordonnent-ils pas les suc de la terre en moelle, bois, feuilles, fleurs et fruits ? Les parties de la génération ne coordonnent-elles pas le sang en matière prolifique ? Ne voyons-nous pas les embryons des animaux et des végétaux coordonner avec leurs linéamens premiers le chyle qu'ils ont élaboré dans leurs viscères destinés à cette fin, et augmenter de jour en jour, par ce moyen, leur volume et leur vie, &c. ? Enfin la reproduction, l'accroissement, la nutrition, &c. tout enfin nous invite à penser ainsi. Pourquoi donc recourir à

verrez d'ordre, de prévoyance, de providence, de prévision marquées pour aucun être. Ici le gland tombe ou sur la pierre où il

un être dont rien ne donne l'idée ? 4°. Comment cet être, assez intelligent, assez puissant pour ordonner, façonner les animaux et les végétaux, n'a-t-il pas pour leur avantage coordonné avec eux les autres êtres ? Comment a-t-il abandonné aux circonstances fortuites les œuvres de ses mains, après leur avoir donné mille besoins ? Pourquoi n'a-t-il pas donné à l'homme la connoissance du bien et du mal, de ce qui lui est avantageux, de ce qui lui est nuisible ? Pourquoi cette intelligence toute-puissante n'a-t-elle pas fait croître à côté de chaque animal tout ce qui lui est nécessaire, nourriture, vêtemens, couvert ? Aussi-tôt formés, les eût-elle abandonnés à eux-mêmes, foibles, sans connoissance, au milieu d'écueils, de précipices, de la disette et du manque de tout ? Cet abandon, cette imprévoyance, ne prouvent-ils pas évidemment que ces êtres ne sont pas l'ouvrage d'une intelligence puissante et sage ? 5°. A quel dessein un être si supérieur eût-il formé des végétaux, des animaux ? pour voir pendant l'éternité la même chose naître, croître, souffrir et mourir ; car voilà à quoi se réduit cette succession éternelle d'êtres qui paroissent et disparaissent. 6°. Comment cet être si puissant, si intelligent, livre-t-il à la douleur la vertu et l'innocence ? Question qui conduit à cette autre question insoluble de l'origine du bien et du mal, &c. &c. &c.

Je me garderai donc bien d'avancer aucune de ces

se dessèche, ou dans la fange où il pourrit. Là, jeté par les vents dans des ronces, il y germe, prend un certain degré d'accroissement, mais bientôt il y est étouffé. Plus loin il tombe dans de mauvaise terre où il languit, devient difforme, tortueux et périt avant d'avoir atteint la trentième partie de la hauteur qu'il devrait avoir. Ailleurs,

assertions, parce que je croirois dire des choses ridicules ou extravagantes.

Mais je dirai, puisque les animaux, les végétaux n'ont point été formés par la rencontre fortuite des atomes, ni produits par les forces de la nature, ni créés, ni façonnés par un être étranger à la nature, ils sont donc éternels, comme le sont tous les élémens primitifs. Car enfin, puisque la création est démontrée impossible, l'imagination ne doit pas avoir plus de peine à admettre l'éternité d'un végétal et d'un animal, que l'éternité d'un élément primitif orné de toutes ses propriétés. Quant à la reproduction de ces êtres, c'est alors que, leur germe donné, on peut facilement concevoir que les forces et les ressources de la nature suffisent à cet effet, lorsqu'ils se trouvent dans la matrice et les circonstances qui leur conviennent; et pour ce qui est des autres êtres de la nature, tels que les fossiles, les pierres, les bitumes, les métaux, &c. il est visible qu'ils sont formés par la rencontre fortuite des élémens propres à les former, soit par *juxtâ* position, soit par combinaisons, &c.

plusieurs tombent en bonne terre ; mais les uns , avant même de germer , servent de pâture aux animaux ; les autres sont détruits par la grêle , la gelée , ou frappés par la foudre , ou déracinés par les vents. Enfin il est rare que sur mille glands un seul réussisse et vienne à bien. Ce que je dis du gland , je le dis de tous les êtres , et même de l'homme sauvage tel que la nature le jette sur cette terre. Vous ne verrez nulle part de plan , de système , d'ordre.

L'univers ou la nature n'est rien qu'un assemblage d'une multitude infinie d'êtres différens , tous isolés , tous agissant sans cesse les uns sur les autres d'une manière toujours déterminée , toujours nécessitée par leur nature propre , individuelle , et par conséquent sans aucun égard aux effets que leurs actions peuvent produire sur les êtres qui en sont l'objet ou le terme (1). Dans la nature , nulle autre loi que cette nécessité qui force tout être , soit simple , soit composé ,

(1) Comme la tuile qui tombe sur la tête d'un homme qui passe , comme le vent impétueux qui attise l'étincelle tombée sur le toit d'une maison , et réduit en cendres et la fortune et le seul asyle de l'homme vertueux qui reposoit tranquille sous son abri.

à agir toujours selon ce qu'il est ; nul autre lien entre tous ces êtres isolés et toujours nouveaux par leur composition et leur décomposition continuelle , que leurs actions mutuelles et réciproques toujours nécessitées par la nature de chacun d'eux ; nulle autre uniformité ou régularité que celles des actions individuelles de chaque être agissant toujours selon ce qu'il est ; et l'ensemble des effets de toutes ces actions forme seul la diversité , la variété , et même la régularité qui règnent dans toute la nature ; nul autre ordre enfin que celui qui résulte de toutes ces actions réciproques ; et la succession nécessaire de tous ces êtres et de leurs effets nécessaires , est ce qui produit tous les phénomènes que nous voyons , et ce qui constitue , a constitué et constituera l'univers dans tous les instans de la durée.

Absolument , il n'y a donc ni ordre ni désordre (1). Tout est toujours ce qu'il doit être ; ce que le destin a prononcé ; mais relativement , l'un et l'autre existent ; et par malheur , le désordre relatif frappe , écrase , et détruit bien plus souvent , que l'ordre

(1) *Ordre* est ici un enchaînement de causes et d'effets ayant une bonté morale :

relatif ne secourt , ne console , et ne réjouit.

Cependant , il faut l'avouer , il est une loi qui seule semble faire un tout de tous les êtres de la nature. Mais quelle loi ! Elle veut, elle ordonne sous peine de douleur et de mort à tout être de ne croître , de ne se réparer , de ne se reproduire que par la destruction de milliers d'êtres. Jetez les yeux sur cette terre, et considérez avec attention, vous verrez que cette loi atroce, cet ordre infernal est le seul qui lie les êtres entr'eux, qui met entr'eux des rapports. Ils ont tous besoin les uns des autres pour vivre, pour se reproduire. Et vous vous extasiez à la vue de l'ordre qui règne dans la nature !

Or, cet ordre (1) , le seul qui existe entre tous les êtres, ne prouve-t-il pas que chaque être est soumis à la nécessité de sa nature, et qu'il n'est nullement gouverné par un être intelligent ? Si c'étoit un être intelligent qui eût créé ou ordonné ainsi les êtres, quel monstre exécrable ne seroit-il pas ?

« Je te crée pour que tu sois le bourreau » de milliers d'êtres sensibles, sans quoi tu » mourras dans les angoisses de la faim ; et

(1) *Ordre* est ici un enchaînement de causes et d'effets tendant à une même fin.

» pour que tu sois à ton tour victime d'au-
 » tres bourreaux : tu périras dans des dou-
 » leurs inexprimables, sous la dent d'un ani-
 » mal, comme tous les jours de ta vie tu en
 » as fait périr ».

On est émerveillé du retour périodique des jours et des saisons; mais quand on en connoît la cause, ces phénomènes ne doivent pas plus étonner que de voir la meule d'un moulin tourner quand l'arbre qui entre quarrément dedans tourne. Connoissez les loix de la nature; les voici en deux mots : **OBÉIR INVINCIBLEMENT AUX LOIX MÉCANIQUES, ET EXERCER EN MÊME TEMPS, ET IMPERTURBABLEMENT LEURS PROPRIÉTÉS**, voilà à quoi sont soumis, sans en excepter un seul, tous les êtres de la nature. Il n'est pour aucun d'eux ni d'autres loix, ni d'autres agens. *Exemple.* Une boule d'aimant chassée par une masse, prend une direction et une vitesse déterminée par le choc, et dans sa course, elle gravite et attire les parcelles de fer à portée de son action; deux de ses propriétés connues, qu'elle exerce en même temps qu'elle obéit aux loix de l'impulsion. Voilà en deux mots toutes les loix de la nature; elles sont exposées en leur entier dans cet exemple. Mais si ces phénomènes

excitent une juste admiration , pourquoi cette terre culmine-t-elle autour du soleil , inclinée à son orbite ? Cette imperfection ne prouve-t-elle pas évidemment , qu'une cause aveugle et non intelligente et sage , a placé la terre où elle est et comme elle est ? A moins que les fauteurs de la divinité osent avancer qu'elle a placé ainsi la terre pour lui faire éprouver toutes sortes de calamités. En effet , cette position est la source de ces affreuses tempêtes , de ces ouragans désastreux qui semblent annoncer la fin du monde. Elle est la source de ces cruelles vicissitudes de froid et de chaud qui désolent et détruisent tout , etc.

Quel ordre trouvez-vous , dites-moi , dans ces contagions , ces pestes , ces famines , qui en peu d'heures moissonnent une partie des habitans de la terre ? dans ces tremblemens de terre , ces volcans , ces incendies , ces ouragans , ces grêles , ces foudres qui frappent également les lieux cultivés comme les plus arides déserts ; l'homme innocent et vertueux , comme le pervers et le criminel ? Les élémens ne semblent que trop souvent conjurer la destruction de tout ce qui existe ; et l'ambition , la jalousie , l'envie et la faim , en allumant le flambeau

de la discorde , mettent le comble aux désolations.

En effet si des désordres du monde physique nous passons à ceux du monde moral, quel spectacle plus horrible et plus douloureux ? La guerre est par-tout ; par-tout les hommes se dévorent les uns les autres. Ou tyrans ou esclaves , ou spoliateurs ou spoliés , ou bourreaux ou victimes , voilà les hommes. L'ambition , la cupidité , la luxure , l'orgueil , la faim , la soif , et plus encore la superstition et le fanatisme portent en tous lieux la confusion et l'horreur. Quoique pétris du même limon , mais animés de passions différentes , nul accord , nulle harmonie ne peuvent subsister entre les hommes. La sanglante anarchie , la discorde inhumaine règnent sur toute la terre , où la force fait tout : et cette force , toujours suivie du carnage et de la dévastation , parcourt l'univers , passant de mains en mains , opprimant ceux qui opprimoient , et toujours écrasant , sans remords , sans pitié , le troupeau des foibles , et le petit nombre d'êtres vertueux et paisibles.

Si donc l'homme avoit reçu son existence d'un être tout-puissant , se suffisant à lui-même , ne seroit-il pas en droit de lui faire

les reproches les plus pénétrants et les mieux fondés ? « Tu nous as donné pour séjour une » terre maudite, souvent agitée d'orages, de » convulsions, où les alarmes et les désolations sont fréquentes, où le chaud, le froid, » tous les fléaux, toutes les intempéries, » se succédant tour-à-tour, nous font » éprouver tous les maux : et les mille et » une maladies qui y règnent, et auxquelles » l'homme le plus sage est sujet, ne prouvent que trop que l'air qu'il respire, » que l'eau dont il s'abreuve, que les aliments dont il se nourrit, ne lui conviennent point, et ne lui sont donnés par » toi que pour lui faire ressentir toutes les » douleurs. Tu es tout-puissant, et tu as » couvert la terre d'êtres nécessairement » ennemis les uns des autres. Par-tout la » crainte brise les âmes ; par-tout le sang » coule, et les plaintes et les gémissemens » remplissent les airs. Voilà l'histoire de » la terre ; voilà l'histoire du genre humain : et c'est toi qui as tout fait, qui as » tout fait librement et avec choix, puis- » que tu es tout-puissant, et que tu te » suffis à toi-même. Et tu veux, tu prétends être adoré en esprit et en vérité ? » Toi qui prends plaisir à tourmenter, à

» flageller l'œuvre de tes mains , à t'abreu-
» ver de ses larmes , et à jouir du spectacle
» horrible et déchirant de ses angoisses et
» de ses souffrances ? Non : la crainte seule
» de tes fureurs atroces et réfléchies ne
» peut te faire avoir qu'un culte forcé de
» grimaces et de mommeries ».

Accoutumez-vous donc à voir la nature telle qu'elle est , sans préjugés , sans préventions , et sur-tout après avoir imposé silence à l'amour du merveilleux qui vous entraîne et vous égare si souvent. Examinez-la dans les lieux non façonnés par la main des hommes , et vous verrez combien la nature brute , qui ne doit rien à l'industrie humaine , est hideuse tant au moral qu'au physique ; et peut-être conviendrez-vous alors qu'il étoit bien inutile , qu'il étoit même extravagant de recourir à l'intervention d'un Dieu pour arranger si mal les choses.

Ainsi donc, votre second motif de croyance à un Dieu , fondé sur les merveilles de la nature , sur l'ordre que vous croyez y voir , est aussi vain , aussi illusoire que le premier , établi sur le consentement unanime de tous les hommes.

Quoi qu'il en soit , vous avez sûrement

raisonné sur cet être. Voyons donc les notions qu'on s'en est formées. Je vous demande celles, non de la populace de tous les pays, elles ne doivent pas mériter que l'on y fasse attention, mais celles des sages et des doctes de tous les lieux, de tous les temps.

— Ecoutez, et vous serez étonné de leur sublimité.

1°. Dieu est éternel ; il n'a point commencé, il ne finira jamais. — Cette notion est recevable. Car, puisqu'il existe des êtres, il faut nécessairement qu'ils soient de toute éternité, ou qu'il y ait un ou plusieurs êtres éternels qui leur aient donné l'existence. Et quant à l'anéantissement, il est probable que l'être qui n'a point eu de commencement n'aura point de fin. Cependant, sans que la substance de cet être s'anéantisse, cet être, comme tous les autres êtres de la nature, pourroit essuyer de telles vicissitudes qu'il ne seroit plus lui, mais un autre. Tout nous porte à penser ainsi. Tous les êtres que nous connoissons subissent des changemens, des altérations, ils se décomposent enfin ; et avec les mêmes principes, ils forment d'autres composés, d'autres êtres ayant des qualités différentes. — Un moment.

2°. Cet être est un pur esprit. Or, un pur esprit ne peut éprouver d'altérations, subir de changemens. Cet être est donc inaltérable, est donc toujours lui-même. — Mais qu'entendez-vous par un esprit ? — Un esprit est un être qui n'est point matériel, qui n'est point étendu, qui n'a aucune dimension, ni longueur, ni largeur, ni profondeur. — Un moment, à votre tour. Remarquez, 1°. que vous ne me dites point ce qu'est un esprit, mais ce qu'il n'est pas. Or, cette manière de définir n'apprend rien. Elle n'éclaire point l'esprit, ne fixe point l'imagination, qui reste en proie à toutes les chimères. Remarquez, 2°. que votre définition est celle du néant. Si l'homme peut se former une notion du néant, du rien, c'est en retranchant aux êtres qui existent, l'étendue, leurs trois dimensions. Ainsi, si vous n'avez pas d'autres traits caractéristiques pour dépeindre cet être, voilà votre Dieu confondu avec le néant.

— 3°. Cet être est par-tout, et par-tout tout entier..... — Qu'entends-je ! quoi ! un esprit, un être inétendu est par tout cet univers qui est étendu, et par-tout il y est tout entier ? Ici, là et ailleurs, tout entier ? Et vous ne frémissiez pas à ces paroles ? Ces

paroles ne font pas sur votre entendement ce que l'arsenic fait sur les estomacs ? Quel être êtes-vous donc ? Comment ! il est ridicule, extravagant de croire sans preuves , et sur-tout sans motifs plausibles , à une chose quelle qu'elle soit , même vraisemblable , et vous voulez me persuader que vous croyez à cet épouvantable amas d'absurdités, d'incohérences , d'impossibles démontrés ! Non : cela ne se peut ; vous n'y croyez pas. Votre bouche le dit, mais votre esprit, votre raison la démentent. Voyons cependant jusqu'où vos sages ont poussé la démence.

— 4°. Il est infiniment puissant. — Qui le leur a dit ? S'il a créé cet univers, il est bien puissant sans doute. Mais comment savent-ils qu'il pouvoit faire mieux ? Créer un monde mieux ordonné, où il n'y eût point de tyrans, où les êtres innocens ne souffrissent point, où l'abondance fût à côté du besoin, etc. ? Après.

— 5°. Le passé, le présent et l'avenir sont également sous ses yeux, sont pour lui même chose. Ainsi, dans tous les instans de la durée, dans tous les lieux de l'espace, il voit tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera et même les possibles. — Ce que vous

me dites est bien fort ; mais enfin rien de contradictoire , rien d'absolument impossible. Je ne vois dans cette vaste pensée que l'extrême de la possibilité. En effet, dans ses jeux l'imagination peut se forger un être si supérieur à nous, d'une intelligence si rapide, si étendue, qu'à toute force il pourroit connoître toutes les propriétés de tous les êtres, et avoir une connoissance entière de leur situation respective et de leur état particulier dans un instant donné de la durée. Et comme tout est nécessaire, que tous les êtres agissent les uns sur les autres d'une manière tellement déterminée , fixe et nécessaire, que c'est avec raison qu'on a dit que le moment présent, fils nécessaire du moment qui l'a précédé, étoit le père nécessaire du moment qui le suit, cet être si supérieur pourroit voir dans un instant donné tous les instans passés et futurs. Mais je vous ferai toujours la demande que je suis en droit de faire à toutes vos assertions. Je vous demanderai qui vous l'a dit ? Il est si facile de faire de ces sortes de phrases ! La crainte invite tellement à ajouter perfections à perfections pour orner un être devant lequel on tremble, que ces pensées sont sans aucun mérite, ne signifient rien, quoique saisies

avidement par l'imbécille vulgaire. Voulez-vous facilement paroître sublime au commun des hommes ? dites avec emphase et avec assurance des exagérations. Plus vous serez inintelligible , plus vous vous écarterez de la nature , plus vous dépasserez la possibilité ; et plus vous l'étonnerez , plus vous lui paroîtrez profond et sublime. Poursuivons.

— 6°. L'être infiniment parfait est parfaitement libre , indépendant , immuable. — Il est évident que s'il est infiniment plus puissant que tout ce qui existe , il ne doit point être gêné dans ses volontés. Mais qu'entendez - vous par immuable ? — On veut dire par ce mot que Dieu est toujours le même , absolument le même dans tous les instans de l'éternité : qu'il n'y a point en lui de successions de pensées ni de volontés. Que par conséquent , par un seul acte éternel et immuable , il connoît tout , et veut tout ce qu'il veut. Le temps , il est vrai , amène des successions , des changemens. Les créatures paroissent , agissent et disparaissent selon les décrets de Dieu. Mais ces décrets , cette vue de la succession de tous les êtres , sont en Dieu de toute éternité. En sorte qu'il n'y a pas un seul instant dans

l'éternité où Dieu éprouve le moindre changement , soit dans ses pensées , soit dans ses volontés ; quoique pour obéir à ses décrets éternels , tout change à chaque instant dans la durée et dans l'espace. — Et vous regardez cette immuabilité comme une perfection ? — Sans doute. Seroit-il convenable , décent , que Dieu fût aujourd'hui d'une façon et demain d'une autre ? Le changement est une imperfection , elle est donc le partage des êtres périssables , et ne peut se trouver dans un être parfait. — A la bonne heure. Pour moi je ne convoite nullement cette perfection ; cette immuabilité m'effraie. Comment ! pendant l'éternité n'avoir qu'une seule et même pensée , qu'une seule et même volonté , qu'une seule et même attitude , ne faire qu'une seule et même action , sans absolument aucune variété ! Pendant l'éternité ! Cette pensée me glace , me pétrifie. Elle me ramène sous les yeux ces têtes à physionomie morte , bouche béante , mâchoire pendante , gros et grands yeux bien ouverts et bien fixes , qui sont ordinairement au-dessus des pendules de bois. Vos faiseurs de Dieu ne sont pas adroits , ils le font tel qu'aucun mortel ne voudroit l'être. Quant à sa parfaite liberté , je la nie , si

par ces mots vous entendez autre chose que le pouvoir de faire ce qu'il veut , parce que tout être existant est inévitablement soumis à la fatalité ; mais je remets à un autre instant à vous prouver cette grande vérité qui , pour le moment , ne fait rien à notre objet.

— 7°. Scrutateur des cœurs , il connoît toutes pensées , tous sentimens ; et rendant à chacun selon ses œuvres , il punit ou récompense. — Il punit , il récompense ! Dans un autre monde , apparemment ? car vous conviendrez que tout va bien mal dans celui-ci ; que le crime prospère et que la vertu est opprimée. — C'est bien ainsi que je l'entends. — Mais quoi ! cet être si parfait , possédant toute connoissance , ignore que l'homme est soumis à la fatalité comme tout être existant ! Que , nécessité dans tout ce qu'il fait , il ne peut être à ses yeux , ni même à ceux des autres hommes , criminel ni vertueux (1) ! Pour ses semblables , l'homme est bon ou mauvais , il ne peut être autre. Et pourquoi est-il à leur égard bon ou mauvais ? C'est que toutes ses actions ,

(1) Cette grande vérité a été prouvée aux chapitres IV et V.

comme celles de tout être physique , les affectent en bien ou en mal ; et comme ils savent que l'homme se mène par la crainte et par l'espérance , pour leur conservation , pour leur bien-être , ils excitent à la vertu par des bienfaits , et par des chaînes ils contiennent les vicieux ; ou par des peines *publiques* et cuisantes , ils tâchent de détourner du vice , en changeant les desseins des mal-intentionnés. Mais pour un être supérieur à l'homme , qui ne peut en aucune manière être affecté par ses actions , l'homme n'est ni bon ni mauvais ; il n'est qu'un être agissant nécessairement selon sa nature , asservie aux circonstances. Votre Dieu seroit donc injuste et barbare s'il le punissoit pour des actions nécessitées , quelles qu'elles fussent , et sur-tout par des châtimens *ignorés , secrets* , qui ne pourroient être salutaires au reste des hommes. Et il seroit insensé et ridicule s'il récompensoit des actions sans mérite , ou si , par des bienfaits , il vouloit exciter à la vertu des hommes qui n'existeroient plus. Ainsi il est évident que votre Dieu seroit insensé et ridicule , si , après leur mort , il récompensoit les hommes , et qu'il seroit injuste et barbare s'il les punissoit.

Mais, au lieu de remettre à une autre vie, des châtimens non réprimant le vice, des récompenses non encourageant à la vertu, puisque les uns et les autres sont inconnus, pourquoi votre Dieu, sachant que l'homme est un être nécessaire, nécessairement déterminé, mu par le plaisir et la douleur, n'a-t-il pas infligé les uns, et décerné les autres avec la plus grande publicité dans celle-ci ? Cette voie si simple, si naturelle de rendre tous les hommes vertueux, soumis, obéissans constamment à ses décrets, eût été infaillible. Si dès qu'un crime eût été commis, si même avant qu'il l'eût été, la seule pensée bien arrêtée de le commettre, eût été suivie à l'instant même de deux coups de nerf de bœuf bien appliqués par une main invisible, il est certain que la paix, l'ordre et la justice eussent à jamais régné sur la terre, et que ce monde eût été le temple éternel de la concorde et de la fraternité. Et à ces traits, l'on eût reconnu la main puissante d'un Dieu sage, ami des hommes, régissant l'univers avec équité, et le surveillant avec une sollicitude paternelle. Mais rendre inutiles, infructueux, les châtimens et les récompenses en les remettant à une autre vie, c'est être à-la-fois mali-

ieux et atroce. C'est vouloir perpétuer le crime en ce monde, et se préparer pour l'éternité, sous l'apparence de justice, la jouissance de tortures et de tourmens infinis.

— 8°. Mais vous jugez de Dieu par les hommes. Sachez que ses voies sont impénétrables, qu'elles ne sont pas les nôtres, que sa justice n'est pas la nôtre, et qu'enfin il agit selon ses décrets éternels qui nous sont inconnus. — Que dites-vous ? vous me faites frémir ! Comment ! parce que cet être est tout-puissant, qu'il peut tout faire impunément, ce qui est démontré injuste, barbare, atroce, sera justice pour lui ? Mais vous rendez votre Dieu exécration ! Cette pensée fait trop d'horreur, brisons là-dessus, et continuez.

— 9°. Lui seul ayant la vie et le mouvement, meut et anime tout. — Ainsi donc, sans lui la matière seroit morte, sans vie, sans mouvement ? — Assurément. — Mais sur quel fondement refuser à la matière (1)

(1) *Matière*. Ce mot, ainsi que celui de *nature*, a souvent induit en erreur. La matière ainsi que la nature ne sont des êtres. Le mot de *nature* ne signifie que l'assemblage, la collection de tous les êtres existans ;

l'énergie, la force, le mouvement dont nous la voyons animée ? — Sur ce que tout être créé ne peut qu'être dans l'entière dépendance de son créateur. Si un seul atôme de l'univers pouvoit non-seulement se mouvoir de lui-même, mais encore exister un seul instant sans l'action de son créateur, il seroit indépendant, et encore les êtres sur lesquels il agiroit.

— Mais, sans vous reprocher que vous supposez toujours ce qui est en question, savoir, que votre Dieu est le créateur de toutes choses ; si la matière, pour être mue, a besoin de l'action de votre Dieu, votre Dieu, sans cesse occupé à remuer tous les atômes de l'univers, et à faire mouvoir des marionnettes, est donc l'auteur de tout, du mal comme du bien ? C'est donc votre Dieu qui commet tous les crimes, qui répand tous les maux, toutes les horreurs qui souillent et contristent la terre ? C'est lui qui enfonce le poignard dans le sein de celui qu'on assas-

et celui de *matière* est un mot générique, inventé pour signifier toutes les différentes substances dont sont formés tous les êtres divers, substances qui doivent être très-variées, puisque les êtres ont des propriétés si différentes.

sine ? C'est lui qui prononce l'arrêt inique qui envoie un innocent au bûcher ? C'est lui qui submerge les vaisseaux ; qui, sous la terre qu'il entr'ouvre, engloutit des nations entières ? C'est lui qui, par la grêle , les inondations, les tempêtes, enlève cruellement et injustement au cultivateur laborieux sa récompense, son salaire, sa nourriture ? C'est lui qui fomenté ces guerres cruelles et insensées qui traînent à leur suite la famine, la peste, toutes les iniquités, toutes les désolations ? Sourd aux cris des peuples opprimés, c'est lui qui place sur le trône les Néron, les Domitien, les Caracalla, et tous ces monstres fléaux de l'univers, &c ? Et vous prétendez adorer cet être fantastique plus par amour que par crainte ?

— Calmez-vous ; écoutez ce que les théologiens et même de grands philosophes (1)

(1) Un philosophe faire le théologien ! Quand l'homme s'avilit, se ravale jusqu'à ce dernier degré de l'abrutissement, peut-il dire autre chose que des sottises ? Voyez Newton, ce soleil des intelligences humaines ; il commente l'Apocalypse ; il dit sérieusement, affirmativement ce qu'est Dieu, quels sont ses attributs, &c. Ecoutez ce Voltaire, ce génie si facile, si vaste, si sublime, destiné à instruire et à consoler la terre ; qu'il est petit quand il parle de Dieu, de la

ont imaginé pour disculper Dieu de ces reproches , et vous aurez des pensées plus justes et plus respectueuses de la Divinité.

Au moment de la création , Dieu donna à chaque molécule de la matière , la forme et la configuration qu'il voulut , établit les loix de la communication du mouvement qu'il lui plut : puis il imprima à chacune de ces molécules , le degré de mouvement ou de vitesse et la direction nécessaires , pour qu'en obéissant à tout-jamais aux loix du mouvement qu'il venoit d'établir , la matière , ainsi ordonnée et mue dans toutes ses parties , produisît tous les êtres et tous les événemens qui , selon son vouloir , devoient remplir tous les instans de tous les siècles à venir.

Cette première impulsion donnée , ou Dieu , en douant la matière du mouvement , l'abandonna à elle-même en la soumettant

liberté , de l'origine du bien et du mal , &c. ! Cela prouve bien évidemment que la notion de la divinité est à notre entendement ce qu'est à nos sens physiques un cloaque qu'on ne peut remuer sans qu'il ne s'en exhale des vapeurs infectes , pestilentielles , qui portent à la tête , embarrassent et désordonnent les organes de la raison.

aux loix du mouvement qu'il venoit d'établir; ou, la matière restant toujours inerte, à chaque choc de chaque molécule de la matière, Dieu transmet lui-même aux molécules choquées, le degré de force et la direction qu'exigent les loix du mouvement qu'il a établies.

Ainsi, soit que Dieu suive l'une ou l'autre de ces voies, il gouverne le monde par des loix générales et non par des volontés particulières; ce qui le justifie pleinement des maux et des désordres qui sont sur la terre. Il est bien la cause première de toutes choses; mais les résultats de ses loix générales en sont les causes secondes. Or, les causes secondes sont les causes immédiates, celles qui agissent directement, celles qui font tout. Une tuile, par exemple, tombe-t-elle sur la tête d'un homme? ce n'est point par une volonté particulière de Dieu que cet événement arrive. Cette chute est le dernier effet de cette longue chaîne de causes et d'effets, qui commence à la première impulsion donnée à la matière par son créateur, et que ses loix générales ourdissent à mesure que les temps se succèdent; effet que Dieu ne peut suspendre que par un miracle, c'est-à-dire en interrompant le cours des loix gé-

nérales par lesquelles il a voulu que le monde fût conservé et gouverné.

N'êtes-vous pas satisfait? N'êtes-vous pas frappé de la grandeur et de la sublimité de ces vues ou plutôt de ces vérités? Et osez-vous encore inculper la Divinité des désordres et des calamités qui déparent notre séjour ?

— Railléz-vous ? et croyez-vous que ce petit roman de ce qui s'est passé au moment de la prétendue création entre votre Dieu et la matière, que tout cet échafaudage de loix générales, puissent en imposer à des hommes qui pensent? Si vous le croyez, il faut vous désabuser. Il faut vous prouver que ces futiles rêveries de vos théologiens, car vous convenez que votre Dieu n'a pas plus parlé qu'il ne s'est manifesté, sont vaines et absurdes, et que même elles dégradent plutôt cet être que vous vous efforcez de rendre parfait, qu'elles ne le justifient des maux et des désordres qui couvrent la terre. A cet effet, résumons en peu de mots ce que vous avez dit sur cet être.

Dieu, dites-vous, a une puissance, une liberté, une prescience infinies et sans bornes. Tout est sans cesse sous ses yeux, le passé, le présent, l'avenir et même tous les

possibles. Lui seul a la vie et le mouvement. Il a créé toutes choses ; et pour que la matière fût sans cesse en sa dépendance, il l'a créée morte , inerte , sans vie , pouvant recevoir de lui , et à son gré , le don de se mouvoir , selon toutefois les loix qu'il lui imposeroit. N'est-ce pas cela ? — A merveille ! on ne peut mieux dire.

— Avant donc la création du monde et de toute éternité, cet être voyoit tous les mondes possibles ; il voyoit, dans chacun de ces mondes, tous les êtres, tous les événemens, qui devoient se succéder dans les temps. Aucun d'eux n'a pu échapper à sa prescience infinie. Dis-je bien ? — Parfaitement.

— Si donc entre tous les mondes possibles, votre Dieu s'est déterminé pour celui-ci, c'est que bien sûrement tous les êtres, tous les événemens, que les temps devoient amener dans la suite des siècles lui étoient agréables, étoient tous selon sa volonté. Bien plus ; parfaitement libre de créer ou de ne pas créer, puisque votre Dieu se suffit parfaitement à lui-même, il ne s'est déterminé à créer ce monde, que parce qu'il a désiré, voulu, décidément voulu, que tous ces êtres et tous ces événemens arrivassent

précisément comme ils arrivent. Si, dans cette succession d'êtres et d'événemens, un seul de ces êtres ou de ces événemens ne lui eût pas été agréable, il est évident que lui, se suffisant pleinement à lui-même, n'eût pas créé cet univers, ou lui tout-puissant eût, au moment de la création, disposé la matière de façon qu'en obéissant aux loix du mouvement à elle imposées, cet être ou cet événement n'advînt pas. Qu'en dites-vous ? — Je vous admire.

— Ainsi donc vous convenez de ce que je viens de dire ? — Sans doute. — En effet, remarquez qu'en disconvenir seroit renier votre Dieu ; seroit lui refuser ou la toute-puissance, ou la liberté, ou une prescience infinie, ce qui l'anéantiroit. Mais comment se peut-il que, forcé de convenir de tout ce qui vient d'être dit, vous n'en concluiez pas que votre Dieu est non-seulement le seul auteur de toutes choses, mais encore qu'il est le seul acteur dans l'univers ? Qui peut vous aveugler au point de ne pas sentir la vérité, la nécessité de cette conséquence ?

Lui tout-puissant, lui se suffisant pleinement à lui-même, ne s'est déterminé à créer cet univers que parce qu'il a voulu, décidément voulu, que tous les êtres, tous les

événemens qui doivent remplir la succession de toutes les heures , de tous les siècles , arrivassent précisément comme ils arrivent. Il est donc auteur de tout ; cela est évident.

De plus, il est encore évident qu'il est le seul acteur dans l'univers , puisqu'il a créé la matière , source de tous les êtres et de tous les événemens , morte , inerte , sans vie , pour qu'elle fût sans cesse dans sa dépendance ; la matière et tous les êtres qu'elle enfante ne peuvent donc se mouvoir par eux-mêmes , lui seul peut donc les faire agir. Mais il les fait mouvoir , dites-vous , selon des loix générales. Hé bien ! je vous soutiens que c'est un vrai Brioché , caché dans les nues de son vaste théâtre , d'où , par des fils invisibles , il fait agir , mouvoir Polichinelle , dame Gigogne et les autres marionnettes , pour représenter la triste et ridicule farce qu'il a imaginée. Pour ce maître Brioché , ces fils sont la forme , la configuration , le degré de vitesse et la direction qu'il a donnés , dites-vous , à chaque molécule de la matière au moment de la création , ensemble les loix générales du mouvement qu'il leur a imposées , pour que ces molécules ou marionnettes produisissent dans la

succession des siècles tout ce qu'il vouloit et rien que ce qu'il vouloit.

Votre Dieu ayant résolu dans sa sagesse , que tels et tels êtres , que tels et tels évènements arrivassent dans les temps , s'est déterminé à créer cet univers tel qu'il est , pour que ses décrets éternels s'accomplissent. Voilà à quoi se réduit tout votre échafaudage de forme , de configuration donnée aux molécules de la matière , de vos loix générales du mouvement , &c. Hé ! qu'importe aux hommes , à tous les êtres de l'univers , que votre Dieu , pour les régir , suive des loix ou générales ou particulières ? Dès que les uns ni les autres ne peuvent apporter de tempéramens , de modifications à ses décrets éternels comme lui , il faut qu'ils s'accomplissent inévitablement. Tout être a sa ligne tracée dans sa prévision éternelle et infinie , dont il ne peut s'écarter en aucune manière. Et l'on n'imputera pas à maître Brioché toutes les sottises , toutes les fautes , toutes les chutes de ses marionnettes ? Il faudroit être bien inconséquent.

De plus , je vais vous prouver qu'il est impossible que votre Dieu agisse autrement que par une seule volonté particulière. Selon vos docteurs , Dieu est immuable ; selon

eux, il ne seroit ni décent ni convenable qu'il fût tantôt d'une façon et tantôt d'une autre; selon eux, toutes ses volontés, toutes ses actions, quoique successives pour les créatures, ne sont pour lui et en lui qu'un seul et même acte éternel comme lui. Ainsi, puisque votre Dieu ne peut avoir qu'une seule et même volonté éternelle comme lui; puisque tous les instans de la durée ne sont pour lui qu'un seul et même instant co-éternel à lui; puisqu'enfin tous les événemens produits dans la succession des siècles ne sont pour lui qu'un seul et même événement éternel comme lui, n'est-il pas de la dernière évidence que votre Dieu ne peut avoir qu'une volonté particulière, puisqu'en Dieu il n'y a qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un acte, qu'un instant, qu'un événement ?

Exemples. Dans un moment quelconque de la durée, un fils atroce assassine le père le plus tendre, afin de jouir plutôt; un tyran jaloux et soupçonneux fait périr dans des supplices cruels et longs la vertu la plus pure. Or, selon vous et vos docteurs, ce moment, quelque éloigné qu'il fût de celui de la création, étoit aussi présent, aussi sous les yeux de votre Dieu, que celui où il créoit la

monde ; où il ordonnoit , arrangeoit la matière , pour que tous les événemens , ces deux-ci compris , arrivassent dans les temps. Ces deux instans donc , celui de la création et celui de ces atrocités , quelque distans qu'ils fussent l'un de l'autre , n'étoient pour votre Dieu qu'un seul et même instant : donc , c'est votre Dieu qui est l'assassin , le fils atroce , le tyran exécrationnel.

Enfin , après avoir élevé votre Dieu jusqu'à dire de cet être qu'en lui il n'est point de succession de pensées , de volontés ; que par un seul acte éternel comme lui , il connoît tout et veut tout ce qu'il veut ; dire qu'il se fait des loix pour régir le monde , n'est-ce pas le rabaisser au niveau des êtres les plus bornés , qui , ne pouvant embrasser à-la-fois que peu d'idées , se font une règle de conduite crainte de s'égarer , d'oublier , de se trouver en contradiction avec eux-mêmes ? C'est une bien folle pensée de croire qu'un être qui n'a qu'un pas à faire , qu'un seul et même pas à répéter pendant l'éternité , se fasse et s'impose , pour ce pas unique , des loix et des loix générales ! Assurément cette pensée n'est pas sublime.

Que de folies ! que d'extravagances ! que de monstruosité pour le bon sens ! Chaque

mot qu'on dit sur cet être fait frémir. Dès que l'on en parle, l'on ne sait où l'on existe. Toutes les idées, toutes les pensées sont bouleversées, confondues. Plus de règle de conduite; on est en délire. Oui, je le répète; la notion de la Divinité est à l'entendement humain, ce qu'est à nos sens physiques un cloaque qu'on ne peut remuer qu'il ne s'en exhale des vapeurs infectes et meurtrières qui portent à la tête, et qui embarrassent et détruisent les organes de la raison.

C'est une bien étrange rêverie que celle qui dépouille la nature de son énergie, de son activité, de ses propriétés, pour en revêtir un être invisible, inconnu, qui ne s'est jamais manifesté, enfin un être imaginaire ! Que le vulgaire ignorant et stupide, qui ne voit pas les montagnes aller, venir, les pierres se déplacer et bondir, ne puisse se persuader que la matière soit capable de se mouvoir par elle-même; qu'en conséquence il croie sur parole qu'un esprit, c'est-à-dire, qu'un mot vide de sens ait seul le don de se mouvoir et encore de mouvoir la matière, on n'en est pas étonné. Mais que des penseurs, qui voient la matière continuellement en action, prendre mille et mille formes différentes, s'obstinent à ne la regar-

der que comme une matière morte qui, pour être mue jusques dans ses moindres atômes, a besoin de l'action d'un être fantastique, d'un être qui ne peut exister, c'est ce qu'on a peine à concevoir.

Homme, songe que tu es père, et que, pour le devenir, tu n'as eu besoin que de satisfaire tes desirs avec la beauté que ton cœur adore. Ce bloc de marbre que tu touches, essaie de le déplacer, et bientôt tu sentiras combien sa force est au-dessus de la tienne. Regarde ce soleil; vois comme, avec le secours des eaux, il fait germer, croître et mûrir les semences que tu as confiées à la terre. Entends-tu la foudre qui roule et gronde sur nos têtes, ces vents impétueux qui soulèvent les flots, déracinent les chênes, et qui promènent, de contrées en contrées, ces mers suspendues dans les airs, d'où partent ces flèches de feu dont la rapidité étonne tes regards, et d'où sortent ces torrens désastreux, ou ces arrosemens salutaires, qui font la désolation ou la joie du cultivateur? Suis de l'œil ces eaux qui, de la cime des montagnes, descendent avec fracas dans la plaine, où elles forment ces fleuves majestueux qui arrosent et fertilisent les campagnes qu'ils parcourent en se rendant

dans ces réservoirs immenses , d'où leurs eaux , réduites en vapeurs par l'air et la chaleur , sont reportées par les vents sur le sommet de ces monts , pour recommencer le même cours. Refuseras-tu de l'activité au feu ? Vois comme il divise et décompose tout ce qui lui sert d'alimens. Quelle rapidité , quelle force dans ses effets sur la poudre ! Vois cet embryon nouvellement sorti du sein qui l'a formé ; vois comme il se développe , comme tous les jours il ajoute à sa masse. Examine la circulation de tous les fluides contenus dans ses vaisseaux portant par-tout la nourriture et l'accroissement. Fixe enfin tes regards sur ce muscle qui , quoique séparé de son tout , conserve encore son irritabilité.

Tu vois tous ces phénomènes et cent mille autres pareils , qui tous te disent que la matière est animée et dans un mouvement continuél : et tu seras assez fou , assez ingrat pour faire taire le témoignage de tes sens , de tes sens qui seuls t'ont instruit , qui seuls peuvent t'instruire encore et fournir tous les matériaux de tes pensées , pour refuser la vie , la fécondité et le mouvement aux êtres qui t'environnent , et dont la nature est composée !

Plutôt que reconnoître que la nature possède en soi cette énergie, cette force dont les effets frappent tes sens, tu aimes mieux, dans ton délire, créer sans motifs, sans raisons, un être absurde, formé d'impossibles pour remuer et coordonner tous les atômes de ce vaste univers.

Tu conviens que, puisque le monde existe, il faut un être éternel, ayant en lui le principe du mouvement ; et tu en connois un qui se meut, qui prend successivement mille et mille formes différentes, dont jamais on n'a vu la moindre parcelle s'anéantir, pourquoi ne seroit-ce pas cet être qui seroit éternel, ayant en lui le principe de la vie et du mouvement ? Pourquoi plutôt un autre être chimérique, que tu ne connois pas, dont tu n'as nulle idée, dont on ne peut parler sans que le bon sens frémissse et se soulève ? Pourquoi enfin deux êtres, un pour remuer et l'autre pour être mu, quand un seul suffit, et que cet un est connu ? Donne une raison, une seule raison plausible, et je ferai l'impossible pour croire à ton Dieu, pour avaler ce poison dégoûtant de mon intelligence.

Diras-tu que, pour coordonner entr'eux des êtres sans intelligence, il faut une intel-

ligence commune à tous ? Mais s'il n'existe aucun ordre entre les êtres divers qui composent la nature, à quoi te servira ton intelligence (1) ? Examine donc la nature sans

(1) Un chêne planté en bonne terre croît à la faveur des bénignes influences du soleil et des eaux. Dans ce phénomène, des personnes inattentives et prévenues s'imaginent appercevoir les marques d'une intelligence dirigeant les êtres qui ont concouru à le produire. « Voyez, disent-elles, quel accord merveilleux entre » la terre, le soleil, les eaux, les vents qui les ont » portées, et la graine de ce chêne ! Si un être ordon- » nateur n'eût disposé tous ces êtres, se fussent-ils ja- » mais arrangés ainsi pour concourir à une même fin » ? Mais en suivant avec attention la marche de la nature, on voit évidemment que ce phénomène est dû à un concours fortuit de circonstances favorables à ce chêne, et nullement à une intelligence. Ce fait prouve seulement que la terre qui a reçu dans son sein le gland, est sa vraie matrice, que l'eau est le propre véhicule de sa nourriture, et que le soleil est l'agent nécessaire de ses organes destinés à attirer à eux sa nourriture, et à la changer en sa substance : et voilà tout. Qui ne voit que ce gland pouvoit tomber sur la pierre où il eût été desséché ; dans l'eau où il eût pourri ; que, tombé en bonne terre, il pouvoit être mangé par les animaux ; que germé, il pouvoit encore être brûlé par les ardeurs du soleil, ou gelé par une longue absence de cet astre ? S'il a prospéré, c'est donc que le hasard l'a servi mieux que cent mille autres qui

prévention ; suis-la dans ses procédés , dans sa marche , et tu ne verras qu'un éternel mouvement-intestin de mille milliers d'êtres

ont péri. Ce que l'on dit ici au sujet du chêne peut s'appliquer à tous les exemples apportés en preuve d'une providence qui régit, dispose et arrange avec sagesse tous les êtres de l'univers. Il n'en existe aucune à des yeux attentifs.

La création étant un acte impossible (cette vérité sera démontrée plus bas), la matière existe de toute éternité. Mais que peut être la matière, sinon de la terre, de l'eau, de l'air, du feu, des huiles, des sels, des germes de toute espèce, &c. ou d'autres êtres ayant d'autres propriétés? En effet, que seroit-ce qu'une matière morte, inerte, sans aucune propriété, sinon un mot dénué de tout ce qui fait un être; sinon une chimère, le rien, le néant? Dès-là qu'une chose existe, elle a nécessairement des propriétés; et nécessairement il y a entre elle et les autres êtres, ayant aussi nécessairement des propriétés, un ordre quel qu'il soit qui la fait être, ou la laisse subsister, et qui peut lui faire prendre un accroissement; sans quoi elle n'existeroit pas: cela est évident.

Quoi qu'il en soit, cette matière qui existe de toute éternité est maintenant eau, feu, terre, huile, sel, air, germe des animaux et plantes connus, &c. Cela étant, l'eau, à la présence du soleil, doit se réduire en vapeurs; cette vapeur, dissoute par l'air, doit s'élever dans l'atmosphère, y causer du trouble, de l'agitation, soit par la fermentation des matières hétérogènes

agissant les uns sur les autres par leurs propriétés, leur tendance individuelle, combinées avec les loix de la mécanique (1),

que ces vapeurs élèvent avec elles, soit par le vide causé par l'absorption des différens airs qui se confondent ensemble. L'équilibre de l'atmosphère étant rompu par toutes ses causes et autres, il s'ensuit ces courans d'air, ces vents, ces tempêtes qui chassent devant eux ces vapeurs, ces nuages qui, résous en pluie, fertilisent les campagnes et emplissent ces réservoirs d'où sortent ces sources, ces ruisseaux, ces fleuves qui reportent à la mer ces eaux pour recommencer le même cours par les mêmes causes. Vit-on jamais une seule goutte d'eau s'écarter d'un pied seulement de la pente qui l'entraîne, et violer ainsi les loix de la gravitation et des mécaniques, pour aller au secours d'une plante qui meurt de sécheresse? Je sais qu'on objectera les loix générales : vaine ressource, système ridicule dont on vient de prouver l'absurdité!

Encore une fois, nulle marque d'une providence dans la nature. L'homme seul (*) a le pouvoir de coordonner des êtres, et il est le terme et la fin de cet ordre. Plus il est éclairé, laborieux et fort, et plus il en dispose pour son bonheur; mais ni la nature, ni aucune intelligence n'ont rien fait pour lui, ni pour aucun autre être.

(1) Les loix mécaniques ne sont jamais troublées

(*) Il se peut cependant qu'il y ait d'autres êtres, comme le castor, les abeilles, qui, pour leurs avantages, coordonnent des êtres.

sans motifs, sans desseins, sans aucun égard à ce que font les autres êtres, même ceux qui les avoisinent le plus. Mouvement aveugle, pareil à celui de plusieurs liqueurs qu'on mêle ensemble, lesquelles, pour satisfaire leur tendance, se précipitent l'une sur l'autre, emportant dans le tourbillon de leur mouvement les atômes étrangers qui s'y trouvent, et abandonnant les matières avec lesquelles elles n'ont aucune affinité.

que par les propriétés des corps, comme les propriétés des corps ont toujours tout leur effet quand les loix mécaniques ne s'y opposent point; ou plutôt dans la nature tout mouvement n'est qu'un résultat de combinaisons des loix éternelles et nécessaires des mécaniques, et des propriétés éternelles et nécessaires des corps. *Exemple.* Deux poids, dont un de fer, sont en équilibre dans les bassins d'une balance; le hasard approche un aimant du poids de fer, et voilà l'équilibre rompu, les loix mécaniques violées. Tout corps frappé selon les conditions requises, doit se mouvoir en ligne droite; mais la gravitation fait décrire une parabole au boulet tiré horizontalement. Tout fluide doit suivre la pente qui lui est présentée; mais, parmi les fluides divers qui coulent dans un même canal, il en est qui peuvent rencontrer des corps avec lesquels ils aient affinité; alors ces fluides s'arrêtent et s'identifiant avec eux, résistent à la pente qui leur est offerte.

Mais si tu ne peux te passer d'un Dieu , je veux dire d'un être devant lequel tu puisses satisfaire le besoin abject qui te tourmente de t'humilier , de faire le sacrifice de ta raison , de soumettre toutes tes pensées , tous tes sentimens , ton existence ; regarde ce soleil. Quel éclat , quelle majesté ! A sa présence tout naît , tout se réjouit. L'amour qu'il inspire aux êtres sensibles est inaltérable , universel. Nul ne l'a jamais haï. Il est le père , l'ami , le bienfaiteur de toute la nature. Compare ton Dieu oisif , invisible , avec cet astre bienfaisant et resplendissant de lumières. Ton Dieu et tout ce qu'on en dit est chimérique , absurde , extravagant , impossible. Qui l'a vu , l'a entendu ? Qui jamais a prouvé son existence ? Qui jamais l'a défini autrement que par des incohérences , des contradictions , des absurdités ? Qui jamais a ressenti les effets de sa providence tant vantée ? Hélas ! l'homme innocent , l'homme vertueux sont écrasés , même en l'invoquant , par les méchans qui s'en moquent , qui abusent de son nom et à qui tout prospère. Mais ce soleil ! qui ne le voit avec admiration et respect , et ne ressent avec reconnaissance les effets salutaires de sa puissance ? Qu'as-tu besoin de chercher un

autre objet de culte , puisque toi , moi , et tous les êtres sensibles , l'adorons en esprit et en vérité ? Sans cesse nous le bénissons. S'il se cache , la nature en deuil , languissante , inféconde , lui témoigne sa douleur. Reparoît-il ? à sa présence tout renaît , tout s'anime , tout s'agite. La joie , ce doux élément des êtres sensibles , pénètre tous les cœurs , et l'amour rallumant son flambeau multiplie les adorateurs de cet astre vivifiant. Quel culte plus beau , plus vrai ! Culte d'autant plus sincère qu'il n'a été inventé , ni prêché , ni soutenu par la crainte. Il est gravé dans nos cœurs par la main de la nature , du plaisir et du bonheur : et puisqu'il te faut un Dieu , adore celui-là et n'en cherche point d'autre. L'Egyptien adorant un oignon , et dont tu ris , étoit cent fois plus raisonnable que toi. L'objet de son culte étoit réel. Il le voyoit , le touchoit ; et , comme aliment ou remède , il ressentoit ses bénignes influences. Mais ton Dieu est le néant , l'impossible. C'est le Dieu des fous et des déli-reux. Eh bien ?

— Ce que vous me dites me confond et me réduit au silence , mais ne me convainc nullement. Vous me faites seulement sentir mon insuffisance. Vous me faites voir que , dans

ce moment, je suis le très-mauvais avocat de la meilleure des causes. Car je suis bien persuadé que sur ce sujet si grand, si intéressant, de plus habiles que moi porteroient dans votre ame une lumière pénétrante et efficace, si de bonne-foi vous cherchez la vérité.

— Cependant il me semble que vous avez employé les moyens les plus forts de vos théologiens, et même des philosophes qui s'avilissent en perdant leur temps à disserter sur l'existence et la nature de cet être chimérique.

— Cela est vrai. Mais moi, je n'ai pu répondre à vos objections et eux en triompheroient : du moins je le crois. Quoi qu'il en soit, je tiens à cette opinion de l'existence d'un Dieu. Elle m'est chère. Je respecte les ténèbres mystérieuses et imposantes qui voilent cette vérité : et ce n'est qu'en tremblant que j'y porte le flambeau de la discussion. Ainsi, pour détruire en moi cette opinion, il ne suffiroit pas de me faire voir que toutes les preuves données jusqu'à ce jour sont vaines, nulles et même fausses : il faudroit de plus me prouver sa non-existence.... Encore !

— Mais l'impossibilité supposée de satis-

faire à ce que vous exigez ne feroit rien à l'avantage de votre cause. De ce qu'on ne pourroit prouver la non-existence de votre Dieu, ce ne seroit pas une preuve qu'il existât. Ce ne seroit pas même le plus léger motif de croire à son existence. Car vous conviendrez que c'est à celui qui veut faire croire qu'une chose est, à prouver qu'elle est : que ce n'est pas à celui qui ne peut croire sur parole qu'une chose existe, à prouver qu'elle n'existe pas, pour justifier son incrédulité. Vous conviendrez encore qu'il est bien plus difficile de prouver la non-existence d'un être qui n'existe pas, que prouver l'existence d'un être qui existe : que cette non-existence peut même être impossible à prouver.

Sans preuve, sans motif, vous me dites que dans la lune il existe des hypogriffes, des centaures, et vous voulez que j'y croie, ou que je vous prouve qu'ils n'existent pas. Cela n'est pas juste. Si vous voulez que je croie à vos centaures, à vos hypogriffes, il est de toute justice, de toute équité que vous m'en fassiez voir, ou que vous me prouviez leur existence.

Pendant si vous me disiez que ces animaux sont sans longueur, sans largeur et

sans profondeur, je vous répondrais : Donc ils n'existent pas ; parce que, vous dirois-je, ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur, est le néant. Si vous me disiez qu'il est de l'essence de ces animaux sans dimension, d'être par-tout, et par-tout tout entiers, je vous répondrais encore : Donc ils n'existent pas, parce que, vous dirois-je, cette manière d'être est impossible, &c. Et je croirois avoir parfaitement démontré non-seulement la non-existence de vos hypogriffes, de vos centaures, mais encore l'impossibilité de leur existence ; parce que toutes ces manières d'être impliquent contradiction, parce qu'elles sont des impossibles, et des impossibles aussi clairs, aussi palpables, aussi faciles à sentir que celui-ci : 2 et 2 font 5. Et si, à toutes ces absurdités démontrées, vous ajoutiez que vous croyez à ces animaux sans le plus léger motif, je ne vous le dirois pas, mais pourrois - je faire autrement que vous croire insensé à cet égard ?

Cependant, si ces preuves, de la non-existence d'un Dieu, si toutes celles que je vous ai données précédemment, ne vous suffisent pas, quoiqu'évidentes, décisives, daignez m'écouter. Peut-être parviendrai-je

à vous en donner qui, sans être plus fortes, plus convaincantes, seront mieux assorties, plus analogues à vos idées, à votre manière de voir et de sentir.

I. *Preuve.*

Cette prétendue notion (car peut-on appeler notion un mot qui ne porte à l'esprit aucune idée qu'il puisse fixer ?) est ou révélée, ou innée, ou acquise par les sens ou par la réflexion : puisqu'il n'est que ces quatre canaux réels ou imaginaires (1) qui puissent porter à l'entendement une notion quelconque ; et si cette prétendue notion n'y est pas venue par l'une de ces voies, elle ne peut être regardée que comme une chimère produite par le délire, et indigne de l'attention des hommes.

Elle n'est pas révélée : vous venez d'en convenir. Et d'ailleurs elle ne l'eût été que parce qu'il eût été nécessaire que tous les hommes l'eussent. Or, cette nécessité supposée, il est évident qu'elle seroit révélée à tout homme venant au monde, parce qu'il

(1) Je fais cette énumération pour embrasser toutes les opinions, vraies ou fausses.

eût été inutile, inefficace de la révéler à une ou plusieurs personnes, pour être transmise par elles, aux hommes de tous les temps et de tous les lieux. En effet, la parole de l'homme a été si souvent trouvée mensongère, elle a si souvent servi de canal aux plus monstrueuses erreurs, aux impostures les plus funestes, qu'elle est justement suspecte aux sages, aux personnes instruites par l'expérience. Or, elle n'a pas été révélée à tout homme, puisque les hommes ne l'acquièrent que par la communication de leurs semblables, et souvent très-tard. Donc, &c.

Elle n'est pas innée. Si elle étoit gravée dans nos ames des mains de la nature ou de votre Dieu, elle seroit ineffaçable et inaltérable; je veux dire qu'elle seroit la même pour tous les hommes. Or, il est constant, 1°. que les enfans ne l'ont point; 2°. que des peuplades ne l'ont point eue; 3°. que, dans la même nation, elle a varié d'un siècle à l'autre; 4°. que, dans toutes les nations, elle n'est pas la même : donc cette notion n'est pas innée. Vous devez convenir de cette seconde vérité; comme vous êtes convenu de la première. — En effet, je ne puis en disconvenir. Locke a trop évidemment prouvé qu'il n'est aucune idée innée, pas

même celle de Dieu, pas même celle de la vertu.

— Elle n'est pas non plus acquise par les sens, puisque vous dites que cet être n'est point matériel, et qu'il ne s'est jamais manifesté, annoncé par aucun prodige.

Elle ne peut donc être acquise que par la réflexion; et cette réflexion aura été faite, ou dans le trouble de la crainte, ou dans le calme de l'esprit. Mais il est démontré que la réflexion ne peut combiner que les idées acquises par les sens; que jamais l'imagination de l'homme n'a pu rien créer; qu'elle n'a jamais pu assembler que des idées reçues par les sens; que les élémens de toutes nos notions les plus bizarres, les plus extravagantes sont, comme celles qui sont réelles ou qui peuvent se réaliser, ou des êtres, ou des modes d'êtres, ou des rapports d'êtres aperçus par les sens. Donc, dans l'une et l'autre supposition, l'esprit ou la réflexion n'ayant eu aucune donnée, aucuns matériaux, la prétendue notion de cet être ne peut être qu'un jeu, un écart, une folie de l'imagination, d'autant plus bizarres et extravagans qu'ils excluent de leur combinaison tout ce qui tombe sous les sens. Que, pour la créer, l'imagination a combiné, as-

semblé.... Quoi? des riens. Aussi, selon vos dires, selon le dire de tous vos docteurs, votre être chéri n'est composé que de privations, de nullités, de néants. Or un être dont tous les élémens sont des riens, des néants, ne peut être quelque chose, et par conséquent n'existe pas.

— Cependant, malgré ce que vous venez de dire, des idées, des notions et sur-tout de la réflexion, il est bien certain que, puisque les hommes y pensent, ils ont l'idée ou la notion d'un Dieu. — Vous le croyez, il faut vous détromper. Qu'est ce qu'une idée? c'est le souvenir, la réminiscence, l'image d'un objet qui a frappé les sens. Elle ne peut être autre. Je vois un objet présent; absent, je me le représente; voilà toute l'étendue, tout le pouvoir de l'esprit humain. Or, selon ceux qui prétendent croire à un Dieu, cet être étant ce qu'ils appellent immatériel, ne peut tomber sous les sens. Donc on ne peut en avoir d'idée: cela est évident. Par la même raison, les hommes ne peuvent en avoir de notions; car une notion n'est que l'assemblage des différentes idées qu'a données l'analyse d'un objet, ou qui peuvent être aperçues dans cette analyse. Ainsi, puisqu'une notion n'est qu'un assemblage

d'idées, que les idées ne sont que la réminiscence d'objets vus ou sentis, il est impossible d'avoir l'idée ou la notion d'un être qui ne peut tomber sous les sens. Cela est encore de la dernière évidence. Donc, à l'égard de Dieu, vous n'avez qu'un mot, auquel sans raison, et à tort et à travers, vous attachez des vertus sans nombre. Cependant, voyons comment on a pu parvenir à croire à un être vague, indéterminé, dont on ne peut avoir de notion ni d'idées.

Personne n'ignore que la crainte fait voir des fantômes, et que la réflexion, égarée par l'ignorance, peut enfanter des chimères. Tous les hommes ont éprouvé des malheurs ou particuliers ou généraux ; la crainte a brisé toutes les âmes et fait extravaguer les esprits. D'un autre côté, les méditatifs voulant donner des raisons de tout, ont, dans leur orgueil présomptueux, substitué des causes imaginaires, occultes et fausses, aux causes véritables qui leur étoient cachées ; et ces causes occultes, fausses, imaginaires, ils les ont nommées Dieu. Voilà les deux sources d'où est sortie cette croyance si fatale au monde, d'un être créateur, seigneur et maître de toutes choses.

I. Tout atteste que le globe que nous habi-

tons a, dans des temps très-reculés, éprouvé de grandes et de terribles révolutions. Il n'offre par-tout que débris, que ruines. Les élémens conjurés ont, à plusieurs reprises, ébranlé la terre, l'ont bouleversée, et ont détruit une grande partie de ses habitans. La mer, sortie de son sein, a couvert des régions immenses, des déluges ont submergé de vastes continens, des feux souterrains ont ouvert des abîmes, et des villes, des nations entières ont été consumées ou englouties, &c. Tant et de si épouvantables catastrophes durent frapper d'une profonde et longue terreur ceux qui échappèrent à leur furie. Les hommes, dans leur effroi, ignorant les causes physiques ou naturelles de ces événemens terribles, monstrueux et funestes, ne pouvant croire que la nature eût assez d'énergie pour de si grands effets, cherchèrent à connoître la cause ou l'auteur de leurs maux, pour tâcher de l'appaiser et de se la rendre propice; et ne voyant autour d'eux rien qui pût arrêter leur pensée, et être l'objet de leurs prières et de leurs offrandes, ils imaginèrent une cause quelconque distinguée de la nature, hors de la nature, assez puissante pour agiter la terre jusqu'en ses fondemens. Cette cause, ils l'appelèrent

Dieu , sans que ce mot portât à leur imagination troublée d'autre notion que celle d'un être vague, indéterminé, malfaisant, qui étoit à redouter, et qu'on pouvoit calmer. Et comme par-tout les hommes furent frappés de ces effroyables revers, par-tout la Divinité fut un être sombre, farouche, implacable. L'épouvante, devenue dans le cœur de l'homme un sentiment habituel, passa des pères aux enfans, et travailla de siècles en siècles la notion de la Divinité. Elle l'orna de toutes les qualités qu'elle put imaginer ; sans rechercher si elles étoient incohérentes, contradictoires, impossibles. Elle eût cru s'attirer de nouveaux malheurs, en lui en refusant une seule. Et plus ce fantôme, né de la crainte, s'agrandissoit, plus il troubloit les cerveaux et augmentoit la crainte.

L'ambition, soutenue de l'artifice et de l'audace sut bientôt mettre à profit ce fruit de la terreur. Elle se dit la favorite et la confidente de cet être invisible et redoutable : elle osa parler, ordonner même en son nom, et le stupide vulgaire fut aussitôt à ses pieds, le front prosterné contre terre. C'est alors que, par l'ordre des tyrans, cette notion est transmise des pères aux en-

fans. L'anathème est prononcé contre quiconque n'y croit point ; et l'incrédulité , quoiqu'armée de raisons invincibles , devient la victime de l'ambition. Ainsi , l'ambition d'un côté , la pusillanimité et l'ignorance de l'autre , nourrissent , étendent et propagent ce que l'ignorance et la crainte ont enfanté. Mais l'une et l'autre raisonnent mal , et leurs décisions ne sont rien moins que vérité.

II. Les merveilles de la nature , le cours réglé des astres , le retour périodique des saisons et des jours ont pu conduire les contemplatifs à soupçonner qu'un être quelconque régissoit le monde comme un père gouverne sa famille , comme un monarque gouverne ses états. Et l'éclat de cette pensée , les attraits qu'elle avoit pour la paresse et l'ignorance , lui donnèrent de la vogue et purent la rendre commune. Tout cela se peut : et si l'on s'en étoit tenu à ce simple soupçon , on se seroit épargné bien des sottises et bien des malheurs.

Mais revêtir de telles et telles qualités cet être qu'on ne connoissoit en aucune manière , en faire le créateur de toutes choses , assurer qu'en lui seul est la vie et le mouvement , dire quelle est son essence , sa vo-

lonté , quelles sont ses pensées , etc. c'est le comble de l'extravagance. Car puisque ce prétendu être n'est jamais tombé sous les sens , puisque jamais on ne l'a vu produire une seule action qui ait pu faire connoître sa manière d'opérer , il est certain qu'on ne peut dire de lui et sur lui que des sottises ; et que chacun a également droit ou tort de soutenir les siennes. Qu'un homme soupçonne des animaux dans la lune , on le lui passe. Mais s'il s'avise de donner la description de leur forme , de leurs mœurs , de leurs habitudes , on se moque de lui.

Rien n'est plus risible que la manière dont certains auteurs parlent de cet être imaginaire et monstrueux. A les entendre , il semble qu'ils ont vécu avec lui. Ils en parlent comme de la personne qu'ils connoissent le mieux.

« Ce qui nous rend les idées générales si » nécessaires , dit Condillac , c'est la limitation de notre esprit. *Dieu n'en a nul* » *besoin ; sa connoissance infinie comprend* » *tous les individus ; et il ne lui est pas plus* » *difficile de penser à tous en même temps ,* » *que de penser à un seul* ». D'où Condillac sait-il cela ? N'est-il pas du dernier ridicule de parler de cet être imaginaire comme on parleroit d'une connoissance intime ?

I I. *Preuve.**Principe.*

On accorde que rien de ce qui est possible, que rien de ce qui n'implique contradiction, ne pourroit résister à une infinie puissance si elle existoit : qu'elle pourroit bouleverser les cieux, déplacer les étoiles, le soleil, la lune et toutes les planètes, changer tout l'ordre de la nature, si toutefois ces choses n'impliquent contradiction, s'il n'y a pas impossibilité : parce qu'il est évident que tout ce qui est possible seroit soumis à l'action d'un être supposé d'une puissance infinie. Mais on soutient qu'il est tout aussi évident que cette même puissance ne pourroit faire ce qui est démontré impossible, ce qui évidemment implique contradiction. Parce que ce qui est impossible, est ce qui absolument ne peut être.

Par exemple, il est démontré impossible qu'une chose ait été et qu'elle n'ait pas été ; qu'elle soit et qu'elle ne soit pas ; que ce soit bien fait de massacrer son père, sa mère, de se nourrir de ses enfans vivans, etc. D'où il faut nécessairement conclure qu'un être

d'une infinie puissance ne pourroit faire ces choses.

Convenez-vous de ce principe si simple, mais si fécond en grandes vérités ? — Il est trop évident pour être contesté. Le nier, ou croire que ce qui est démontré impossible soit possible à quelque être que ce soit, seroit anéantir toute raison, renverser toute morale. — Cela étant, poursuivons.

Deux et deux font quatre, parce qu'il y a identité entre deux ajouté à deux et quatre. C'est-à-dire, parce que deux et deux sont même chose que quatre : et à cause de cette identité il est impossible que cela soit autrement ; une infinie puissance, si elle existoit, ne pourroit faire que deux et deux fissent cinq. Par la raison qu'il est impossible qu'une chose soit telle et ne soit pas telle. Si, par exemple, deux et deux faisoient tantôt quatre et tantôt cinq, deux et deux seroient quelquefois même chose que deux et deux, et d'autres fois même chose que deux et trois ; ce qui seroit contradictoire. D'où il faut conclure que ceux qui ont dit que deux et deux ne faisoient quatre, que les vérités du calcul, de la géométrie, des mécaniques, n'étoient telles que parce

qu'un être l'a voulu ainsi, ont dit une bien grande sottise.

Ce principe de l'identité nous conduit à cette grande vérité, que tout être moral ou physique agit et pâtit toujours d'une manière conforme à sa nature. Parce que tout être, étant toujours identique à lui-même, doit toujours agir et pâtir conformément à ce qu'il est, et non conformément à ce qu'il n'est pas. Parce que dans tous les instans tout être ne peut être que lui et non un autre.

Exemple. Dans quelque position qu'on mette un poids de quatre livres, il fera toujours le même effet, parce qu'il sera toujours identique à lui-même. Mis dans un des bassins d'une balance, quelque poids soit de 3, de 4 ou de 5 livres qu'on lui oppose dans l'autre bassin, l'effet réel qu'il fera, sera toujours le même, celui d'un poids de 4 livres, tandis que l'effet apparent sera différent. En opposition avec le poids de 4 livres il paroîtra ne point peser. En opposition avec le poids de 5 livres, il paroîtra plus léger que l'air, tendre à s'éloigner du centre de la terre: et avec celui de 3 livres, il paroîtra, il est vrai, plus pesant que l'air, tendre à s'approcher du centre de la terre;

mais seulement avec la force d'une livre. Dans toutes ces positions , son effet réel sera toujours celui d'un poids de 4 livres.

Que ce poids de 4 livres soit immobile sur la terre ; qu'il soit suspendu à une corde ; que , la corde coupée , il soit abandonné à lui-même ; qu'il soit mu avec 2 , 3 , 4 , 5 , 20 , etc. degrés de vitesse dans le vide , dans l'air , dans l'eau , dans le mercure , seul ou confondu avec d'autres corps ; que raréfié , il tienne plus d'espace ; que condensé , il en tienne moins ; toujours identique à lui-même , ce corps fera , dans toutes ces positions , le même effet que doit faire un poids de 4 livres dans tous ces différens états.

Si , à ce poids on ajoute ou on ôte la cent-millième partie d'un scrupule , ce corps n'étant plus le même ne fera plus les mêmes effets. Mais nécessairement il fera les effets d'un poids de 4 livres , plus ou moins la cent-millième partie d'un scrupule.

Si ce poids de 4 livres est divisé en cent mille parties égales , chacune de ces cent mille parties fera , dans quelque position qu'elle se trouve , la cent-millième partie des effets du corps total , etc. etc.

Cette loi de l'identité doit régner partout , dans tous les êtres , dans tous les

atômes de l'univers, quelle que soit leur nature ; et toujours par la raison qu'une chose ne peut être à-la-fois, et même en des temps différens, telle et autre. Il est impossible qu'il puisse en être autrement. Le feu, par exemple, divisera, durcira, amollira, fondra, vitrifiera, sublimera, etc. tout ce qu'il a divisé, durci, amolli, fondu, vitrifié, sublimé etc. les circonstances étant les mêmes, parce qu'il est toujours identique à lui-même ; ainsi qu'il est supposé que le sont les substances que l'on soumet à son action.

Il en est ainsi des êtres sensibles. Dans quelque position qu'ils soient, le plaisir et la douleur seront infailliblement les seuls moteurs de leurs actions, les seuls motifs de leur volonté. Infailliblement l'homme éclairé et sage chérira une patrie qui veille à son bonheur, et détestera celle où il est foulé, méprisé, persécuté.

Puis donc que 2 et 2 font et feront toujours 4 et jamais 5, par la raison qu'une même chose ne peut être à-la-fois, ni même dans des temps différens, telle et autre ; par la même raison, le néant qui est le rien, étant toujours identique à lui-même, c'est-à-dire à rien, et jamais à aucune chose, ne

peut être à-la-fois, ni dans des temps différens, rien et quelque chose. Autrement, deux et deux pourroient quelquefois faire 5, et un poids de 4 livres pourroit quelquefois peser 5 livres. Ainsi, une puissance supposée infinie, si elle pouvoit exister, ne pourroit pas plus faire quelque chose de rien ou du néant, que faire 5 avec 2 ajouté à 2, que faire qu'un poids de 4 livres pesât quelquefois 5 livres. Donc une puissance même infinie, si elle existoit, ne pourroit créer un seul fœtu. Donc la création est un acte impossible.

Comment ! il seroit évident à tout le monde que 2 et 2 ne peuvent jamais faire plus que 4, que 2 et 1 ne peuvent jamais faire plus que trois, que 1 et 1 ne peuvent jamais faire plus que 2, et il ne sera pas également évident qu'un et rien ne peuvent jamais faire plus qu'un ? Il faudroit que cette prétendue notion de la Divinité, qu'on a fait entrer dans notre entendement par les coups redoublés de la terreur et des séductions de toutes espèces, l'eût furieusement perverti.

Puisque la création est impossible, tout ce qui existe, existe de toute éternité.

De même, et par les mêmes raisons que

la création est impossible , l'annihilation qui de quelque chose feroit rien , qui feroit que 1 et rien seroit même chose , qui feroit qu'un poids de 4 livres ne pèseroit rien , est un impossible même à l'infinie puissance si elle existoit ; donc les êtres qui existent existeront toujours.

Mais nul être ne pent exister sans une manière d'être ; autrement il ne seroit rien. Il ne peut même exister sans une telle manière d'être , sans quoi un être quel qu'il fût seroit tout être , celui-ci , celui-là , et tous les autres. Cette telle manière d'être , ce sont ses propriétés ou essentielles , constituantes , ou accidentelles d'un tel être. Mais puisque tout être est éternel , ses propriétés constituantes , essentielles , le sont aussi. Elles sont éternelles comme eux , puisque ces propriétés ne sont que ces êtres même analysés , vus sous toutes leurs faces , sous tous leurs rapports ; ou bien puisque chaque être n'est que la réunion de toutes ses propriétés , ou propres à lui seul , ou communes à d'autres.

Mais ces propriétés ou cette telle existence soumettent nécessairement d'une telle manière chaque être à celui qui le touche ou l'affecte , et de plus lui donnent nécessaire-

ment une telle action sur tout ce qu'il affecte ou qu'il touche. Donc, dans le grand tout, chaque être se trouve nécessairement coordonné d'une telle façon avec les autres êtres, et si nécessairement coordonné, qu'un être supposé d'une puissance infinie ne pourroit le coordonner autrement.

Pour qu'il pût le coordonner autrement, il faudroit qu'il détruisît, anéantît les propriétés constituantes de cet être, propriétés qui le coordonnent nécessairement d'une telle façon.

Mais anéantir une propriété constituante d'un être, c'est anéantir cet être. Pour ôter au plomb sa pesanteur, au feu sa propriété de s'insinuer dans tous les corps, il faut les anéantir et les créer de nouveau. Mais la création et l'annihilation sont démontrées impossibles. Donc il est impossible à tout être, même à celui qui auroit l'infinie puissance, de coordonner les êtres autrement que les a coordonnés la nécessité; je veux dire l'enchaînement nécessaire des causes et des effets.

REMARQUES.

Première.

DES êtres simples, ayant différentes propriétés, peuvent bien, par leur réunion, masquer, pour ainsi dire, leurs propriétés, mais jamais les perdre.

Soient deux êtres simples, dont l'un a la propriété d'attirer tous les corps, et l'autre la propriété contraire, celui de les repousser tous. Je dis que, si l'on fait en proportion convenable un composé de ces deux êtres, ils paroîtront avoir perdu leur propriété respective, en ne faisant point bouger les corps mis à portée de leur action. Cependant, il est évident qu'ils les auront conservés dans leur composé. Si les corps mis dans la sphère d'activité du composé ne bougent point, c'est que l'un des êtres du composé les attirant avec la même force que l'autre les repousse, il y a équilibre de puissances. Mais on conçoit facilement qu'aussitôt que l'on aura désuni ces deux êtres, leurs mêmes propriétés reparoîtront comme avant que le composé fût formé.

Il en est ainsi de tous les composés.

Leurs propriétés doivent nécessairement être moyennes, entre celles de leurs principes constituans, de leurs principes primitifs, et selon leur quantité respective. Ils ne peuvent en avoir d'autres; ils ne peuvent en avoir ni plus ni moins. La chimie fournit une multitude de faits qui fortifient cette vérité.

Si un composé n'a pas les propriétés qu'on doit en attendre, et qui nécessairement doivent être moyennes entre celles de ses principes; s'il en fait paroître d'inattendues, c'est que le composé n'est pas tel qu'on le croit être. Soit parce qu'aux principes constituans connus il s'en est joint d'inconnus; soit parce que quelques-uns des principes constituans qui devoient entrer dans le composé s'y sont soustraits par évaporation ou autrement; soit enfin parce que toutes les propriétés des principes constituans n'étoient pas connues, et qu'elles se sont développées dans la coordination du composé.

Enfin, on voit bien qu'on peut faire perdre à un composé quelques unes de ses propriétés. Il ne faut que retirer le ou les principes constituans qui les lui donnoient. Mais il n'en est pas ainsi des élémens dont les propriétés sont inaltérables comme eux.

Seconde.

Nous venons de prouver que le néant étant toujours identique à lui-même, c'est-à-dire, à rien, ne peut jamais devenir quelque chose, et que par conséquent la création étoit un acte impossible. Mais qu'est le néant? La plus simple définition qu'on puisse en donner est celle-ci : Le néant est ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur, c'est ce qui n'a point d'étendue. En effet, l'étendue, propriété elle-même, paroît être le soutien de toutes propriétés, et le néant est sans propriétés. Si ce qui est inétendu, si ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur n'est pas le néant, il faut renoncer à toute raison, à toutes vérités ; à celles du calcul, de la géométrie et de la morale : 2 et 2 peuvent faire 5 ; les trois angles d'un triangle peuvent être égaux à trois angles droits ; il peut être juste de tuer père, mère, bienfaiteur, &c. Donc il faut hardiment conclure qu'un Dieu immatériel, qu'une ame spirituelle, sont des chimères absurdes, grossières, qui doivent révolter le bon sens, et être rejetées de tout entendement droit et sain.

Que pensez-vous des vérités que je viens

d'exposer dans ces paragraphes ? Avez-vous quelques raisons qui puissent les combattre ? — J'avoue que je n'en ai point ; mais ce n'est pas un motif pour les admettre. Je vais à mon tour , vous poser un argument en preuve de l'existence d'une intelligence suprême régissant l'univers , auquel bien sûrement vous ne pourrez répondre. Le voici :

« Dans nous , autour de nous , et à cent » mille millions de lieues , tout est art sans » aucune exception.... Songez comment ces » globes immenses que vous voyez rouler » dans leur immense carrière , observent les » loix d'une profonde mathématique. Il y » a donc un grand mathématicien que *Platon* » appelloit l'éternel Géomètre ». Voltaire , pag. 305 , lig. 7 , 8 , 9 , 16 , 17 , 18 et 19 , tom. 45 , édition de Beaumarchais. Cette preuve de l'existence de Dieu n'est-elle pas sans réplique ? Car comment la nature aveugle , inerte , comment tous ces corps sans intelligence suivroient-ils imperturbablement dans tous leurs mouvemens les loix les plus rigoureuses des mathématiques ? Il y a donc un Dieu qui les ment , qui les régit. Cela est évident. Répondez.

III. *Preuve.*

— Vous assurez que tout est art dans la nature, que tout s'y fait selon les loix d'une *profonde* mathématique : je pense comme vous ; car autrement tout seroit confusion, chaos ; rien ne seroit fixe, arrêté, assuré ; et tout ce que nous voyons, tout ce que dans la nature nous pouvons mesurer, peser, calculer, nous convainc de la vérité de votre assertion. Mais c'est justement par cette raison même que vous donnez, que je vais vous prouver que tout étant nécessaire, et d'une telle nécessité qu'une puissance, fût-elle infinie, ne pourroit absolument rien changer à l'ordre qui règne dans la nature, votre Dieu, s'il existoit, seroit absolument nul pour l'univers et pour tout ce qu'il renferme. Daignez m'écouter.

Qu'est en arithmétique, en géométrie, en mécanique, une démonstration ? sinon une exposition claire, évidente de l'absolue, de l'invincible nécessité de la vérité d'un théorème, ou de la solution d'un problème ? nécessité telle, qu'une puissance infinie, si elle pouvoit exister, ne pourroit les altérer, les changer ; enfin, faire que ces résultats

fussent autres qu'ils sont ? Démontrer, par exemple, que les trois angles de tout triangle rectiligne sont égaux à deux droits, c'est exposer clairement, évidemment, l'absolue nécessité que cela soit, et que cette vérité est tellement nécessaire, qu'une infinie puissance, si elle pouvoit exister, ne pourroit faire qu'elle ne fût pas. Ce n'est point par la volonté d'un Dieu, d'un être, quel qu'il soit, que $2 + 2$ font 4 , et non 3 ou 5 ; que les trois angles de tout triangle rectiligne sont égaux à deux droits, et non à trois, &c. Mais ces choses sont, parce qu'il est absolument impossible qu'elles soient autrement.

Si donc tout dans l'univers se fait selon les loix d'une *profonde* mathématique, comme cela n'est pas douteux, et comme vous en convenez, il s'ensuit évidemment que tout dans l'univers est nécessaire, d'une nécessité telle, qu'une puissance, fût-elle infinie, ne pourroit y rien changer, ne pourroit avoir d'action sur aucun être. Donc votre Dieu, s'il existoit, seroit pour l'univers comme s'il n'existoit pas : il n'y pourroit rien, pas même déranger le moindre fétu, retarder ou avancer d'une seconde dans cent mille millions de siècles, le cours des planètes

réglé par les loix nécessaires et impérieuses des mécaniques. Le jet d'une bombe est déterminé par l'élévation du mortier, la quantité, la force et la puissance de la poudre. La courbe qu'elle décrit est fixée par le calcul, et jamais elle ne s'en écarte.

Si, au contraire, on voyoit jamais un corps s'écarter dans ses mouvemens des loix de la mécanique combinées avec ses propriétés, c'est alors qu'on pourroit dire et même assurer, qu'une puissance étrangère à ce corps a agi sur lui, par une volonté supérieure aux forces de la nature. Mais c'est ce qu'on n'a jamais vu, et ce qu'on ne verra jamais, parce qu'encore une fois, il est démontré en rigueur, qu'une puissance, fût-elle infinie, ne peut faire que 2 et 2 fassent 5, qu'un poids de deux livres, mis dans l'un des bassins d'une balance, emporte un poids de 4 livres mis dans l'autre bassin (1)... Avez-vous bien saisi ce que je

(1) Je vais répondre ici à une objection que l'astuce religieuse pourroit faire, et qui, quoique très-frivole, pourroit embarrasser les irréfléchis; la voici. L'homme, diroit-elle, peut interrompre les loix mécaniques; il peut faire, par exemple, qu'un poids de deux livres mis dans l'un des bassins d'une balance emporte un

viens de dire ? Trouvez-vous que j'aie bien répondu à votre argument ? — Tout ce que vous me dites me tourmente , bouleverse

poids de quatre livres mis dans l'autre bassin ; et de-là on pourroit conclure qu'une puissance infinie peut , à bien plus forte raison , interrompre les loix mécaniques , et par conséquent suspendre et déranger à sa volonté l'ordre qui règne dans la nature. Je réponds : L'homme est un être de la nature , faisant partie des êtres qui la composent , ayant , comme tous les autres êtres , des propriétés , des qualités propres à lui , différant des autres êtres dits inanimés , en ce que le plaisir et la douleur sont ses seuls mobiles , comme le choc et l'attraction sont ceux des êtres dits inanimés. Mais une fois excité au mouvement par le plaisir ou par la douleur , l'homme , comme tous les autres êtres , est soumis aux loix de la mécanique : ses os font l'effet de leviers , ses muscles de cordes , &c. et s'il fait entraîner le poids de quatre livres par celui de deux , c'est que , pesant avec la main , il ajoute au poids de deux livres un poids de plus de deux livres. Ainsi rien de dérangé dans les loix de la mécanique , ni dans l'ordre de la nature. Mais dans l'admission d'un dieu , c'est bien différent : on suppose un être distingué et hors de la nature , qui , sans rien ajouter au poids de deux livres , mais , par sa seule volonté , feroit que ce poids de deux livres enlèveroit celui de quatre ; ce qui seroit effectivement interrompre , pervertir l'ordre de la nature. Or , nous venons de démontrer que c'est une chose impossible , même à une infinie puissance , si elle pouvoit exister.

mes idées; le trouble est dans ma tête, l'épouvante dans mon cœur; tirez-moi de cette situation cruelle. — Votre état m'afflige; la lumière seule peut le faire changer; elle seule peut dissiper les nuages fantastiques qui offusquent votre raison et rendent le calme à votre âme. Daignez donc m'écouter encore.

IV. *Preuve.*

Une bille est au milieu d'un billard, libre d'être mue en tout sens. Une masse en mouvement va la frapper: qu'en résultera-t-il? Je n'en sais encore rien, l'expérience seule peut me l'apprendre.

Mais ce que je sais de science certaine, c'est que la bille sera ou ne sera pas mue par le choc de la masse. Il faut, de toute nécessité, que l'une de ces deux choses arrive, tellement que quand il y auroit un être d'une puissance infinie, il ne pourroit empêcher que l'une de ces deux choses arrivât. Cela posé, je soutiens que celle de ces deux choses qui arrivera, est de toute nécessité au-dessus même de l'infinie puissance. Or, la masse a déplacé la bille; donc il est de toute nécessité qu'un corps libre d'être mu, soit mis en mouvement par le choc d'un autre

corps; (on doit sentir que, pour être court, j'ometts le détail des circonstances nécessaires,) et cet effet est tellement nécessaire, que l'infinie puissance ne pourroit l'empêcher.

— Vous allez bien vite, et vous abusez étrangement des termes. De ce qu'il est absolument nécessaire que de deux choses opposées (1) l'une soit, il ne s'ensuit pas que celle de ces deux choses qui est, soit nécessaire; son opposé pourroit être, tandis que celle-ci ne seroit pas. La vérité de l'axiome ne tombe que sur la nécessité de l'existence de l'une de ces deux choses, et non sur la nécessité de l'existence de l'une, à l'exclusion nécessaire de l'existence de l'autre.

— 1°. S'il n'étoit pas nécessaire que celle de deux choses opposées qui est, fût, l'autre étant bien sûrement encore moins nécessaire, puisqu'elle n'existe pas, ni l'une

(1) Pour ôter toute équivoque, je n'entends par choses opposées que celles qui le sont par ces deux états, *est* ou *n'est pas*. Un homme est ou n'est pas vivant; et non celles qui le sont seulement de position, de situation : comme un homme ira à l'est ou à l'ouest, puisqu'il peut aller au sud ou au nord, ou à tout autre air de vent.

ni l'autre ne seroient nécessaires. Ce qui seroit contraire à l'axiome.

2°. Si l'une ou l'autre n'étoit nécessaire, il pourroit arriver que ni l'une ni l'autre ne fussent ; ce qui est absurde. Alors les causes pourroient être sans effets.

3°. S'il n'étoit pas nécessaire que celle de deux choses opposées qui est, fût, et qu'au contraire son opposé fût possible, les causes seroient indifférentes à produire des effets contraires ; ce qui est absurde, &c.

Cette vérité, que DE DEUX CHOSES OPPOSÉES, CELLE QUI EST, EST DE TOUTE NÉCESSITÉ, est identique avec cette suite de propositions.

Telle chose est, donc il étoit impossible que son contraire ou son opposé fût.

Telle chose existe actuellement, donc sa non-existence actuelle est impossible.

Telle chose existe actuellement, donc son existence actuelle est nécessaire.

Telle chose existe actuellement d'une telle manière, donc cette telle existence actuelle est nécessaire.

Et en sautant les propositions intermédiaires faciles à suppléer, donc l'univers est nécessairement ce qu'il est actuellement.

Convendez-vous de ces vérités ? — Je con-

viens que, de deux choses opposées, celle qui est, est nécessaire. Car c'est un axiome reconnu, indubitable, qu'il est nécessaire que, de deux choses opposées, l'une soit. Mais dire qu'il est nécessaire que de deux choses opposées l'une soit, n'est-ce pas dire qu'il est nécessaire que l'une ou l'autre soit, que l'une ou l'autre est nécessaire. Mais si l'une ou l'autre est nécessaire, il est évident que c'est celle qui est, et non pas celle qui n'est pas. Je ne puis donc disconvenir de cette vérité, elle est trop évidente. Mais j'ai de la peine à en conclure que l'univers est nécessaire, et que nécessairement il est tel qu'il existe actuellement. Cette application d'une vérité spéculative à un si grand objet me paroît bien hardie, même téméraire. — Et que fait la grandeur de l'objet? Si le principe est vrai, si l'application n'ayant ni plus ni moins d'étendue, est identique au principe; s'il n'y a que les termes de différens, l'application est juste et la conséquence est aussi vraie que le principe : puisque c'est le principe lui-même en d'autres termes, et pour ainsi dire traduit en d'autres mots de même valeur.

— Cela est juste. Mais, encore une fois,

ce principe est abstrait, il est idéal, et l'application que vous en faites porte sur un objet réel. Et quel objet ! il est si intéressant ! Les conséquences qu'on pourroit tirer de l'application si elle étoit juste, sont si majeures, si opposées à toutes les idées reçues, que cela me fait craindre que le principe, vrai dans la spéculation, ne soit faux, appliqué à des objets réels.

— Comment ! c'est vous qui tenez ce langage ? vous, dont la crédulité est si facile ! vous qui, sur la foi d'une nourrice, ou sur l'argument le plus foible, savoir, que l'univers étonne et surpasse votre intelligence, croyez à un être incroyable, formé d'impossibles, faisant des impossibles ! C'est vous qui, avec cette facilité de croyance, douterez qu'un principe vrai, dans la spéculation, le soit, appliqué à des objets réels ! qui douterez que 50 oranges soient la moitié de 100 oranges, après avoir reconnu que 50, nombre idéal, est la moitié de 100, autre nombre idéal ! C'est vous enfin qui douterez que les vérités numériques et géométriques soient vraies dans leur application aux objets réels ! Vous ne serez donc crédule que pour les incroyables, et serez seulement rebelle aux vérités les plus évidentes, les

mieux démontrées. Soyez sincère. Avouez que vous croyez les vérités que je viens d'exposer, mais que la crainte d'irriter le tyran fantastique devant lequel vous êtes prosterné, vous fait volontairement fermer les yeux à la lumière..... Vous gardez le silence? — Continuez, — Ne m'interrompez donc plus. — Un moment cependant : je veux bien convenir de votre principe ; mais je dis et soutiens que l'univers n'est nécessaire que parce que Dieu a voulu qu'il existât ; que ce n'est que du moment qu'il a décrété son existence, que cette existence est devenue nécessaire. Nous voilà d'accord, je crois. — Pas tout-à-fait. D'abord vous devriez commencer par prouver l'existence de votre Dieu ; et ensuite, que la création est possible à cet être, même en le supposant doué d'une puissance infinie ; et puis nous raisonnons. Mais vous ne le pouvez pas, et vous êtes assez robuste de foi pour que ces preuves soient des vétilles pour vous : hé bien, passons par-dessus.

Nous disons donc : 1°. La nécessité de l'existence de l'univers dont il est question dans ce paragraphe, n'est point du tout relative à quoi que ce soit, à la volonté d'un être quel qu'il soit. Par le principe établi, cette

existence est nécessaire, d'une nécessité absolue, indépendante de tout. Faites-y attention, et vous en serez convaincu (1).

(1) *Nécessaire* (absolue) : ce qui est de toute nécessité, ce qui ne peut être autrement, même quand une puissance supposée infinie le voudrait. *Exemple*. Il est nécessaire qu'il y ait un être éternel : il est nécessaire que deux et deux fassent quatre : il est nécessaire que les trois angles de tout triangle rectiligne soient égaux à deux droits. Une puissance supposée infinie ne pourroit faire que ces vérités ne fussent pas.

Nécessaire (relatif) : ce qui est inévitable, vu telle et telle chose, telle ou telle circonstance. *Exemple*.

Il regarde la guerre

Comme un fléau du ciel affreux, mais nécessaire.

Cette nécessité suppose ici l'existence des hommes, et des hommes avec toutes leurs passions.

Ces deux acceptions du mot *nécessaire* sont si voisines l'une de l'autre, sont si près de se confondre, que très-souvent ce mot *nécessaire* répand un nuage sur la phrase où il est employé, comme dans le dernier exemple. Il faudroit donc deux mots pour exprimer ces deux différentes acceptions.

Nécessaire (ce qui est convenable). Voici encore une autre acception de ce mot qui devoit être exprimé par un autre, quoique moins nécessairement. *Exemple*. Il est nécessaire que vous fassiez telle visite. Cela veut dire, vous ne pouvez vous dispenser de faire cette visite, sans manquer à la bienséance.

2°. Qui, quoi, a suggéré à votre Dieu la volonté de créer le monde? — Lui-même ; en lui seul il prend tous ses motifs. Belle demande ! — Pas si folle. Vous regardez donc votre Dieu comme première cause ? — Sans doute. Il est la première cause de tout. — Mais une première cause est chose impossible : ce seroit un effet sans cause. (*Voy. T. I^{er}, p. 267.*) Et vous savez que *nul effet sans cause* est un principe si trivial, qu'il est dans la bouche de tout le monde. — Je conviens que nul effet sans cause est une vérité incontestable. Pourquoi ? Parce qu'un effet est nécessairement un changement quelconque dans l'être qui le souffre ; or, pour produire un changement quelconque dans un être, il faut nécessairement une cause productrice de ce changement. Mais je ne vois pas comment une première cause seroit un effet sans cause. — Le voici,

V. Preuve,

Toute cause comme tout effet est un changement quelconque dans un être, quel qu'il soit. La cause est un changement producteur ; l'effet, un changement produit. En effet, comment l'être qui est cause agiroit-il,

produiroit-il, s'il ne se faisoit en lui un changement au moment où il agit, où il produit ? Avant d'agir, de produire, d'être cause enfin, cet être étoit d'une telle façon : or, bien sûrement il est d'une autre au moment où il agit, où il produit, où il est cause. Il est donc survenu en cet être un changement, et, comme vous venez de le dire fort bien, ce changement n'a pu être produit en lui que par une cause. D'où il suit évidemment que *toute cause a d'abord été effet*: et conséquemment qu'à toute cause il faut une cause, qu'à cette dernière cause il en faut une autre : ainsi de suite, en remontant toujours à l'infini de causes en causes, sans qu'il puisse jamais y avoir de première cause. D'où rien de plus évident que ce grand principe : **UNE PREMIÈRE CAUSE SEROIT UN EFFET SANS CAUSE, ET EST PAR CONSÉQUENT CHOSE IMPOSSIBLE.**

Vous voyez que nous ne sommes pas tout-à-fait d'accord ; et remarquez que cette grande vérité que je viens de développer très-succinctement, est encore une preuve solide et frappante de la non-existence de votre Dieu. Car que seroit-ce qu'un Dieu dont tous les motifs auroient des causes étrangères à lui, dont toutes les déterminations

tions et actions seroient, comme les nôtres, dépendantes de causes étrangères ? Bien peu de chose ; un être très-ordinaire. Eh bien ! que pensez-vous de ce que je viens de dire ? — *J'y réfléchirai.* — Reprenons donc où nous en étions.

De ce principe incontestable, que de deux choses opposées celle qui est, est nécessaire ; il suit évidemment que l'univers est nécessaire, puisqu'il existe et qu'il est impossible qu'il soit autre qu'il est actuellement. Cette vérité est grande, simple, facile à saisir. Voyons-en les conséquences.

1°. Le moment présent n'est ce qu'il est que par l'instant qui l'a précédé ; la bille n'a été déplacée que par la masse dont le mouvement a précédé le déplacement de la bille. Donc, l'instant qui vient de s'écouler étoit nécessairement ce qu'il étoit. S'il avoit été autre, le moment présent ne seroit pas ce qu'il est. Or, le moment présent est démontré nécessaire : donc le moment passé étoit nécessaire aussi.

2°. Quand le moment où la masse se mouvait, étoit le moment présent, le déplacement de la bille étoit un avenir. Donc le

moment présent étant tel, l'avenir ne peut être autre qu'il sera.

Mais tous les momens passés ont été des momens présens , et tous les momens présens ont été des momens à venir. Hier a été aujourd'hui, aujourd'hui a été demain. Donc dans tous les instans de la durée, ce qu'a été, ce qu'est, et ce que sera l'univers est de nécessité absolue, au-dessus même de l'infinie puissance si elle pouvoit exister. Donc l'univers est une chaîne immense de causes et d'effets nécessaires. Que dis-je, immense ! Cette chaîne est infinie, elle n'a pu avoir de commencement, elle n'aura point de fin. L'univers n'a donc pu être créé, il ne peut donc être anéanti. Il peut changer de forme, mais il ne peut rentrer dans le néant.

Il n'a pu être créé. De ce que l'univers existe, il est nécessaire, et nécessairement tel qu'il est. Conséquence nécessaire du principe, de deux choses opposées, celle qui est, est de toute nécessité. Mais dès que l'univers existe nécessairement tel qu'il est, tout ce qui l'a amené à l'état actuel étoit nécessaire. Ce poussin qui existe nécessairement de cela seul qu'il existe, d'où est-il sorti ? d'un œuf. Cet œuf existoit donc nécessairement. Et cet œuf, qui l'a produit ?

une poule. Mais puisque le poussin et l'œuf dont il est sorti existoient nécessairement , la poule qui a produit l'œuf avoit donc une existence nécessaire , et l'œuf qui avoit produit la poule , et la poule qui avoit produit l'œuf; et ainsi en remontant à l'infini : car il faut nécessairement que les mêmes effets soient produits par les mêmes causes. D'où il suit que les animaux, les végétaux, ainsi que tous les élémens premiers, sont de toute éternité; que tous les instans de l'éternité passée ont été des momens présens nécessaires, produits nécessairement par l'instant qui les a précédés. Cela est aussi évident pour tous les instans de la durée, qu'il est évident que l'instant qui a précédé le déplacement de la bille a dû être nécessairement, d'abord le mouvement, puis le choc de la masse.

Il ne peut être anéanti. Car le moment présent étant nécessairement le père du moment qui va le suivre, il faut nécessairement que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Autrement il y auroit un moment où les causes seroient sans effets, où les causes ne seroient plus causes; ou bien, où les mêmes causes produiroient des effets différens : ce qui est absurde. Donc, &c.

Ces vérités sont évidentes, elles sont majeures, et de plus elles sont triviales. Elles ont été senties par tout penseur avant que je les aye dites. Pourquoi donc n'agissent-elles pas sur les esprits avec cette force, cette autorité victorieuses qui soumettent sans restriction, et amènent au repos de la conviction ? C'est que la superstition, le fanatisme et l'ignorance ont éteint en nous le seul flambeau qui pouvoit nous éclairer dans les ténèbres épaisses où nous sommes plongés. Nous ne voyons que spectres, fantômes effrayans toujours prêts à nous nuire. Et le plus funeste de tous, celui qui engendre tous les autres, est cet être incompréhensible, invisible, inconnu de mœurs, de caractère, de forme, à qui rien ne résiste, pas même les impossibles, et dont les voies sont, dit-on, différentes des nôtres.

A peine notre imagination eut-elle enfanté cet être fantastique et lui eut donné la toute-puissance, que la terreur fut notre sentiment habituel. Prosternés en esprit devant ce fantôme effrayant, notre pusillanimité accumula sur lui toutes les qualités, les lui donna sans bornes, sans mesures, quelque incohérentes entre elles : et nous tremblâmes de ne lui en avoir pas encore assez

accordé. Plus les qualités dont chacun l'or-
noit à l'envi, étoient incompréhensibles,
outré nature, et plus avidement elles étoient
reçues. L'un osa dire : cet être est immaté-
riel, inétendu, c'est un esprit ; et on le crut.
Un autre : cet être inétendu, cet esprit, est
par-tout tout entier dans cet univers qui est
étendu ; et on le crut. Celui-ci : sa toute-
puissance est telle que rien ne peut lui ré-
sister, pas même les impossibles ; et on le
crut. Celui-là : ses voies sont impénétra-
bles, elles ne sont pas les nôtres ; ce qui,
selon nous, est injuste et mauvais, est bon
et juste selon lui : ce qui pour nous est er-
reur, est vérité pour lui, et ce qui est vé-
rité pour nous est erreur pour lui ; et on
le crut... On les crut !... Mais du moment
que cet épouvantable amas et d'absurdités,
et d'horreurs, et de monstruosité, ne sou-
lève pas le bon sens, toutes les facultés de
l'entendement sont perverties. Notre esprit
égaré, confondu, n'a plus de moyens de
distinguer le juste de l'injuste, la vérité de
l'erreur. Alors le sage est méprisé, maudit,
persécuté, et l'imbécille, comme l'impos-
teur, est chéri, honoré, consulté comme
un oracle. Alors tout ce qui est simple, na-
turel, fait pour être cru et suivi, est rejeté ;

et l'incroyable, l'absurde, l'impossible, ont seuls des attrait. Alors l'atrocité est vertu, et le bienfait et la reconnaissance sont des crimes. Combien de forfaits, de meurtres, de parricides, de perfidies atroces pour avoir cru, sur la foi de monstres intéressés, que, pour plaire à cet être fantastique, il falloit renoncer aux lumières de la raison, aux sentimens de la nature ! Les monstres ont fait égorger de sang-froid père, mère, frères et bienfaiteurs.

Que la raison cultivée soit donc notre seul guide. Elle seule peut nous faire distinguer la vérité de l'erreur, ce qui nous est utile de ce qui nous est nuisible. Elle seule peut bien régler nos pensées, nos actions, bien coordonner toutes nos démarches. Sans doute que ce qui est fort au-dessus des puissances d'un être peut être très-facile pour un autre. Mais croyons fermement que ce qui implique contradiction ne peut être : que l'impossible démontré est impossible pour tout être, même pour celui qui auroit l'infinie puissance, si l'infini, quel qu'il soit, pouvoit convenir à un être existant. Car qui dit un être existant, dit une chose nécessairement créée, nécessairement bornée en tout, nécessairement éten-

duc, matérielle, nécessairement soumise à la fatalité ; tellement que c'est une absurdité, une contradiction dans les termes que dire, un être créé, un être libre, un être spirituel ou immatériel, un être infini de quelque façon que ce soit.

Enfin, ou il faut abjurer toute raison, se vouer à l'imbécillité, descendre au dernier rang des dernières brutes, et dès-lors se résoudre à être le jouet de tout fripon, l'esclave de tout ambitieux et la victime de tous les fléaux ; ou croire avec une égale assurance, et dire avec une égale fermeté que 2 et 2 font 4, que rien ne peut produire rien, que ce qui est inétendu est le néant, qu'il est injuste et même atroce de faire souffrir, avec connoissance de cause, la moindre peine à l'homme innocent, &c. &c. Tout adoucissement, tout tempérament sur ces vérités évidentes et autres pareilles, sont odieux et révoltans. Ils décèlent un esprit aveugle, incertain, une ame foible, un caractère nul.

Mais revenons aux grandes vérités que nous venons d'exposer, et voyons ce que nécessairement on peut en conclure sur votre être fantastique que vous appelez Dieu.

Je dis que, ne pouvant prouver directement que l'être auquel vous prétendez croire n'existe pas, (car comment prouver la non-existence d'un être qui n'est que dans l'imagination des hommes ? N'y a-t-il pas même injustice et folie à exiger cette preuve ?) je pourrai du moins assurer avec certitude, d'après les vérités que je viens d'établir, que si cet être existe, il est matériel, qu'il est borné en tout, qu'en tout il est soumis à la fatalité, soumis nécessairement à l'action de tous les êtres qui l'entourent ou dont l'action s'étend jusqu'à lui ; qu'il ne peut rien créer, rien anéantir, rien découvrir de l'avenir, puisque l'avenir n'existe pas ; enfin, qu'il ne peut agir sur les êtres à portée de son action, que comme être matériel : pouvant cependant avoir des qualités supérieures aux nôtres, et même qui peuvent nous être inconnues ; mais que, dans l'usage de ses propriétés ou facultés, il ne peut s'écarter des loix de la géométrie et des mécaniques combinées avec les propriétés des êtres existans.

Qu'il y a loin de cet être, quelque puissant qu'on le suppose, de quelques propriétés qu'il soit orné, à votre Dieu ! Et si ce n'est pas prouver la non-existence de cet

être, vous m'avouerez que c'est le réduire à bien peu de chose.

Et si, à toutes ces vérités, vous ajoutez que cet être ne s'est jamais annoncé de quelque manière que ce soit, que jamais on n'a pu donner de preuves de son existence, que jamais il n'a produit, dans l'univers entier, une seule action qui puisse la faire soupçonner; car dans aucun temps, dans aucun lieu, personne n'a vu la nature s'écarter un moment des loix résultantes des propriétés de chaque corps, et des loix de la mécanique et de la géométrie, *natura sibi semper consona*; vous conviendrez qu'en cumulant toutes ces raisons et toutes ces preuves, la non-existence de votre Dieu est aussi bien prouvée qu'il est possible de prouver la non-existence d'une chimère; et encore qu'il est peu de chimères qui prêtent le flanc autant que la vôtre à tous les coups qu'on veut lui porter.... Eh bien ! qu'avez-vous à répondre ?

— Je succombe sous le poids de vos raisons qui me paroissent victorieuses. Elles étonnent, elles éclairent même mon esprit : mais elles portent le trouble dans mon ame, elles la déchirent; et dans ce moment je suis mal avec moi-même : un je ne sais quoi me ramène violemment à la créance d'un Dieu,

et veut que mon esprit rejette vos raisons qu'il ne peut cependant s'empêcher d'admettre. Je ne le vois que trop ; il est bien plus facile d'éclairer l'esprit que de purger l'âme des sentimens dont on l'a pétrie dans l'enfance, qu'on n'a cessé de fortifier par des discours et des exemples multipliés, et qu'on a environnés de la terreur. Laissez-moi respirer. Cessez de combattre l'existence de Dieu. J'y crois : je veux y croire. Il est si doux , si consolant de trouver dans un être tout-puissant , à qui rien n'est caché , un protecteur , un appui , un père qui veille sans cesse sur ses enfans !

— Hélas ! que dites-vous ? Sans doute que ce seroit une chose bien desirable qu'un être rempli de sagesse , instruit de tout , encore plus au-dessus des rois que ceux-ci le sont de leurs sujets , daignât s'occuper des choses d'ici-bas. Que , sans acception de personne , du puissant et du foible , du riche et du pauvre , il protégéât l'innocence et contînt la perversité. Croyez que ce souhait est dans le cœur de tout homme honnête. Mais parlez vrai. En est-il ainsi de votre Dieu ? Ce Dieu sourd , aveugle , oisif , insoucieux , a-t-il jamais accouru au secours de la vertu opprimée par le crime ou l'ignorance ? Voyez les

Langlade, les Calas, les Sirven, les chevalier de la Barre, les Jean Hus, les Jérôme de Prague, les Barneveld, et cette multitude innombrable de victimes innocentes qui, pour leur croyance, expirent dans des tourmens inexprimables, ou languissent dans des cachots ténébreux. Ils implorèrent vainement Dieu insensible et sourd à leurs cris douloureux. D'un autre côté, voyez ces scélérats, ces brigands couronnés ; voyez ces harpies voraces et cruelles, en tiare, en mitre, en soutane, monstres aussi funestes, passer des jours heureux et tranquilles, quoiqu'abreuvés et nourris du sang et de la chair des humains (1) ! — Il n'est que trop

(1) Dans la révolution présente, quelques-uns disent voir clairement le doigt de dieu ; d'autres assurent y voir tout aussi clairement le doigt du diable. Mais comme tout est soumis à la fatalité, que tout événement, quel qu'il soit, se prépare de toute éternité, de jour en jour, de siècle en siècle, les uns et les autres sont donc des visionnaires : mais bien certainement, pour justifier leur façon de voir, les derniers ont sur les premiers des motifs bien supérieurs en nombre et en force ; car, en peu de mots, voici ce dont il s'agit.

Pendant quatre années consécutives, des mille milliers d'êtres innocens et vertueux sont immolés jour-

vrai. Mais après leur mort... — Ah ! je vous entends. Pour que votre Dieu soit de quelque utilité, pour qu'il paroisse bon à quel-

nellement dans des tourmens horribles et recherchés , à l'ambition , à la rapacité , à la vengeance féroce de quelques scélérats qui périssent enfin sur l'échafaud. Tout ce qu'il y a de beau, de grand, d'utile à l'humanité , est détruit, incendié ou ravagé ; la France entière et les pays circonvoisins sont couverts d'ossements et de cendres ; le trouble, la désolation sont par-tout, l'anarchie règne, &c. et des tartuffes ambitieux et cupides voudroient que , dans ce monstrueux amas d'horreurs, de crimes, de scélératesses et de calamités de toute espèce, incendies, dévastations, pillage, assassinats, lanternades, guillotinades, fusillades, noyades, mitraillades, &c. l'on reconnût l'œuvre d'un dieu, d'un être bienfaisant, ami de l'humanité ! Eh ! quel diable, quel être ennemi des hommes et de toute la nature, eût fait plus de mal aux humains ?

Comment ! parce que, dans cette conflagration générale, quelques scélérats ont été enveloppés avec cette multitude de victimes innocentes, c'est un dieu tout-puissant, intelligent et bon, qui a conduit ces événemens ? Ah ! tartuffes, qui proférez ces paroles, vous faites horreur. Et vous, imbécilles, plats échos de ces tartuffes, vous faites compassion ; réfléchissez un moment, et bientôt sous ce masque hypocrite vous reconnoîtrez vos plus grands ennemis, vous sentirez même qu'ils sont assez mal-adroits pour rendre votre dieu et ses prêtres exécrables.

que chose, il faut encore, sans preuves, sans motifs et contre toute raison , admettre cent autres chimères non moins extravagantes ; sans quoi votre Dieu, ce père des absurdités , n'est bon à rien.

Quand on y croit , il faut de toute nécessité croire à une ame inétendue , spirituelle , agissant sur des êtres étendus , et affectée par eux. Il faut croire à un libre arbitre , à une origine du bien et du mal , à une prescience , à une providence , à un paradis , à un enfer , à des diables , à des anges , &c. Toutes absurdités contradictoires se combattant , s'entre-détruisant l'une l'autre , heurtant le bon sens, et qui, à la honte de l'esprit humain, ont occupé pendant des siècles les têtes les plus pensantes , sans qu'il en soit résulté pour l'humanité qu'un plus grand abrutissement et plus de moyens de la tourmenter. Cent systèmes aussi risibles, aussi impertinens les uns que les autres , ont été imaginés pour les concilier ou les résoudre.

En effet , de la croyance d'un Dieu , découlent nécessairement ces questions aussi absurdes qu'insolubles.

Pourquoi le mal est-il sur la terre ? Comment la providence, attribut nécessaire d'un

être infini en lumières , en sagesse , en bonté , en puissance , peut-elle s'accorder avec l'oppression de l'innocence , le triomphe et la félicité des pervers , et tous les désordres physiques et moraux qui désolent et contristent la terre ? Qu'est la prescience ? autre attribut nécessaire d'un Dieu. Voit-elle ce qui n'est pas encore , l'avenir ? Voit-elle les futurs contingens ? Comment la concilier avec le libre arbitre , cette liberté d'indifférence inexplicable , en opposition avec toute la nature , démentie à chaque instant par les faits , et qu'il faut nécessairement accorder à l'homme , pour qu'il y ait quelque relation entre ce Dieu et lui , &c. &c ?

Toutes questions qui couvrent la nature d'un voile sombre et épais , et empêchent d'en démêler les traits. Questions qui égarent les esprits , et jettent dans l'âme un trouble qui la tourmente. Abîmes immenses d'absurdités , où depuis qu'on a commencé à raisonner et à croire un Dieu , tous les penseurs , même ceux du plus grand génie , ont perdu leur bon sens. Questions enfin , aussi absurdes par toutes les contradictions qu'elles renferment , que celle qui exigeroit cette solution : Comment 2 et 2 , ou

plutôt comment 4 peuvent-ils faire 5 ? et qui seules auroient dû désabuser de la croyance d'un Dieu.

Mais si-tôt que cette chimère d'un Dieu est rejetée, la nature se montre à découvert, le calme renaît dans les âmes, et la raison reprend ses droits. Elle nous dit, nous démontre avec une entière évidence, que l'admission de l'éternité du monde n'a rien d'absurde, rien de contradictoire, rien qui choque la raison ; que, si cette éternité étonne, accable et peine notre entendement, cet état de notre entendement ne vient que de la limitation de notre esprit, qui ne peut embrasser l'infini quel qu'il soit, et nullement de la chose même.

Vous voyez, nous dit-elle, les hommes, les animaux, les végétaux, les minéraux, exister, et se reproduire d'une telle et telle manière. Vous vous ressouvenez les avoir vu exister, et se reproduire de même hier, avant-hier, il y a huit jours, un mois, un an, cinquante ans. L'histoire vous dit qu'il en a été de même il y a dix, vingt, cent siècles, et vous la croyez sans peine. Votre imagination se prête encore volontiers à croire que les choses ont pu être ainsi, il y a cent mille millions de siècles. Rien de tout

cela n'étonne votre imagination , ne répugne à votre raison. Eh bien ! votre esprit en cet état, observez ce qui se passe en vous, non à l'idée du reculement des bornes du temps, que vous pouvez éloigner de plus en plus sans effrayer votre imagination, votre esprit concevant sans peine, sans aucun trouble, le monde ayant pu aller et se reproduire alors comme il va et se régénère aujourd'hui, mais à l'idée de la soustraction de toute borne, de toute époque à la durée; et vous verrez que la durée n'étant plus terminée par aucune borne, par aucune époque, cette vaguité immense, infinie, de la durée, trouble seule votre esprit, l'offusque, l'embarrasse au point de ne pouvoir plus suivre aucun objet, de n'en pouvoir appercevoir aucun; et la réflexion doit vous convaincre que cet effet, ce trouble, ne viennent et ne peuvent venir que des limites très-étroites de votre esprit, qui ne peut embrasser aucun infini quel qu'il soit, et nullement de la nature de la chose. De plus, dans cette admission de l'éternité des choses, nulle impossibilité démontrée, nulle absurdité, nulle contradiction ne s'ensuivent; au lieu que dans celle de l'existence d'un Dieu, où il y a de même un être éternel, ce qui est bien à remarquer, il

faut dévorer cent contradictions palpables , cent absurdités révoltantes , cent impossibilités démontrées , et dont nous venons de faire une énumération très-abrégée.

Enfin, l'éternité des êtres une fois admise, tout devient simple , naturel ; plus de ces corrections si ridicules , si absurdes , à faire à l'ordre , à la marche de la nature ; toute difficulté disparoit. La raison rendue à elle-même , débarrassée des nuages religieux qui l'offusquoient , nous dit que tout étant nécessaire , il n'y a et ne peut y avoir de futur contingent ; que tout est , a été et sera ce qu'il doit être ; que chaque être agit et pâtit nécessairement selon sa nature ; qu'il n'y a ni ordre ni désordre absolu ; que tout se fait selon les loix des mécaniques , combinées avec les propriétés des corps : qu'étant homme , il faut subir le sort attaché à l'humanité , qui ne peut avoir les ailes des colombes , la longévité du chêne , ni l'insensibilité du roc ; que se plaindre de ses maux , c'est se plaindre d'être homme ; que si nos maux deviennent insupportables et incurables , la nature indulgente nous offre , au moment désiré , l'impassibilité dans un sommeil doux , tranquille et éternel : présent précieux qu'elle n'a fait qu'à l'homme , et

qui ne peut effrayer que ceux dont le cerveau est attaqué de la divinité, de la spiritualité de l'ame, de son immortalité, de diables et d'enfer, et de cent autres maladies pareilles.

L'homme enfin, désabusé des erreurs où l'avoit plongé la croyance d'un Dieu, connaissant sa nature éphémère et foible, sachant qu'il n'y peut rien changer; que comme tous les autres êtres il est soumis à la fatalité, entraîné comme eux et avec eux dans ce flux éternel du temps et des événemens qui froissent, brisent et détruisent tout, se résigne à sa destinée; il s'arrange, se coordonne à son plus grand avantage avec les êtres qui l'environnent; il cherche, non dans le ciel où il ne trouva jamais que chimères, que visions fantastiques, impuissances désordonnées et souvent désespérantes; mais dans la nature, un appui à sa foiblesse, et des remèdes ou des consolations à ses maux, et le plus souvent il les y trouve.

Je sais que le sage rit de toutes ces questions; mais comment ne seroit-il pas indigné lorsqu'il entend parler de providence, et qu'il voit les Calas, les chevalier de la Barre, etc. expirer dans des tortures inex-

primables ; et ce Louis XV , le plus vil des humains , entouré de flatteurs , de maîtresses , buvant à longs traits , dans un long règne et tous les jours de sa vie , la coupe enchantresse des plaisirs , sans être ému un seul instant de ces crimes juridiques et atroces qu'il connoissoit , et qu'il pouvoit et devoit prévenir ou réparer.

Pour mon repos , pour mon bonheur , vous voulez que je croie à votre Dieu ! Mais qui m'assurera que cet être invisible et tout-puissant , dont on ne connoît ni les qualités , ni les vertus , ni les mœurs ; qui n'a jamais cessé , pendant leur courte existence , de flageller les hommes même les plus vertueux , par les craintes , les douleurs , tous les fléaux possibles , et les tortures les plus cuisantes , ne se plaira pas à les tourmenter après leur mort ; nous qui , à ses yeux , devons être d'un prix infiniment moindre que ne l'est , par rapport à nous , le plus chétif des insectes que l'on écrase sans pitié ? Qui me rassurera ? vos raisonnemens , vos hypothèses ? Hélas ! ils ne peuvent que m'effrayer : puisque vous convenez que vous n'avez nulle idée de son essence , de ses attributs , de ses motifs et de ses moyens d'agir ; que vous soutenez que ses voies sont impéné-

trables , qu'elles ne sont point les nôtres , que notre justice n'est point la sienne. Aussi vos dévots les plus vertueux tremblent-ils sans cesse en sa prétendue présence. Ils ignorent jusqu'à leur dernier moment s'ils sont innocens ou criminels à ses yeux. Quelle affreuse existence pour ceux dont l'esprit est perverti par la croyance d'un Dieu !

Il est bien doux , croyez-moi , bien satisfaisant de connoître les êtres avec lesquels on a quelques rapports : d'être persuadé que ceux-là seuls que nous voyons , que nous touchons , que nous connoissons , peuvent agir sur nous. Sûrs que ces êtres sont soumis à la fatalité , qu'ils ne s'écarteront jamais des loix de leur nature , qu'ils seront toujours ce que toujours on les a vu être , en étudiant leurs propriétés , leurs mœurs , leur disposition , on sait à quoi s'en tenir. L'océan en courroux n'a plus rien d'effrayant , même sur ses bords. On sait que ces mers , quelque menaçantes qu'elles soient , bien loin de s'élever à la hauteur de vingt coudées , ne dépasseront pas d'un pouce les limites qu'on leur connoît , parce qu'on est certain qu'elles sont inévitablement soumises aux loix de la gravitation. Le feu , cet élément qui dévore tout , on est sûr qu'en le conduisant selon

les loix de la nature , et qu'on lui connoît , il sera toujours utile et jamais funeste , etc. Enfin on sait ce qu'on doit espérer et ce qu'on doit craindre des êtres qui nous environnent. Et selon les circonstances et avec de la prudence on s'arrange , on se place , on se coordonne avec eux de la manière la plus avantageuse ou la moins défavorable. On apprivoise ou l'on écarte avec soin ceux qui peuvent nuire , on s'entoure de ceux qui peuvent être utiles ou agréables. Et s'il en est , comme les tigres et les tyrans , d'assez féroces pour ne pouvoir être adoucis , on les enchaîne si on le peut , ou l'on se met hors de leurs atteintes. Mais être en tous lieux , en tous temps sous la main d'un être invisible , dont on ne connoît ni le caractère ni les mœurs , dont la justice n'est pas la nôtre , qui peut mettre son plaisir à tourmenter , et qui est tout-puissant ! il y a de quoi frémir tous les instans de notre vie , de quoi faire détester notre existence.

— Il est facile de détruire ; mais édifier est autre chose. Que substituerez-vous à la croyance d'un Dieu ? — Ce que je substituerai ? Comment ! je tue le tigre qui alloit vous dévorer ; je comble l'abîme où vous alliez vous précipiter ; je vous persuade de sortir

d'une maison qui alloit vous écraser dans sa chute, et qui écroule au moment où vous en êtes sorti; je vous soulage d'un faix sous lequel vous succombiez, et vous n'êtes pas satisfait? Il faut encore que je vous dédommage..... Objection frivole de l'ignorance, ou de la mauvaise foi, fournie par quelques caffards à leurs dévotes pour qu'elles aient quelque chose de spécieux à dire en faveur de leur croyance.

— Mais les crimes secrets, comment les préviendrez-vous? — Pensez-vous donc que la croyance d'un Dieu en prévienne beaucoup? Soyez de bonne-foi, et regardez autour de vous : portez même vos regards sur les siècles écoulés et sur toutes les parties du globe, et vous verrez en tous lieux et en tout temps combien peu de personnes dans leurs actions et sur-tout dans leurs passions pensent à Dieu. Les plus minces plaisirs le font oublier, et vous voulez que des passions violentes qui maîtrisent et troublent les sens permettent d'y penser? Le présent seul nous affecte, et non un avenir éloigné. Et quel avenir encore? une autre vie! qui, quelques efforts que l'on fasse, nous paroît toujours tenir un peu de la chimère, ou du moins avoir bien moins de

réalité que celle-ci. Et d'ailleurs toutes les religions , en donnant des moyens faciles de laver devant Dieu une ame de toutes ses souillures , ne permettent-elles pas aux plus grands scélérats d'espérer de devenir à l'article de la mort de très-grands saints ? Cet avenir, cette autre vie, cette crainte de Dieu ont donc bien peu d'effets. Aussi voyons-nous communément retomber le soir même dans tous ses péchés d'habitude, médisance, calomnie, colère, intempérance, fornication, etc. celui qui, le matin, frappé de terreur à l'ouïe d'un sermon sur le jugement dernier et les peines de l'enfer, a émis dans son effroi d'un moment un repentir sincère, et promis à Dieu un changement de vie. Une bonne police, active, ferme et vigilante, est un moyen bien autrement puissant de contenir les méchans, de prévenir même les crimes secrets. L'expérience apprend aux plus pervers que l'auteur d'un crime qui soulève contre lui toute la société reste rarement impuni. De plus, il faut une ame forte pour commettre de ces crimes qui rendent leurs auteurs l'horreur du genre humain (1), et elles sont rares : et de ces

(1) Je suppose un état tranquille, où les loix sont

ames fortes très-peu sont nées pour le crime. Donc, etc..... Mais si l'athéisme peut être cause de quelques crimes secrets, ce que j'accorde difficilement, combien la croyance d'un Dieu, 1°. n'a-t-elle pas fait commettre de forfaits exécrables ? et 2°. de combien de maux cruels n'afflige-t-elle pas encore l'humanité ? (1)

— Enfin si telle est votre manière de voir et de penser, je vous plains. Mais du moins vous conviendrez qu'il seroit bien dangereux de donner de la publicité à cette opinion. — Qu'appellez-vous opinion ? c'est votre croyance d'un Dieu qui en est une : puisque vous ne pouvez prouver son existence, et que vous n'avez aucun motif fondé pour y croire. Mais moi qui prouve sa non-

en vigueur, et non un temps de subversion et d'anarchie, où les loix positives et naturelles sont également méprisées, également foulées aux pieds.

(1) O vous ! que les preuves les plus claires et les plus évidentes ne peuvent convaincre, lisez et relisez cent fois la seconde partie de ce chapitre. A la vue des atrocités, des scélératesses, des perfidies sans nombre que l'opinion d'un dieu a fait commettre en tout temps et en tout lieu, peut-être votre cœur, pénétré d'horreur, disposera-t-il votre esprit à la persuasion, à s'ouvrir à la lumière.

existence, autant qu'il est possible de prouver celle d'une chimère, je me rends à une vérité démontrée, et ne soumets pas, comme vous, mon esprit à une folie. Mais sans disputer sur les termes, je soutiens que cette vérité, qu'il n'est point de Dieu, ne sauroit être trop répandue, ne sauroit être trop commune. Je soutiens que le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité est de la guérir de cette fausse opinion, source principale de presque tous les maux qui font de cette terre une vallée de larmes.

— Vous pouvez penser ainsi ? — Assurément. Bien plus, je suppose que votre Dieu existe. Comme selon vous et vos docteurs, cet être seroit infiniment puissant, supérieur même au destin qui fait tout, infiniment plus au-dessus de ses créatures qu'elles ne sont au-dessus des plus petits insectes, comment aurions-nous le téméraire orgueil de croire que nos opinions peuvent affecter, flatter ou offenser cet être qui ne pourroit trouver qu'en lui seul son bonheur et sa gloire. Infiniment sage, infiniment bon, bien certainement à la vue des maux, des crimes, des atrocités effroyables et sans nombre commises en son nom, la terre par-tout et en tout temps troublée et ensanglantée, peut-on

douter que cet être ne regardât comme un sage, méritant bien de l'univers, celui qui détruiroit victorieusement le soupçon vague, non fondé en motifs, que l'on a de son existence (1); et qui, par ce moyen, ôteroit aux ambitieux un de leurs plus puissans moyens d'asservir leurs semblables, de ravir leurs biens, et de faire de notre séjour un lieu d'horreur et de désolation? Cette sagesse, cette bonté infinies, sa justice même ne diroient-elles pas : « Ouvrages de mes » mains, à qui je n'ai donné d'intelligence » que ce qu'il en faut pour remplir paisi- » blement et fraternellement l'instant que je » vous ai donné dans l'éternité, et non pour » dissenter sur mon existence, que j'ai jugé » nécessaire de couvrir d'un voile impéné- » trable à vos yeux, oubliez-moi et vivez » en paix. Sachez, insensés que vous êtes, » que c'est la seule fureur de la domination, » des prééminences et des richesses, qui a » fait imaginer à quelques scélérats ambi-

(1) On sait que, dans tous les temps, les plus grands génies ont tenté de prouver l'existence d'un être créateur, régissant le monde : et que tous en ont donné des raisons si absurdes, qu'elles ont fait accuser d'athéisme la plupart de ces grands hommes.

» tieux et hypocrites, qu'il existoit un être
 » tout-puissant et terrible, créateur et régis-
 » seur du monde. Et quand dans leur igno-
 » rance profonde ils ont voulu peindre leur
 » chimère qu'ils ont appelée *Dieu*, n'ayant
 » aucunes données, puisque jamais je ne me
 » suis annoncé, encore moins fait connoître,
 » ils n'ont pu la faire qu'à leur image. Ils
 » l'ont peinte jalouse, colère, vindicative,
 » implacable, avide d'hommages, d'offran-
 » des, de sang, etc. Egarés dans leur frénésie
 » ambitieuse, ils en ont fait un esprit, un
 » être inétendu, et cependant remplissant
 » l'espace de son immensité : ils ont dit qu'il
 » étoit par-tout, et par-tout tout entier, etc.
 » Enfin ils en ont fait un monstre d'incohé-
 » rences et de cruautés. Ayez donc ces scélé-
 » rats hypocrites en horreur ; purgez-en la
 » terre, et méprisez leur chimère. Encore
 » une fois, ne pensez jamais à moi, occu-
 » pez-vous sans cesse de vos besoins, vivez
 » en paix et secourez-vous les uns les autres.
 » Pour me méconnoître, la vertu n'est pas
 » moins estimable, moins digne de récom-
 » penses : et pour croire en moi, le crime
 » n'est que plus odieux, plus digne de châ-
 » timens ».

— Mais, avec une pareille opinion, que

gagnerez-vous ? Quel fruit en retirerez-vous ?

Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis au besoin plus sûrs et plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? et ton nouveau fermier ,
Pour ne pas croire en dieu , va-t-il mieux te payer ?

VOLT., *épître à l'auteur des Trois Imposteurs.*

— Laissons ces petits détails ; ils prêtent à la dispute , éclairent peu , et le plus sage s'y trompe. Mais voyons les choses en grand. Que nos assertions soient tirées de la nature humaine , et puisées dans l'expérience de plus de vingt siècles.

Je dis donc avec assurance :

1°. Qu'il est de la plus haute importance d'apprendre aux hommes que , d'eux seuls , ils doivent attendre des secours et des remèdes à leurs maux , et non d'un être chimérique aussi impuissant que le néant , qui depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours , a si visiblement et si cruellement trompé leur espoir , fondé si imprudemment sur les vaines et fallacieuses promesses de leurs prêtres. Qu'il faut bien leur persuader qu'aucune erreur n'a jamais produit de bien ; que tous les maux qui ont contristé la terre et avili l'humanité n'ont d'autre source que

l'erreur. Qu'ils ne peuvent jouir de tout le bonheur que comporte leur foible nature que sous une bonne législation , une police sage , éclairée , vigilante et ferme , l'une et l'autre fondées sur une morale puisée dans le cœur humain , et non sur des chimères inventées par des prêtres , en tous lieux , en tous temps ennemis de l'humanité : que par conséquent, le travail , l'instruction , la modération , l'indulgence , les vraies lumières , celles qui dissipent toute erreur , leur sont absolument nécessaires , s'ils veulent être heureux.

Tant que l'homme croira à un Dieu , son esprit troublé par ce fantôme effrayant , sans force , sans énergie , se reposera sur la foi et les promesses des ministres de ce Dieu ; et ces ministres , intéressés à couvrir d'un voile épais les vraies causes de ses maux , à lui en cacher les vrais remèdes , lui persuaderont que des prières , des macérations , des pratiques superstitieuses et sur-tout des offrandes , suffisent à les détourner ; et ses malheurs n'auront point de terme.

2°. Que l'homme aura un masque de moins , et vous conviendrez qu'il est toujours avantageux de connoître ceux à qui on a affaire.

3°. Que l'homme aura de moins à porter

un joug bien pesant et qu'il n'en a déjà que trop. Remarquez que je ne dis pas que ce joug est sans utilité. C'est la question que nous résoudrons dans un moment. Mais toujours est-il vrai qu'il aura de moins un joug qui l'accable et qui absorbe presque toutes ses facultés.

4°. Plus d'hommes de génie s'occuperont aux choses utiles, et auront plus de temps pour s'en occuper. Voyez combien les plus grands hommes, les Newton, les Clarke, les Léibnitz, les Descartes, les Malebranche, les d'Arnaud, les Bossuet, les Voltaire, &c. &c. &c. ont perdu de temps à raisonner sur cette ridicule et funeste chimère, et combien d'absurdités elle leur a fait dire. Malebranche, ce génie si élevé et si conséquent dans ses principes erronés, ne s'est égaré que par sa religion.

5°. Je vous accorde que les méchants n'en deviendront pas meilleurs ; mais la perversité aura moins de moyens de tourmenter : et les bons, qui resteront toujours bons (parce que la bonté est bien moins l'effet du dogme de la divinité que d'un naturel heureux et d'une éducation fondée sur une morale universelle, puisée dans la nature humaine, la seule utile et profitable à l'homme), se-

ront moins souvent dupes et moins souvent persécutés.

6°. Un des grands tourmens de la vie, c'est la crainte de la mort. Mais quand on sera bien convaincu que la mort n'est qu'un sommeil doux, tranquille et éternel, non accompagné de regrets, non suivi de tourmens, elle n'aura plus rien d'horrible. C'est la crainte de tomber sous la main d'un être tout-puissant, jaloux, implacable, punissant de souffrances infinies en durée et en intensité des fautes que la fragilité humaine et la nécessité rendent inévitables, qui seule peut rendre la mort affreuse, épouvantable. Non-seulement cette crainte, fondée sur les terreurs de l'autre vie, fait reculer d'horreur à l'aspect du dernier moment, mais elle empoisonne encore tous les instans de la vie, et verse de l'absynthe jusques dans la coupe des plaisirs les plus innocens ; elle avilit l'homme et le dégrade ; elle le rend pusillanime, dépendant des événemens, dupe de la fourberie, et rampant sous tout ce qui a l'apparence de la force : elle étouffe l'héroïsme } empêche d'être bon soldat, citoyen utile, bon parent, ami sûr (1). Mais

(1) Je parle de ceux qui, bien convaincus, ne

si-tôt qu'on est désabusé de la croyance d'un Dieu , cette crainte et tous les effets funestes qu'elle enfante ne sont plus. L'homme courbé sous le despotisme , se redresse ; il reprend sa force , son indépendance : il ne regarde plus la mort que comme un port assuré et tranquille contre les orages de la vie ; que comme le terme d'une carrière plus remplie d'épines et d'amertumes que de joie et de plaisirs , et d'ailleurs irrévocablement fixé par la nature.

7°. Que toute religion est dangereuse , ou pour le moins inutile et vaine. Je le prouve , et dis :

En tous pays et dans toutes religions , il est des incrédules et des croyans : point de milieu ; on croit ou l'on ne croit pas à la religion du pays.

Or , il est évident qu'à l'égard des incrédules , une religion , quelle qu'elle soit , est pour le moins inutile et vaine. Je dis pour

plient point leur religion à leur fantaisie , à leurs goûts , à leurs plaisirs , à leurs passions ; mais qu'ils croient fermement et suivent aveuglément tout ce que les pères de l'église , les Jérôme , les saint Augustin , les Bossuet , les Bourdaloue , et l'église enfin ordonnent de croire et de pratiquer.

le moins , car si le gouvernement y met quelque importance , si sur-tout il y attache de forts émolumens et de grands honneurs , la religion le rend ridicule et méprisable aux yeux des incrédules ; et s'il y met de la contrainte , elle le rend odieux , insupportable : et de plus , à coup sûr , elle fera des hypocrites , dont le gouvernement et les particuliers seront dupes , et peut-être victimes. Donc , &c.

Quant à la classe des croyans , des robustes de foi , classe qui sera toujours celle des ignorans , formant la multitude , le peuple , le gros de la nation , je soutiens que toute religion est dangereuse , en ce qu'elle met une puissance terrible , celle de l'opinion publique , générale , fort au-dessus de toutes les autorités constituées.

Pourra-t-on empêcher les prêtres de faire parler Dieu , de se dire les interprètes des volontés divines ? Non ; la chose est impossible , sur-tout dans les religions où la confession auriculaire est de précepte ; et quand on le pourroit , le feroit-on ? Non , ce seroit aller contre le but qu'on se propose ; ce seroit réduire les prêtres à la classe des laïques ; ce seroit leur faire perdre ce caractère présumé saint et sacré , qui seul les rend respec-

tables aux peuples , et qui leur donne cet empire que les fauteurs des religions croient nécessaire pour les contenir. Mais les fastes de l'histoire nous apprennent qu'en tout temps , en tout pays , le prêtre , toujours ambitieux et cupide , est l'ennemi-né , couvert ou déclaré , des autorités constituées , qu'il n'attend que le moment favorable de les fouler aux pieds.

Si donc le gouvernement ne caresse sans cesse l'ordre de la prêtrise , si , sur cet ordre , il n'accumule sans cesse bienfaits sur bienfaits , s'il veut le faire contribuer aux charges de l'état , s'il met des entraves aux prestiges mensongers dont il se sert pour abuser de la crédulité des peuples , alors cet ordre , toujours insatiable de richesses et de domination , indisposera sourdement le peuple contre le gouvernement. Il le représentera dissipant dans le faste et les plaisirs , le dernier de la veuve et de l'orphelin , et , par des mœurs dissolues , attirant sur l'empire la colère divine , commandant enfin des actions contraires à la volonté divine , et les prêtres , en lui ordonnant des actions opposées à la loi de l'état , lui diront qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; et le peuple crédule , superstitieux , toujours enclin à

secouer le joug salutaire des loix , respectant bien plus ses prétendus oracles que ses magistrats , sera toujours prêt à se soulever au premier signal de ses conducteurs religieux. Tout cela est évident : et l'expérience de tous les siècles ne confirme que trop ces vérités.

Ces avantages sont inestimables : ils ne peuvent être contestés ; et ceux qu'on nous promet de la croyance d'un Dieu , ne sont que de vaines déclamations que l'on n'a jamais vu se réaliser.

8°. Les législateurs ne seront point trompés dans leurs inoyens de conduire les hommes. Or , pour que ces moyens soient bons , il n'est pas douteux qu'ils ne doivent être généraux , les mêmes pour tous , et que leurs effets ne doivent être apparens. Mais le frein de la religion est un frein secret , invisible , qui n'agit que sur les cœurs. Il ne sera donc jamais général comme celui d'une bonne police ; et ses effets ne seront jamais apperçus clairement. La plupart des hommes , ou parce qu'ils sont trop éclairés pour croire à des inepties , ou parce que leur croyance presque toujours foible , incertaine et morte , est sans effet , se conduiront rarement d'après les préceptes de leur religion. L'exemple de

tous les siècles justifie ce que l'on avance.

— Mais le législateur ne pourra-t-il pas forcer à suivre telles et telles pratiques extérieures de religion ?— Sans doute il le peut ; et s'il l'ordonne, ces pratiques seront observées, mais ce sera comme loi de police, et non comme précepte de religion ; et alors le cœur n'y ayant aucune part, ces petites pratiques, bien loin de procurer un bien à la chose commune, ne feront par leur observance que des hypocrites qui en imposeront à leur conducteur, et qui, accoutumés à se jouer des choses les plus saintes selon l'opinion de leur législateur, se permettront de faire dans le secret, et à l'insu des loix tout le mal qu'ils pourront. Car enfin quel bien peut-il résulter de confessions sans repentir, de communions sans foi, de messes sans que l'esprit et le cœur y aient part ? et enfin de jeûnes, d'abstinences, de macérations qui ne sont que simagrées ?

— Et qui contiendra le peuple ? — De bonnes loix toujours en vigueur, des surveillans civils et multipliés, armés d'une autorité suffisante, et une instruction soutenue et bien dirigée. Soyez bien sûr qu'il n'est que ce seul moyen. Vainement vous multi-

pliez les prédicateurs, les missionnaires, les confesseurs, &c. Si l'instruction est négligée, et sur-tout si vous laissez dormir les loix, si vous suspendez les magistrats de leurs fonctions, bientôt les prêcheurs et les prêchés couvriront la terre de vols, de rapines, de brigandages, de meurtres et d'atrocités de toutes espèces. Je connois le peuple pour l'avoir étudié long-temps. Par-tout je l'ai vu menteur, parjure, ivrogne, agissant toujours sourdement et par des voies obliques; rampant quand il demande grace; insolent et atroce dès qu'il a quelque avantage; commettant enfin tous les maux, tous les crimes qu'il peut commettre à l'insu des loix. Par-tout dans les campagnes, il est pillard; il ravage les bois, vole les terres, les retourne ensemencées, commet toutes sortes de brigandages, de friponneries, fait le tourment des propriétaires honnêtes, et pour se soustraire à la punition due à ses méfaits, et n'être pas forcé à restitution, il ment, calomnie et se parjure en justice. Et cependant, voit-on à l'approche du temps de pâque, ou au lit de la mort, aucune restitution? Pas une, pas une seule. La religion n'a donc aucune influence sur eux. Et comment les curés, les prêtres, leur don-

nent-ils l'absolution avant toute restitution ?
 Il y a donc des accommodemens avec le ciel.
 Ces prêtres , ces pasteurs , sont donc de très-
 mauvais instituteurs en morale , autorisant
 par leur insouciance , ou par le manque à
 leurs devoirs , le vol et le brigandage. Mais ,
 disent-ils , le peuple ne s'accuse point de ces
 crimes. Donc j'ai grandement raison de dire
 que la religion ne contient nullement le
 peuple ; que pour le peuple elle est vaine ,
 inutile , ne produisant aucun effet salutaire ,
 puisqu'avec un cœur souillé des plus grands
 crimes après l'homicide , le vol et le parjure ,
 il ose , même au lit de la mort , s'approcher
 du plus redoutable des sacremens , et venir
 y recevoir , selon la croyance de cette reli-
 gion , sa réprobation éternelle. Par-tout en-
 fin vous verrez le peuple ardent à soutenir
 les saints , son Dieu , dont il ne connoît que
 le nom ; attaché avec passion à ses cloches ,
 aux fêtes , aux cérémonies de l'église dont il
 se fait un amusement , un spectacle ; se con-
 fesser , communier régulièrement , et le jour
 même piller , voler , se parjurer et mettre
 en pièce son bienfaiteur , s'il le peut sans
 danger. Dans cette funeste et honteuse ré-
 volution , quant à la manière dont elle s'est
 faite , voyez avec quelle facilité , avec quelle

joie, la restitution de la dîme lui a fait abandonner son Dieu; et si, pour le rappeler, il faut qu'il lui en coûte une obole, il l'aura bientôt oublié entièrement. Ce n'est point dans les grandes villes, séparé de lui, qu'on apprend à le connoître (1), c'est dans les campagnes, mêlé, confondu avec lui, ayant avec lui de fréquens rapports. Et vous prétendez que la religion le contient? Pour le peuple, la religion est seulement un moyen de plus d'exercer sa férocité, quand le fanatisme, allumant ses torches et déployant ses fureurs, a brisé le frein qui le contenoit. J'avoue que ces mœurs effroyables sont

(1) Ce n'est pas non plus au théâtre, où les poètes le peignent, comme les théologiens peignent leur dieu qu'ils ne connoissent point. Les fausses opinions qu'en donnent les auteurs, n'ont que trop souvent égaré la justice. Prévenus par ces fausses peintures, trompés par les impostures, les calomnies, les larmes feintes de leurs cliens, les juges n'ont que trop souvent, par commisération, dépouillé injustement l'homme aisé et riche pour donner au peuple. Celui qui a dit qu'on ne devoit au peuple ni tort ni grace, mais justice, le connoissoit mieux, et a dit une bien grande vérité. D'ailleurs, la justice ne doit point faire acception de personnes. Ce n'est que dans le doute invincible, et quand absolument il faut prononcer, qu'on peut faire pencher la balance du côté qui a le moins.

dues, en grande partie, à nos gouvernemens insensés et barbares; qu'ils sont justement ce qu'ils doivent être pour les produire, et que sous une législation sage, éclairée, appropriée à la nature humaine, ces mœurs seroient bien différentes. Mais enfin elles sont telles actuellement, et la religion ne les amende point (1).

Enfin pour prouver combien la croyance d'un Dieu, la soumission même aux religions les plus réprimantes, comme la religion chrétienne, ont peu de pouvoir, d'efficacité sur les cœurs et sur les esprits, considérez attentivement et sans passions, chez les nations les plus renommées pour leur foi, les mœurs de tous les états et professions, depuis celles du prince jusqu'à celles des derniers citoyens; et vous y verrez des tyrans injustes et cruels, plongés dans le luxe et la mollesse, ne pensant à leurs sujets que pour appesantir leurs chaînes et les fouler par des impôts au-dessus de leurs moyens, et cependant non nécessaires; des ministres ambitieux flattant les passions de leur maître, lui cachant la vérité, les besoins et les maux du peuple pour se main-

(1) Ces mœurs sont en général celles de l'Europe.

tenir en place , occupés d'intrigues et de jouissances , laissant à des commis fripons et insolens le soin des affaires ; des courtisans avides , intrigans , fourbes et jaloux ; des juges inappliqués , livrés à la dissipation et aux plaisirs ; des procureurs aiguissant la chicane , embrouillant les affaires les plus claires , et s'engraissant des malheurs mêmes qu'ils ont suscités ; des ingrats , des calomniateurs , des concussionnaires dans tous ceux qui manient les deniers de l'Etat ; des prêtres , soit papes , soit cardinaux , soit évêques , soit curés ou moines , ambitieux , avides , turbulens , dominés par toutes les passions , plongés dans la débauche et souvent dans la crapule la plus honteuse ; le peuple ingrat , calomniateur , et parjure , &c. &c. &c. Par-tout enfin vous verrez la justice méconnue , la force régissant le monde , les actions des grands et du peuple en contradiction avec toutes les apparences de la piété , et enfin l'intérêt et les plaisirs être les vrais dieux de la terre. Cependant , à les entendre , tous croient à la religion de leurs pères , à un Dieu scrutateur des cœurs , punisseur et rémunérateur , aux peines de l'enfer , aux joies du paradis ; tous soutiennent qu'une religion est absolument néces-

saire pour contenir les peuples et les grands qui sont au-dessus des loix. Les prêtres persécutent ceux qui s'écartent de leur doctrine, ou qui montrent plus de savoir ou de génie qu'eux ; et à leurs ordres des tyrans imbécilles les plongent dans des cachots, ou les font périr dans des brasiers ardents. Quel bien produit donc la religion ? aucun ; mais beaucoup de maux.

— Mais les rois ? vous conviendrez que c'est le seul frein qu'ils ayent ? que si ce frein leur est ôté, il n'y aura plus rien qu'ils ne se permettent ?

— La religion servir de frein aux rois ! vous voulez dire de prétexte ? Ah ! croyez que rien ne les retient que la crainte de soulever leurs peuples, de les pousser au désespoir, qui en a arraché plus d'un du trône. Mais combien en comptez-vous qui pensent à Dieu, qui le prennent pour témoin et pour juge de leurs actions, qui ne se conduisent que d'après les préceptes de leur religion ? Il n'en est peut-être pas un sur cinquante ; et cet un, fait plus de mal à son Etat, à ses peuples par sa dévotion, que ceux qui, sans être dévots, sont ambitieux et portés aux voluptés.

Cet un se soumet à un prêtre, à un jon-

g leur qui , pour tirer parti de son royal pénitent , commence par achever de l'ABBÊTIR. Cette œuvre faite, il lui fait employer toute sa puissance à abrutir son peuple , à lui ôter tout ressort, toute activité, toute émulation, tout, jusqu'à la faculté de penser. Les sciences et les arts rendus suspects sont exilés. Et comme les prêtres n'ont que les voies de l'imposture et de la persécution pour aller à la domination , attirer à eux l'or et les hommages dont ils sont jaloux , et non de leur religion, dont ils font peu de cas , le confesseur , le directeur se font donner et à leurs affiliés par son imbécille pénitent, le funeste pouvoir d'interpréter les paroles , les pensées, de scruter les cœurs , de rechercher les consciences, et enfin de contraindre la pensée et le sentiment. Alors le trouble, la discorde, la défiance, la crainte, la désolation sont par-tout. La division est dans les familles ; le fils s'arme contre le père, le frère contre le frère. Les têtes en délire abandonnent les affaires de l'Etat, et ne sont plus occupées que de questions de théologie ; et bientôt la nation, après avoir été la risée et le mépris des nations étrangères , en devient la proie.

Voyez Louis XIV ; tant que sa grande

ame ne fut agitée que par l'amour des triomphes et des voluptés, il ne fut que dissipateur : grand défaut sans doute, puisqu'il traîne à sa suite une foule de maux qui à la fin peuvent renverser un Etat, mais que cependant une sage économie et une conduite ferme peuvent réparer. Mais quand il devint dévot, il fut cent fois pis, cent fois plus funeste à l'Etat, à ses sujets. Du moins dans ses dissipations, qui toutes portoient un air de grandeur, et qui souvent avoient un but très-utile, ses peuples étoient heureux par l'opinion, et c'est beaucoup. Ils partageoient la gloire du prince ; ils en jouissoient. Le commerce florissant au-dedans et au-dehors réparoit en partie les maux de la dissipation. L'Etat étoit respecté, la nation étoit pleine d'énergie. Les arts, les sciences en honneur furent cultivés ; et par leur maturité préparèrent le siècle de lumières qui a suivi. Mais quand les prêtres, par la peur du diable, eurent dégradé le monarque, que le monarque ABÊTI eut abjuré la raison, qu'il eut soumis toutes ses pensées, ses sentimens, tout son être à ces farceurs de l'autel, espèce si dangereuse, et plus nuisible, plus méprisable que les farceurs de la foire qui, sans nuire au peuple, suspendent au

moins quelques instans le sentiment de sa misère ; alors il devint le fléau le plus désastreux de son empire, qu'il couvrit du voile sombre de la défiance et de la crainte. Il devint le persécuteur de ses propres sujets, de ses sujets les plus fidèles, qu'il livra à toutes les fureurs et à toutes les passions de la prétraille, ennemie née de tout mérite, de toute vertu, de tout savoir, de tout courage, de toute grandeur d'ame. Les ténèbres succédèrent à la lumière, la stupeur à l'activité, les défaites aux triomphes, et la tristesse et l'ennui à la joie et aux plaisirs. Enfin il fit à son empire des plaies profondes, cruelles et irréparables. Et cet homme qui avoit été chéri et respecté, mourut haï et méprisé pour avoir été dévot.

Voyez Louis IX, dit le saint ; tant qu'il ne consultoit que la raison, il étoit un grand homme, un bon roi. Devenoit-il dévot ? il plongeait le royaume dans toutes les calamités ; et ce Louis XI de France, qui craignoit tant le diable ? et ce Philippe II d'Espagne, appelé le démon du midi ? et cette Marie d'Angleterre ? &c. ils étoient tous dévots ! et ils ont égalé en fourberies, en cruautés les Phalaris et les Busiris. Tant il est vrai que les peines d'une autre vie retiennent

peu, n'ont aucun pouvoir sur les passions ,
moins encore sur celles des rois.

— Je conviens avec vous que toutes les religions sont absurdes , insensées , qu'elles sont la honte de l'humanité. Je conviens encore que presque toutes , et sur-tout les religions juive et chrétienne , ont été si atroces et si funestes au genre humain , qu'elles doivent être exécrables à tout homme éclairé , juste , sensible et voyant bien ; puisque les crimes les plus noirs et les plus multipliés ont été commis par elles. Mais de quel inconvénient pourroit être suivie la croyance d'un Dieu ? Il me paroît au contraire bien évident que cette grande vérité ou opinion , comme vous voudrez l'appeler , qu'il existe un être créateur et conservateur de l'univers , tout-puissant et voyant tout , rémunérateur des bonnes actions et punisseur des mauvaises , ne peut être que très-avantageuse , annoncée pure et sans aucun mélange d'inventions humaines. Je suis si convaincu de cette vérité , que je pense avec un grand homme que :

Si dieu n'existoit pas , il faudroit l'inventer.

VOLTAIRE.

Examinez cette question intéressante sans

prévention, et avec toute l'attention dont vous êtes capable ; et je ne doute point que vous ne soyez de mon avis.

— 1°. Nulle erreur ne peut être utile ; tôt ou tard elle est funeste, et bientôt reconnue, elle excite la risée ou l'indignation. Alors si l'on s'obstine à vouloir qu'on la respecte, il faut des châtimens. Des châtimens pour soutenir une erreur reconnue ! quelle affreuse politique ! Elle prouve bien que le souverain, le prêtre, qui l'emploient sont des imbécilles, ou que leur but est bien plus leurs intérêts particuliers que l'utilité publique ; que c'est pour dominer, opprimer et non pour maintenir l'ordre et la paix. D'ailleurs, faites le bien pour être agréable à Dieu et mériter son saint paradis ; fuyez le mal pour éviter son courroux et les flammes de l'enfer ; propos qui touchent peu, parce que cet être, ne tombant point sous les sens, n'étant que très-vaguement dans l'imagination, n'agissant jamais, soit pour venir au secours de la vertu opprimée, soit pour châtier ou contenir la perversité, ne peut affecter l'ame en aucune manière ; et les récompenses et les châtimens n'étant vus que dans un avenir très-éloigné, pour une autre vie, et tenant toujours un peu , quoi

qu'on en dise, de l'incertitude, ne font aucun effet. Mais faites bien pour être heureux en ce monde, pour être estimé, chéri, secouru de vos semblables ; abstenez-vous du mal , parce que vous ne pourriez être que malheureux en excitant le mépris et la haine de ceux qui vous entourent ; cette morale bien développée se fera toujours écouter, parce que l'intérêt reconnu, senti, est le seul mobile de nos actions. Il est bien vrai que cette morale, quoique fondée sur des motifs vrais, apparens et sensibles, n'aura pas tout son effet sous une législation où le vice mène aux grandeurs, aux richesses, à la considération, et où il est accueilli, mieux, ou du moins aussi bien que la vertu ; mais elle en aura encore plus qu'une morale, dont les motifs sont chimériques. Sous une législation bien ordonnée elle aura un effet infaillible.

Enfin , il est évident pour ceux qui , exempts de préjugés, examinent avec attention tout ce qui concerne la législation, que jamais religion n'a contenu les peuples ni les rois. Les pays où il se commet le moins de mal, le moins de crimes, ne sont pas ceux qui sont les plus religieux, mais ceux qui sont les mieux policés. Les assassinats sont

bien plus fréquens en Italie, en Espagne, en Portugal, séjour de la plus active superstition, qu'en Angleterre, en France, en Prusse, où le Gouvernement compte plus sur la force des loix que sur la religion.

2°. La croyance d'un Dieu, sans l'appareil d'un culte, sera bientôt perdue; et si, pour la maintenir, vous avez recours aux moyens ordinaires et indispensables, vous en faites alors une religion ayant tout le dangereux étalage d'un culte public. Alors une multitude considérable d'hommes qui pourroient s'occuper utilement, seront richement dotés pour prêcher le mensonge, tôt ou tard funeste, exercer la fainéantise, détourner l'homme de ses affaires, pour l'occuper sans fruit de chimères. Les prêtres indubitablement feront parler Dieu, s'en diront les seuls confidens, les seuls favoris. Au dogme simple de la croyance d'un Dieu, ils ajouteront insensiblement d'autres dogmes. Ils imagineront en Dieu une nature, des attributs, des motifs, des moyens d'agir, &c. La religion de Christ, simple en sa naissance, n'est-elle pas devenue monstrueuse par la quantité de dogmes absurdes que ses ministres y ont successivement ajoutés de siècles en siècles ? Ainsi il faudra

croire sans motifs de croyance ; c'est-à-dire, qu'à la volonté des prêtres, il faudra se rendre imbécille. Le physicien , le chimiste , le naturaliste , le métaphysicien , le poète , l'historien , &c. dont les talens exciteront l'envie , seront bientôt inculpés de matérialisme , et dénoncés comme athées. Enfin , une virgule déplacée , une conjonction de plus ou de moins , porteront la division et le désordre par-tout, et peut-être que des flots de sang ruisselleront. Les prêtres s'attacheront la canaille, flatteront l'ambitieux, et s'ils ne sont surveillés avec le plus grand soin, ils deviendront dangereux et peut-être redoutables.

3°. N'est-ce donc pas un très-grand mal que des sommes immenses, qui seroient plus que suffisantes à entretenir sur terre et sur mer des forces respectables et imposantes , servent à payer de vils saltimbanques pour donner l'exemple de la fainéantise et de la dissipation , et pour prêcher le mensonge , l'erreur et une morale pernicieuse ?

Homme , fais un effort ; sors la tête du sac ridicule dans lequel Scapin te tient enveloppé , et ose considérer ce corps respecté jusqu'à ce jour. Sous quelque face que tu envisages le clergé , dans quelque position

que tu le considères, si tu es exempt de préjugés, si le flambeau de la raison t'éclaire, tu ne le verras, dans aucun temps, utile, avantageux, soit aux empires, soit aux individus. Dans ses œuvres, dans ses écrits, tu le verras, ou ridicule, ou odieux, ou exécrationnable, et toujours funeste.

En effet, pour un homme éclairé, qu'est un prêtre dans ses fonctions ? sinon un triste farceur. A l'autel, en tiare, en mitre, en chasuble, avec des mots et mille simagrées, il fait Dieu, et le croque, après toutefois lui avoir fait ce petit compliment : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez*. Aux fonts baptismaux, avec de l'eau salée, des paroles et des gestes, il chasse les diables, et lave une ame du péché dit originel. Au confessionnal, à ce tribunal terrible, redoutable pour un vrai dévot, tout prêtre, même le plus imbécille, le plus souillé de crimes, est un Dieu. Elevé fort au-dessus de toutes les autorités, il tient à ses pieds les têtes couronnées, il intimide, il menace, il tonne, il ouvre ou ferme à son gré les portes de l'enfer et du paradis. C'est-là que, dans le secret, il change, au nom de Dieu, la moralité des actions ; des vertus il en fait des crimes, et des crimes des vertus. C'est-

là qu'il avilit, dégrade, dénature l'homme de génie, qu'il métamorphose en sot ; (Louis XIV, Pascal, Lafontaine, et tant d'autres.) C'est-là enfin, qu'avec un mouvement du bras et quelques paroles, il fait un saint du scélérat, l'horreur et l'exécration de la nature entière (1). (Frère Jacques Clément et tant d'autres parricides.)

Donnant l'extrême-onction avec de l'huile, des paroles et des singeries, il exorcise les diables, et donne au mourant un passe-port

(1) La tolérance religieuse est sans doute un très-grand bien ; elle est même absolument nécessaire pour maintenir la paix. Cependant en saine politique, et pour parvenir à cette fin si desirable, elle exige une exception. On doit excepter de cette tolérance toute religion qui a pour précepte obligatoire la confession auriculaire. On doit sentir combien doivent être dangereuses, dans des temps de troubles, les religions qui l'ordonnent. En vain défendra-t-on de prêcher des maximes contraires à celles du gouvernement, de tenir en chaire des propos séditieux, tendant à mettre le trouble dans l'état, à souffler le feu de la discorde et de la révolte ; en vain tiendra-t-on exactement la main à l'exécution de ces salutaires ordonnances. Comment empêcher les prêtres de les enfreindre au tribunal de la confession ? à ce tribunal secret et terrible où, revêtu de tous les pouvoirs de la divinité, le prêtre ordonne et menace au nom de Dieu, avec d'autant plus d'as-

pour l'autre monde , &c. Voilà la farce, voilà le ridicule.

Mais que , pour ces plates et tristes facéties , que pour ces dégoûtantes bouffonneries , cet ordre , qui ne dut jamais faire un ordre , soit le premier de l'État , soit un ordre sacré , foulant à ses pieds la tête des peuples et des rois , jouissant d'un revenu qui passe toute croyance ! voilà l'extravagant.

Pour parvenir à ce degré de domination et d'opulence , et pour s'y maintenir , ces sombres charlatans emploient depuis plus

surance et d'audace , qu'il est certain de l'impunité et de la soumission aveugle de l'imbécille pénitent qui se précipite à ses pieds , disposé de cœur et d'esprit à recevoir ses avis et ses commandemens comme des oracles émanés de la divinité même. Et comme tous les prosélytes de ces religions comparoissent plus ou moins souvent à ce tribunal anti - politique , il s'ensuit que les prêtres forment l'opinion de tous leurs adhérens ; opinion aussi favorable à leurs vues toujours ambitieuses et cupides , que contraire au bien de l'état et de l'humanité. Sans la confession auriculaire , ni Henri III ni Henri IV , rois de France , ni en Portugal le roi Joseph I , ni en Pologne , etc. n'eussent été assassinés.

Les Anglais font donc très-sagement de refuser d'admettre chez eux la religion catholique , par cela seul qu'elle ordonne la confession auriculaire comme précepte rigoureux , dont l'observation est tellement nécessaire , que sans elle point de salut.

de huit cents ans , deux moyens ; l'un odieux , l'autre exécration. Le premier est de mettre tout en usage pour tenir les hommes dans l'ignorance , l'abrutissement et l'esclavage le plus honteux. A cet effet , aussi-tôt la naissance , ils s'emparent de toutes les âmes , et les pétrissent à leur gré. Ils leur font emboire les erreurs les plus funestes , mais les plus favorables à leur amour effréné des grandeurs et des richesses. Ce sont des dogmes insensés et bizarres qu'ils ont inventés pour stupéfier l'entendement , égarer les esprits et pervertir la raison. C'est une morale sombre , pernicieuse , qui , appropriée à leurs vues ambitieuses , énerve les âmes et les plie à la servitude , engourdit les hommes sur leurs maux , et les trompe sur les vraies causes de leurs misères. Selon eux , l'homme naît dégradé , corrompu , ennemi de Dieu. Il a sans cesse besoin des prêtres pour le réconcilier avec cet être , qu'ils disent toujours irrité , toujours redoutable. Maîtres de l'opinion qu'ils forment à leur gré par l'éducation dont ils ont le privilège exclusif , ils commandent par elle aux potentats. A leurs voix , ces fiers oppresseurs de l'humanité s'humilient , se dégradent , jusqu'à devenir les vils sup-

pôts de ce corps dangereux ; et ils s'en glorifient. Les prêtres leur persuadent que quiconque ose montrer une opinion qui n'est pas de leur fabrique , fût-elle avantageuse à l'Etat , au monarque et aux sujets , est un rebelle , un impie , un sacrilège , qu'il faut écraser sans pitié ; et il est écrasé. Ainsi , si les législations sont encore si vicieuses partout , si par-tout les hommes subissent encore le joug le plus honteux , c'est toi , race sacerdotale , qui seule en es la cause. Directement ou indirectement , tu fais seule tous les maux de l'univers. Voilà l'odieux. Le second moyen sont les cachots , les roues , les bûchers , les tortures , les persécutions de toutes espèces , que les prêtres ont employés dans tous les temps et dans tous les lieux contre tous ceux qui ont pensé par eux-mêmes , qui ont montré de l'indignation contre leur manège perfide , qui ont voulu éclairer les hommes sur la cause de leurs calamités. Tous les siècles ont vu les prêtres de tous les pays de l'univers immoler , dans des tortures longues , cruelles et recherchées , des mille milliers de victimes innocentes à leur implacable haine , à leur infernale ambition , à leur soif dévorante et inextinguible de l'or. Voilà l'exécrable.

Ces monstres (1), toujours d'intelligence avec les souverains, pour abrutir, asservir et tyranniser les hommes, se sont toujours révoltés contre eux, quand, pour alléger le fardeau des impôts sous lequel succomboient leurs peuples, ils ont voulu leur en faire supporter une partie. Avec leur mot magique d'*encensoir*, ils ont pétrifié ces foibles

(1) *Monstres*. Car comment appeler des êtres poussant la férocité jusqu'à imaginer d'attacher des hommes innocens (mais n'ayant pas sur l'eucharistie la même opinion que leurs bourreaux) au bout d'une longue poutre mise en bascule pour les plonger dans un brasier ardent, les en retirer, les y replonger jusqu'à ce qu'ils expirent dans des tourmens d'une durée et d'une intensité dont le seul récit fait trouver mal tout être sensible, voyant les choses passées comme présentes. De quelque atrocité que les hommes se soient souillés, l'histoire de l'univers ne nous montre que les seuls prêtres chrétiens capables de cette exécration recherche ; et ils ne seroient pas des monstres ! Le grand inquisiteur Torquemada se vançoit d'avoir fait le procès à quatre-vingt mille non-catholiques, et d'en avoir fait brûler six mille ; et ce ne sont pas des monstres ! Voulez-vous perfectionner les mœurs, commencez par caractériser les actions, les vertus et les vices, par le mot qui leur convient. Tout adoucissement à cet égard est une marque de corruption et un manque d'énergie, suite de la corruption.

et imbécilles monarques, et les ont arrêtés tout court dans leur juste et salutaire projet. Combien donc est grand l'empire qu'ils ont sur les esprits ! Il est vrai que le poignard , le poison, les hosties saupoudrées d'arsenic, les poudres , &c. sont venus au secours de cet encensoir , quand , par l'opinion , ils ont été dans l'impuissance de soulever les peuples contre leur souverain. Qui ne connoît cette effrayante parole du plus vaillant comme du meilleur des rois : « Qui me ré- » pondra que je ne serai pas assassiné » ? Mais ces insolens farceurs ne sont redoutables que à qui les craint. Que les rois permettent de les livrer à la risée , au ridicule auxquels ils prêtent tant, et bientôt ce colosse effrayant qui, d'un pied d'argile, presse la tête des rois et foule les peuples de l'autre, ne sera plus. Ces vérités sont dures, mais ce sont des vérités méritées. Il est temps de parler aux hommes en homme , de les faire sortir de l'assoupissement honteux où ils sont plongés , de les faire rougir de leur ignorance et de leur couardise, et de les retirer de l'abîme de maux où cette ignorance et cette couardise les tiennent engloutis.

Quant à la morale qu'ils enseignent, qu'ils prêchent à l'exclusion de toute autre, ils

l'ont ajustée, ainsi que nous venons de le dire, à leur ambition démesurée et à leur soif sacrilège de l'or : morale sombre et pernicieuse qui ne tend qu'à brouiller, à désunir, et qui ne peut faire que des imbécilles, des esclaves, des lâches ou des fanatiques. C'est le renoncement à soi-même, c'est l'abjuration de sa raison, maximes funestes qui ne tendent qu'à énerver le cœur et pervertir la raison. C'est le mépris de toute science, de tout savoir : *bienheureux les imbécilles* (1). C'est l'horreur de toute espèce de jouissance : *bienheureux ceux qui pleurent* (2). *Malheureux ceux qui rient* (3). C'est l'abandon total des affaires temporelles pour ne s'occuper que de chimères, de prières, de jeûnes, de macérations, d'une autre vie, d'un Dieu toujours en colère : pensée qui ne laisse dans le cœur abattu que la tristesse et la terreur, et qui rend les hommes pusillanimes. C'est cette maxime infernale : *Qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et sa propre vie, n'est pas digne de me suivre* (4). Leur chef a dit :

(1) Matthieu, chap. V, vers. 3.

(2) Matthieu, chap. V, vers. 5.

(3) Luc, chap. VI, vers. 25.

(4) Luc, chap. XIV, vers. 26.

Je suis venu apporter, non la paix, mais l'épée ; mettre la division entre le père et le fils, la mère et la fille, la belle-mère et la belle-fille (1). (Paroles vraiment prophétiques, une des plus vraies qu'ait dites le législateur des chrétiens.) Et ils ont porté le trouble le plus funeste dans les empires et dans les familles, &c. &c. Enfin ils exigent une soumission entière, aveugle aux prêtres qui, selon eux, sont les seuls interprètes de la divinité. Et ils ont grand soin de répéter sans cesse, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Maxime dangereuse qui eût dû les faire chasser de tout Etat, comme les Juifs le furent de Rome éclairée. Et la terre eût été bien moins souvent souillée du sang humain.

Si à cette morale sacerdotale ils joignent parfois quelques traits d'une morale naturelle, ils ont grand soin d'en cacher la vraie source, d'en taire les vrais motifs, qui pourroient la rendre fructueuse. Ils en substituent d'autres qui la rendent inefficace.

Il est donc vrai que, dans quelque position qu'on envisage le clergé, il est impossible de citer une chose en quoi il ait été

(1) Matthieu, chap. X, vers. 35 et 36.

utile aux empires ou aux individus ; que selon le moment il est , ou ridicule , ou odieux , ou exécration ; que même il n'a jamais été indifférent , puisque dans le temps où il a paru laisser reposer la terre , il a toujours arrêté le progrès des sciences et de la raison , et qu'en tout temps il a absorbé des revenus immenses.

Sur ce portrait fidèle conçoit-on qu'on ait pu confier à un corps si dangereux , et exclusivement à tout autre , le soin de former l'être moral des nations ? Ne devoit-on pas présumer que ce corps , qui dans tous les temps a séparé ses intérêts des intérêts de l'Etat , ou , pour mieux dire , dont les intérêts ont toujours été opposés à la grandeur des empires et au bonheur de l'humanité , ne feroit que de vils instrumens , de lâches esclaves du sacerdoce , et non des hommes ? Cependant tous , depuis le monarque jusqu'au dernier sujet , tiennent des prêtres leur existence morale.

C'est maintenant une vérité généralement reconnue , que nous n'apportons en naissant aucune idée , aucune connoissance , aucune inclination particulière. Une tendance vers le bonheur en général , des organes plus ou moins déliés , plus ou moins sensibles ,

une pâte propre à recevoir des idées, des inclinations particulières, et une consistance plus ou moins vigoureuse, plus ou moins active : voilà ce dont la nature nous a dotés. Puis donc que les prêtres seuls nous fournissent les matériaux de toutes nos pensées, de toutes nos connoissances ; que seuls ils nous indiquent les objets que nous devons aimer, que nous devons haïr ; que seuls ils nous présentent les mobiles de toutes nos actions, et que seuls enfin ils pétrissent nos âmes et les trempent à leur gré ; qu'ils nous interdisent et nous défendent, sous les peines les plus rigoureuses, de penser d'après nous, ou de suivre les lumières des autres, il faut en conclure que, toute notre vie, nous ne voyons, nous ne pensons, nous ne voulons, nous n'agissons que par eux ; et que nous n'avons de force et d'énergie que ce qu'ils ont voulu nous en donner.

Mais il importe aux prêtres que nous soyons ignorans, puisque leur empire n'est fondé que sur l'erreur. Ils auront donc grand soin de nous voiler le monde réel, le monde avec lequel nous avons tant et de si grands rapports, le monde qu'il nous importe tant de bien connoître. Ils ne nous parleront que d'un monde imaginaire, que d'êtres fantas-

tiques, que de rapports chimériques; et c'est ce qu'ils font.

Il importe encore aux prêtres que l'homme soit pusillanime, sans force, sans courage, afin qu'il leur soit soumis, obéissant en tout. Ils tiendront donc sans cesse son ame abattue par la crainte; à cet effet, ils occuperont sans cesse son imagination de l'idée d'un spectre hideux, effroyable, toujours furieux, toujours prêt à frapper, qu'ils diront tout-puissant, scrutateur des cœurs, et présent par tout quoiqu'invisible. Ils parleront sans cesse d'un enfer prêt à engloutir pour l'éternité quiconque dans la plus longue carrière aura une seule pensée, un seul desir contraire à ce qu'ils ordonneront; et c'est ce qu'ils font.

Il importe encore aux prêtres de tenir sans relâche les hommes occupés matériellement de choses qui puissent les empêcher de réfléchir, de regarder autour d'eux. En conséquence, aux idées lugubres, désespérantes, dont ils rempliront et occuperont l'entendement, ils ajouteront la nécessité de la pénitence, de la prière, du jeûne, des macérations, des neuvaines, &c. Ils inventeront des offices de toutes espèces, des confréries, des rosaires, des chapelets, des saluts, des

missions, &c. Ils attiseront dans nos cœurs les haines les plus vives , les plus durables contre tous ceux qui leur déplairont. Ils diront , répéteront que cette vie n'est qu'un passage, qu'elle ne nous est donnée que pour faire notre salut ; et qu'on ne le fait que par les prêtres. Il faudra donc sans cesse consulter son directeur ; être sans cesse aux pieds de son confesseur ; recevoir humblement , aveuglément tout ce qu'ils ordonneront ; enfin , ne voir , ne penser , n'agir que par eux , et renoncer à toutes les affaires de ce monde ; et c'est ce qu'ils font , &c. &c.

Ainsi ne point connoître ce monde , avoir la tête remplie de chimères , de fantômes effrayans , nourrir dans son cœur des haines implacables dirigées contre le mérite et la vertu , être sans cesse tourmenté par la crainte , se croire vil , méprisable , fait pour les outrages , subir toutes sortes de jougs et bénir ses fers , chanter sa honte , sa servitude : voilà l'homme formé par les prêtres ; et cet homme est celui de tout l'univers , depuis le pâtre jusqu'au monarque , quand la violence des passions données par la nature ne l'emporte pas hors du cercle étroit que lui ont tracé les prêtres. Et si nous ne nous apercevons pas de cette lèpre hon-

teuse de nos ames , c'est que nous en sommes tous également couverts , et qu'en la suçânt avec le lait de notre nourrice , nous pensons que la nature nous a fait tels que nous nous voyons.

Suivez ces fiers potentats qui font gémir les peuples sous le poids de leur oppression ; ils ne font pas une démarche vers une nouveauté qu'ils ne se hâtent d'annoncer avec affectation qu'ils respecteront les droits du clergé, qu'ils savent n'être pas des droits (1), qu'ils savent bien être des usurpations ; tandis qu'ils violent indécemment ceux qui sont les plus sacrés : qu'ils ne toucheront point aux biens de l'église, qu'ils savent usurpés ; tandis qu'ils dévorent la subsistance des peuples : qu'ils se trouvent heureux , qu'ils se glorifient d'être nés sous une religion sainte , qu'ils ne suivent point et que souvent ils méprisent. Langage d'un esclave qui craint. La crainte leur fait donner une grande partie de leur temps aux offices de l'église , messes , vêpres , sermons , saluts , prières , &c. où ils s'ennuient , où ils pensent à toute autre chose , et où , selon la religion

(1) N'est point droit ce qui est acquis par la force , la fraude , les tours de gibecières , &c.

qui les y appelle , ils se damnent. Ne feroient-ils pas bien mieux pour eux et pour leur peuple, de donner ce temps aux affaires de leur empire (1) ?

(1) Mais peut-être, dira-t-on, les rois ne font toutes ces simagrées que pour en imposer au peuple, et avoir un moyen très-efficace de le contenir.

Je réponds : Si ce monarque veut gouverner en tyran , il peut avoir raison ; mais s'il veut gouverner en père, il a très-grand tort.

Si c'est un tyran , il est bien vrai que , par le moyen des prêtres , il pourra porter plus loin ses vexations ; mais ce moyen même peut et doit avancer sa ruine. Puisqu'il est un tyran , il opprime ; et les oppressions du clergé , jointes aux siennes , deviendront à la fin un faix si accablant , que le désespoir fera les plus grands efforts pour s'en débarrasser ; non que le peuple , abruti par les prêtres , regarde l'argent énorme qu'ils prennent de toutes mains comme une oppression. Mais enfin s'il ne le leur donnoit pas , il l'auroit , il en jouiroit ; et cette jouissance lui feroit supporter plus patiemment et plus longuement le fardeau du tyran : enfin il n'auroit qu'un oppresseur.

Mais si le monarque veut bien gouverner son peuple, s'il veut jouir de la douce et vive satisfaction d'être le père régissant activement sa grande famille, s'il veut être chéri, adoré, il seroit insensé de conserver ce corps absolument inutile pour le bien , source de beaucoup de maux et très-pesant à l'Etat. Ainsi le monarque qui sera animé d'un ardent desir de faire

Cependant ces mêmes potentats ne peuvent ignorer que la religion, par ses prestiges, peut anéantir en l'homme l'humanité, et créer en lui une seconde nature, qui échappe à tout pouvoir humain, sur laquelle les moyens les plus coërcitifs, les menaces, les cachots, les supplices, les tourmens les plus cruels, n'ont aucune puissance. Les martyrs, chantant au milieu des flammes, bénissant leurs bourreaux, baisant avec les transports d'une joie sainte et religieuse les fagots, instrumens de leurs tortures, sont une preuve frappante de cette effrayante vérité. Comment après de pareils exemples les souverains n'ont-ils pas fait cette réflexion ? « Combien est donc dangereuse et terrible » cette classe d'hommes qui peuvent façon-
ner et avoir à leurs ordres des êtres qui,
» par le mépris de la mort, et même des

le bonheur de ses sujets et la grandeur de son empire, doit commencer par chercher tous les moyens de soulager ses peuples de ce fardeau accablant. Qu'il sache que, sous la direction des prêtres, il n'aura pour sujets que des imbécilles, que des lâches ou des fanatiques brouillons, et qu'il faut au soutien des empires, à la sûreté, à la gloire, au bonheur des monarques, des hommes éclairés, braves et occupés sans relâche des affaires de ce monde.

» tourmens les plus longs et les plus cruels ,
 » sont incoërcibles à tous les moyens hu-
 » mains » ! Cette réflexion , toute simple ,
 toute naturelle , n'eût pas manqué de leur
 donner une horreur invincible pour tout
 prêtre , et auroit dû les faire trembler à leur
 aspect. Et peut-être leur eût-elle suggéré de
 retirer d'abord et insensiblement leur appui
 à cette infernale engeance , de l'abandonner
 ensuite à tout le ridicule et toute la haine
 qu'elle mérite , et enfin d'en purger leurs
 Etats quand elle seroit tombée dans le der-
 nier mépris.

4°. N'est-ce donc pas un très-grand mal
 d'accoutumer l'homme à se prosterner , à
 ramper , à trembler devant un être quel qu'il
 soit ? La crainte est un poison funeste qui
 dégrade et rend nul l'être qui en est atteint.
 Hélas ! les ténèbres de l'ignorance dans les-
 quelles nous naissons tous ne nous y portent
 que trop ; et les prêtres , cette engeance tou-
 jours funeste , bien loin de dissiper ces ténè-
 bres , les épaississent encore. Pour leur in-
 térêt , seul mobile de toutes leurs démar-
 ches , ils redoublent les frayeurs qu'elles
 nous causent par les fantômes hideux et
 terribles dont ils frappent sans cesse notre
 imagination. Ainsi l'homme qui , s'il étoit

éclairé et bien gouverné, seroit fier, superbe et généreux , a maintenant une telle disposition à la crainte , qu'il est docile à toute sorte de joug. Mais quelle honte pour lui que l'objet de ses prosternemens et de son esclavage soit un être fantastique , n'ayant pas plus de réalité que le loup-garou dont on effraie les enfans !

L'homme doit brûler d'amour pour la patrie qu'il a adoptée , être plein de soumission et d'obéissance aux loix qu'il s'est données ; avoir un respect tendre pour toute vertu , tout mérite , tout talent utile , un respect de manières pour les magistrats qui ne méritent pas ceux du cœur , une reconnaissance active pour ses bienfaiteurs , un cœur compatissant et secourable pour l'infortune , s'estimer assez pour chérir la liberté plus que la vie , pour préférer la mort à l'ignominie et à l'esclavage. Voilà les sentimens qui doivent l'animer en tout temps. Enfin , l'homme doit savoir qu'il est le premier des êtres , qu'il n'en a aucun au-dessus de lui , et sans cesse il doit se glorifier de cette prééminence dont il porte l'empreinte sur son front , et qui lui impose l'obligation d'être le plus parfait comme le plus libre de tous les êtres. Quand donc il est contraint à

s'humilier, à ramper devant son semblable , car enfin la force peut rendre vain tout effort , il doit frémir , rugir de colère et d'indignation de son opprobre ; épier , faire naître le moment favorable d'enchaîner le tyran qui le force à ces sacrifices humilians et douloureux. Et quiconque par des efforts généreux peut briser les indignes liens qui l'asservissent et ne le fait pas , qu'il soit regardé comme la brute qui fait partie d'un troupeau.

5°. N'est-ce donc pas un très-grand mal que persuader aux hommes qu'il est une providence , qu'il est une autre vie , que celle-ci n'est qu'un passage à un état qui doit durer toujours ? Ces fausses et pernicieuses opinions qui ne contiennent que les ignorans et les foibles , qui , par leur caractère timide , ne feroient jamais de grandes fautes , endorment cependant les hommes sur leurs intérêts les plus pressans et les seuls vrais , les détournent de leurs affaires pour les occuper de vaines chimères , masquent à leurs yeux les vraies causes de leurs maux , leur font tourner vers le ciel toutes leurs espérances , tandis que les remèdes à leur infortune sont sur la terre. Au lieu donc de travailler sans relâche à perfectionner leurs

loix, leur législation, d'où dépend leur bonheur, ils tendent en gémissant leurs bras vers des fantômes impuissans qu'ils implorent en vain, tandis que leur tyran, au-dessus de ces préjugés et se riant de leur imbécillité, continue de les accabler du poids de toutes ses passions.

Il faut, au contraire, que l'homme soit bien persuadé que le peu de temps qu'il a à rester sur la terre, est le seul instant qui lui est donné dans l'éternité, qu'il est livré à ses propres forces, qu'il ne doit rien attendre que de lui. Il faut qu'il soit bien convaincu qu'il ne peut être pour lui d'autre Dieu qu'une bonne législation bien appropriée à sa nature; parce qu'elle seule peut écarter tout tyran, tout oppresseur; parce que, sous son égide tutélaire, il trouvera réellement ce qu'il attend toujours, mais en vain, de ses dieux de métal, de plâtre ou de farine, le repos, le bonheur, toute la félicité dont il peut jouir. Cette divinité (une bonne législation) toujours active, toujours remplie de sollicitude pour ses vrais adorateurs, à la différence de ces dieux sourds, aveugles, immobiles, sera en tout temps l'appui du foible, le protecteur de l'innocent, la terreur et le frein du pervers, le

rémunérateur du mérite et le conservateur des biens, des droits, de la liberté et de la prééminence de l'homme.

Enfin, sous cette divinité visible, surveillante, l'homme trouvera l'accomplissement de tous les vœux qu'il peut former. Mais cette divinité veut être adorée en esprit et en vérité. Elle veut être sans cesse l'objet capital de toutes les pensées, de tous les sentimens, de toutes les affections de l'homme ; elle ne souffre aucun partage. Plus elle sera cultivée, fêtée, adorée, et plus ses adorateurs ressentiront les bons effets de sa surveillance, de sa providence. Tout travail aura son salaire, toute bonne action sa récompense ; et les méchans, sévèrement contenus, laisseront la vertu tranquille jouir de toute la félicité qui lui est due.

Si donc l'homme veut être heureux et briller de tout l'éclat de sa dignité, il faut qu'à jamais il perde de vue le ciel ; que pour toujours il renonce à ses dieux fantastiques qui ne peuvent que l'égarer dans un labyrinthe inextricable de calamités, qu'il renvoie à leur place tous ces méprisables charlatans qui, engraisés de sa substance, élevés sur des monceaux de victimes inno-

centes , le tiennent plongé dans l'abîme de l'abrutissement , de l'opprobre et des malheurs. Il faut enfin qu'il mette toutes ses espérances dans une bonne législation , qu'il en fasse son seul et unique dieu , et ses espérances ne seront pas vaines.

Hé bien ! qu'en pensez-vous ? — Adieu , je vous quitte. — Bon soir (1).

(1) On a osé dire à l'article *athée* du Dictionnaire de Logique de l'Encyclopédie méthodique , page 185 , seconde colonne , qu'il falloit punir les athées ; paroles bien peu philosophiques dans un traité de philosophie et dans un siècle de lumières ! Et voilà comme bien souvent l'ignorance excite les puissances contre ceux qui travaillent au bonheur de l'humanité. L'ignorance ou le fanatisme éveille le tyran , et le tyran , intéressé à épaissir les ténèbres qui couvrent la source des maux qui accablent et oppressent ses esclaves , prononce l'arrêt , et l'esclave , aveugle , stupide , court , s'empresse d'apporter les fagots pour réduire en cendres l'homme studieux et pensant qui lui offre un remède à ses maux. Combien donc sont funestes au genre humain ces répertoires de mots , ces machines à répétition , tous ces gens à mémoire , qui ne réfléchissent jamais , et qui n'écrivent que pour de l'argent !

Et moi j'ose dire que si les athées , que si ceux qui prêchent l'athéisme méritent une chicane pour le mal qu'ils ont fait ou qu'ils peuvent faire , ceux qui prêchent un dieu ou une religion quelconque , sont

Dialogue sur Dieu.

S E C O N D E P A R T I E.

DANS la première partie de ce chapitre , nous avons employé la voie du raisonnement pour prouver que l'opinion de l'exis-

dignes des supplices les plus cruels , pour les maux affreux qu'ils ont faits ou qu'ils feront encore. Mais les uns ni les autres ne doivent être punis : un jour viendra où l'on rendra des actions de grâces à ceux qui auront dessillé les yeux , qui auront guéri l'ame de cette lèpre honteuse , source de tant de maux affreux. En attendant ce jour heureux où l'on ne s'occupera plus que des choses d'ici-bas, il faut plaindre ceux qui les abandonnent pour ne s'occuper que de chimères , que de visions célestes , et tâcher de les éclairer.

Qu'ils sont donc sots ou tartuffes , ceux qui confondent ou font semblant de confondre les mœurs et la religion ! Selon eux , on est sans mœurs , si l'on ne croit que trois et un sont même chose ; si l'on ne croit qu'un être peut être par-tout tout entier ; si l'on ne croit que ce qui est inétendu peut exister , &c. En vain sera-t-on bon père , bon mari , bon maître , bon citoyen , bon voisin , soumis aux loix , se respectant et soulageant l'humanité souffrante ; on est , selon ces sots ou tartuffes , sans mœurs , si l'on ne soumet sa raison à toutes ces billevesées qui effraient le bon sens. Qu'il leur soit fait paix et lumière.

tence d'un Dieu est non-seulement fausse et absurde, mais encore qu'elle est funeste ; qu'en tout temps , elle a porté le trouble dans les empires , divisé les citoyens et fait le malheur de l'humanité , sans avoir jamais procuré le moindre avantage ; qu'elle trouble les sens , égare et pervertit la raison , avilit et dégrade l'homme , en lui faisant négliger la réalité pour des chimères, croire et faire les folies les plus extravagantes , et commettre les actions les plus monstrueuses par leur atrocité. Et les preuves que nous avons apportées pour convaincre de ces vérités les plus intéressantes de toutes celles qui concernent l'humanité, nous paroissent si évidentes, que nous les croyons sans réplique.

Mais cette question de l'existence d'un Dieu, est de nature à ne pas permettre à tous les esprits de se rendre à l'évidence. Il en est dont les yeux couverts du bandeau de la superstition, ne peuvent appercevoir la lumière. Pour déterminer de pareils esprits, il faut les attaquer par le cœur, les prendre par le sentiment, les toucher et les convaincre par l'expérience, qui, pour le commun des hommes, a plus d'efficacité que les raisonnemens les plus profonds et

les plus lumineux : et si leur cœur se laisse attendrir, il pourra disposer leur esprit à recevoir les vérités que j'ai exposées dans la première partie de ce discours et dans tout ce qui a précédé.

A cet effet, cette seconde partie est destinée à prouver par les faits, qu'en tout lieu, en tout temps, la terre a été abreuvée de sang humain au nom de Dieu ; qu'à ce nom terrible et funeste, les forfaits les plus exécrables ont été commis et sanctifiés : que cette chimère a non-seulement aiguisé, enflammé, exaspéré, toutes les passions les plus orageuses de la nature, l'ambition, la cupidité, l'orgueil, la haine, la vengeance ; mais encore, qu'elle a produit de nouvelles passions aussi funestes au monde : la superstition, le fanatisme et l'hypocrisie, passions sombres, farouches, sanguinaires, qui ont dénaturé l'homme, au point de lui faire méconnoître la vraie vertu, la bienfaisance, la soumission aux loix, et de lui faire porter saintement le poignard dans le sein de père, de mère, de frère, de souverain, &c.

Cette exposition de faits, si elle est bien faite, ajoutera un grand poids aux preuves de raisonnement données dans la première

partie de ce chapitre, et doit entièrement désabuser ceux qui, par un préjugé aveugle et fatal, pensent que l'opinion de l'existence d'un Dieu, quoique erronée, est politiquement nécessaire pour contenir le peuple, maintenir la tranquillité des Etats, affermir les trônes, et faire en conséquence le bonheur de l'humanité, pourvu toutefois que, pénétrés d'amour pour l'ordre, pour la paix, pour le bonheur de leurs pareils, ils consentent à faire taire les préjugés de leur enfance, à écarter toute vue d'un vil intérêt, et à se soumettre de bonne foi à la raison.

Comme il est impossible de tout dire, je rapporterai seulement les faits qui, étant les plus sanguinaires, les plus atroces et les plus perfides, sont les plus propres à caractériser en général le prêtre de toutes les religions, et à faire connoître quelle a été jusqu'à présent, et quelle sera toujours, l'influence de l'opinion d'un Dieu sur les hommes et sur les empires.

Commençons par mettre à contribution l'histoire des Juifs ; parce que, de tous les peuples de l'antiquité, les Juifs sont ceux dont l'histoire est la plus détaillée et la mieux suivie.

L'intolérance religieuse des Juifs les rendoit farouches, intraitables, ennemis déclarés ou couverts de tout le genre humain. Cette haine étoit tellement implacable , qu'elle ne pouvoit s'assouvir que dans le sang et la destruction totale de tout ce qui n'adoroit pas leur dieu.

Faits tirés de la Bible.

On voit, dans cent endroits de leurs livres sacrés, les prêtres ordonner de la part de Dieu de détruire, de massacrer tout ce qui n'a pas fait alliance avec lui. Dieu dit à Abraham : *« Tout mâle dont la chair n'aura point » été circoncise, sera exterminé du milieu de » mon peuple »*. Genèse , chapitre XVII, vers. 14.

Selon l'ordre du Seigneur, *les enfans de Lévi passent au fil de l'épée leurs fils , leurs frères , leurs amis , leurs proches et autres citoyens au nombre de 23,000 pour avoir adoré un veau d'or*. Exode, chap. XXXII, vers. 27-29.

Dathan , Corée et Abiron , et 250 Israélites , sont dévorés par le feu du ciel (c'est-à-dire , brûlés inopinément par quelques jongleries de prêtre), pour avoir usurpé le

sacerdoce. Nombres, chapitre XVI, verset 10.

Israël se consacre au culte de Béelphegor, et pour cette action, Moïse après avoir fait pendre, par ordre du Seigneur, tous les princes du peuple, dit aux juges d'Israël: que chacun tue ceux de ses proches qui se sont consacrés au culte de Béelphegor. 24,000 tués. Nombres, chap. XXV, vers. 4 et 9. Zambri et une Moabite, assassinés par le prêtre Phinés. Ibid.

Nombres, chap. XXXI. Les Israélites combattent les Madianites, et les ayant vaincus, ils passent au fil de l'épée tous les mâles, vers. 7. Moïse se met en colère contre les principaux de l'armée, et leur dit: Pourquoi avez-vous sauvé les femmes? ne sont-ce pas elles qui vous ont fait violer la loi du Seigneur? Tuez donc tous les mâles, et faites mourir toutes les femmes, ne réservez que les filles; vers. 14-18; et comme il y eut 32,000 vierges de réservées, vers. 35, on peut croire qu'il y eut près de 32,000 femmes égorgées de sang froid par ordre de Dieu ou de son prêtre.

Nombres, chap. XXXIII, Moïse dit, vers. 51: Quand vous aurez passé le Jourdain, et que vous serez dans le pays de Cha-

naan , exterminerez tous les habitans de ce pays , vers. 52.

Deutéronome , chap. II , vers. 32-34.
Sehon , roi des Amorrhéens , marcha donc au-devant de nous — nous le défîmes — nous prîmes en même temps toutes ses villes , tuâmes tous les habitans , hommes , femmes , petits enfans , nous n'y laissâmes rien du tout.

Deutéronome , chap. III , vers. 3 , 4 , 6.
Le Seigneur notre Dieu nous livra donc aussi Og , roi de Bazan. Nous les tuâmes tous sans en épargner aucun ; nous ravagâmes toutes les villes — nous en prîmes 60 — nous exterminâmes ces peuples , comme nous avions fait Sehon , en ruinant toutes leurs villes , en tuant les hommes , les femmes et les petits enfans.

Deutéronome , chap. VII. Moïse répète encore l'ordre du Seigneur. *Lorsque le Seigneur votre Dieu vous les aura livrés , v. 2 , (les Hétéens , les Gergéens , Amorrhéens , Chananéens , Jébuséens , Phéréséens , Hévéens) qui sont sept peuples beaucoup plus nombreux que vous n'êtes , vers. 1 , vous les ferez tous passer au fil de l'épée , sans qu'il en demeure un seul , vous n'aurez aucune compassion d'eux , vers. 2. Renversez leurs autels , brisez leurs statues , vers. 5 , parce*

que vous êtes un peuple saint consacré au Seigneur.

Deutéronome , chap. XIII, vers. 6 et suivans. *Si votre frère , ou votre fils , ou votre fille , ou votre femme , ou votre ami , veut vous persuader d'adorer des dieux étrangers , tuez-le aussi-tôt : qu'il reçoive le premier coup de votre main.*

Deutéronome , chap. XVII, vers. 12. Moïse y réitère l'ordre de lapider ceux qui servent des dieux étrangers. — *Que celui qui n'obéira pas au pontife , ou à l'arrêt des juges , soit puni de mort.*

Deutéronome , chap. XX. *Et lorsque le Seigneur votre Dieu vous l'aura livrée (une ville) , vous ferez passer tous les mâles au fil de l'épée , en réservant les femmes , les enfans et les bêtes , &c. C'est ainsi que vous en userez à l'égard de toutes les villes qui sont loin de vous , et qui ne sont pas de celles que vous devez recevoir pour les posséder , vers. 13 , 14 , 15 ; et quant aux villes qu'on doit vous donner pour vous , vous ne laisserez la vie à aucun habitant ; vous les ferez tous passer au fil de l'épée ; c'est-à-dire , les Hétéens , les Amorrhéens , Chananéens , Phéréseens , Hévéens , et les Jubéens , comme le Seigneur votre Dieu vous*

l'a commandé, vers. 16, 17, de peur que vous ne péchiez contre le Seigneur votre Dieu.

Josué, chap. VI, vers. 20, 21, 24. Jéricho étant pris, *ils tuèrent tout ce qui s'y rencontra, depuis les hommes jusqu'aux femmes, depuis les enfans jusqu'aux vieillards : ils firent passer au fil de l'épée les bœufs, les brebis, les ânes. Ils brûlèrent la ville et tout ce qui étoit dedans, à la réserve de l'or, de l'argent, des vases d'airain et de fer, qu'ils consacrèrent pour le trésor du Seigneur.* Cette horrible boucherie est la suite de l'ordre du Seigneur donné au verset 7.

Les Juges, chap. XI : Jephthé sacrifie sa fille, pour remplir son vœu fait au Seigneur.

Les Juges, chap. XV. Samuel, selon l'ordre du Seigneur, coupe en morceaux Agag, roi des Amalécites.

Les Rois, livre I, chap. VI, vers. 19. *Or, le Seigneur punit de mort les habitans de Bethsamès, parce qu'ils avoient vu l'arche du Seigneur. Il fit mourir 70 personnes des principaux de la ville, et 50,000 hommes du petit peuple.*

Les Rois, livre II, chap. XII, vers. 51,

et Paralypomènes, livre I, chap. XX : *Rabbath, ville des Ammonites, est prise. David ayant fait sortir les habitans, il les coupa avec des scies, fit passer sur eux des chariots avec des roues de fer, les tailla en pièces avec des couteaux, et les jeta dans des fourneaux où l'on cuit la brique. C'est ainsi qu'il traita toutes les villes des Ammonites.*

Les Rois, livre III, chap. XVIII, vers. 18, 19, 40. *Huit cent cinquante prophètes de Baal et des grands bois, massacrés par ordre du prophète Elie, au nom du Seigneur. Achab et Jezabel font tuer les prophètes du Seigneur.*

Les Rois, livre IV, chap. III, vers. 28 : *Le roi de Moab offre son fils en holocauste.*

Les Rois, livre IV, chap. IX et X : Le prophète Elisée envoie un des enfans des prophètes sacrer *Jehu* roi sur Israël, lui commander, de la part de Dieu, de se révolter contre son roi *Joram*, et d'exterminer toute la maison d'*Achab*, qui avoit régné sur Israël. En conséquence de cet ordre du Seigneur, *Jehu* attaque et défait *Joram*, qui est tué dans le combat, fait jeter par une fenêtre *Jezabel*, veuve d'*Achab*, fait tuer 70 fils d'*Achab*, *Ochosias*, roi de

Juda , qui avoit pris parti pour *Joram* , et 42 fils d'*Ochosias*. Il fait tuer tout ce qui restoit de la maison d'*Achab* , tous les grands de sa cour , ses amis , ses prêtres , sans qu'il restât rien de ce qui avoit eu quelque liaison avec *Achab*. *Athalie* , voyant son fils *Ochosias* mort , fait tuer , par représailles , tout ce qui restoit de la maison de *Joram* , ainsi que les enfans de son fils *Ochosias* , afin d'usurper la couronne. Elle est tuée à son tour par le grand-prêtre *Joiada*. Les Rois , livre IV , chap. II.

Les Rois , liv. IV , chap. 10 , vers. 19—25 :
En même temps Jéhu fit assembler tout le peuple , et lui dit : Achab a rendu quelques honneurs à Baal , mais je veux lui en rendre plus que lui ; qu'on me fasse venir maintenant tous les prêtres de Baal et tous ses ministres ; qu'il n'y en manque pas un seul : quiconque ne s'y trouvera pas sera puni de mort. Et le temple de Baal en fut rempli d'un bout à l'autre. Alors Jéhu dit à ses officiers et à ses soldats : entrez et tuez ; qu'il ne s'en sauve pas un seul. — Ils les firent passer au fil de l'épée , et jeter hors du temple leurs corps morts.

Les Rois , liv. IV , chap. 23 , vers. 20.
Il (Josias) tua tous les prêtres des hauts-

lieux ; il extermina aussi tous les augures qui avoient été établis par les rois d'Israël , pour sacrifier sur les hauts-lieux ; et ceux qui offroient de l'encens à Baal , au soleil , à la lune , etc. Vers. 5.

Si , pour obéir à leur Dieu , qui , par la bouche de ses prétendus prophètes , leur avoit dit cent et cent fois qu'il faisoit avec eux une alliance éternelle ; que seuls ils étoient son peuple chéri , privilégié entre tous les autres ; qu'ils domineroient sur tous les royaumes de l'univers , les Juifs avoient en abomination tous les peuples de la terre : si , en conséquence de leur intolérance religieuse , et consacrée par leurs prêtres , les Juifs , moins hommes que tigres altérés de sang , massacrèrent tout , hommes , femmes , enfans , vieillards , inventant des tortures qui font frémir ; *en revanche* , leur fanatisme atroce , sanguinaire , implacable , les rendit le mépris , l'opprobre et l'horreur de toutes les nations ; et comme dans leurs triomphes ils furent toujours barbares et féroces , dans leurs défaites , on fut toujours cruel et sans pitié pour eux , ainsi qu'on va le voir dans la suite de cet extrait.

Antiochus Epiphane , roi de Syrie , après avoir conquis l'Egypte , vint à Jérusalem

(en 3,834), pillâ le temple et s'empara de toutes les richesses qui y étoient; il ordonna à tous ses sujets de n'avoir qu'une religion, de ne faire qu'un seul peuple; il adressa aux Juifs de Jérusalem et de toutes les villes de Juda, des lettres afin qu'ils eussent à suivre *les loix (la religion) des nations de la terre: qu'ils empêchassent qu'on offrît dans le temple de Dieu des holocaustes, des sacrifices et oblations pour l'expiation des péchés; il commanda qu'on souillât les lieux saints, qu'on bâtit des autels et des temples; qu'on dressât des idoles, qu'on sacrifiât de la chair de pourceaux, qu'on laissât les enfans incircconcis, etc. et que si quelqu'un n'obéissoit pas à cet ordre, il fût puni de mort.* Alors la désolation est dans toute la Judée. *La multitude s'enfuit dans les lieux déserts et écartés. Tous ceux chez qui on trouvoit les livres de l'Alliance, ou qui observoient la loi du Seigneur, étoient tués aussi-tôt. Les femmes qui avoient circoncis leurs enfans étoient tuées, et leurs enfans étoient pendus à leur cou.* Ainsi la cause de Dieu fut le sujet d'un grand massacre de Juifs et de la guerre sanglante qui s'ensuivit. Macchabée, livre I, chap. 1.

Mathathias, fils de Jean, fils de Simon,

considérant les maux de ses concitoyens , dit ces paroles : *Malheur à moi , suis-je donc né pour voir les maux de ma patrie et le renversement de la ville sainte ! Son sanctuaire est entre les mains des étrangers , son temple est traité comme un lieu infame.*

En ce même temps ceux que le roi Antiochus avoit envoyés , vinrent pour contraindre ceux (les Juifs) qui s'étoient retirés dans la ville de Modin , de sacrifier et de brûler de l'encens , et d'abandonner la loi de Dieu.

Plusieurs du peuple d'Israël y consentirent : mais Mathathias et ses cinq fils demeurèrent fermes ; et ceux qu' Antiochus avoit envoyés , dirent à Mathathias , vous êtes le plus grand , le plus considéré de cette ville , venez donc le premier exécuter le commandement du roi ; et vous et vos fils serez au rang des amis du roi , comblés d'or et d'argent. Mathathias refuse d'obéir ; et comme il apperçoit un Juif sacrifiant aux idoles devant tout le monde , sa fureur s'étant allumée , selon l'ESPRIT DE LA LOI , il se jeta sur cet homme , et le tua sur l'autel : il tua en même temps l'officier que le roi avait envoyé pour contraindre les Juifs à sacrifier ; et il renversa l'autel , étant transporté du zèle de la loi , comme le fut Phi-

nés lorsqu'il tua Zambri. Alors il s'écria : Quiconque est zélé pour la loi , et veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur , me suive ; et il s'enfuit avec ses fils sur les montagnes.

Alors plusieurs s'en allèrent dans le désert , avec leurs femmes et leurs enfans , pour y suivre la loi de Dieu. Les officiers du roi marchèrent contre eux , et ils furent tués , leurs femmes et leurs enfans. Mille personnes périrent.

Mathathias et ses fils , s'étant fortifiés d'un grand nombre de Juifs fidèles à Dieu , firent un corps d'armée , se jetèrent sur les prévaricateurs dans leur colère , et sur les méchans dans leur indignation , et les tuèrent , détruisirent les autels , circoncièrent leurs enfans incirconcis. Mathathias meurt , et Judas Macchabée , son fils , prend sa place. Macchabées , liv. I , chap. 2.

Alors Apollonius vint avec une grande armée. Judas le défait , le tue , et taille en pièces une grande partie de son armée. Séron , général de l'armée de Syrie , se présente devant Judas avec une armée plus considérable ; Judas la met en fuite et tue 800 hommes. Lisias , prince de la maison royale d'Antiochus , et commandant dans la Syrie ,

envoie Ptolomée, fils de Dorimini, avec 40,000 hommes d'infanterie et 7,000 chevaux dans le pays de Juda, avec ordre de tout détruire. Mais Judas vient le combattre, le défait, tue 3,000 hommes et revient chargé des dépouilles des Syriens. L'année suivante, Lisias vint en Judée avec une armée de 60,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux. Judas lui présente la bataille avec 10,000 hommes. Après une courte prière, Judas fond sur les Syriens et en tue 5,000. Après cette victoire signalée, Judas va purifier le temple, détruit l'autel des holocaustes, en reconstruit un nouveau, et rebâtit le sanctuaire. *Macchabées, liv. I, chap. 3 et 4.*

Aussi-tôt que les nations d'alentour eurent appris que l'autel et le sanctuaire avoient été rebâtis, ils entrèrent dans une grande colère. Elles résolurent d'exterminer ceux de la race de Jacob qui étoient parmi eux. Ils en tuent quelques-uns et poursuivent les autres.

Cependant Judas étoit occupé à battre les enfans d'Esäü dans l'Idumée, et ceux qui étoient dans l'Acrathabane, et il en fit un grand carnage, les força de se renfermer dans des tours, y mit le feu, et brûla tous ceux qui étoient dedans; il tailla en pièces les enfans d'Ammon.

(195)

Simon, frère de Judas, va en Galilée avec 3,000 hommes, livre plusieurs combats aux nations ennemies, les défait, leur tue près de 3,000 hommes, et emporte leurs dépouilles. Sur les plaintes des Nabatéens, Judas surprend Bozor, fit passer tous les mâles au fil de l'épée, enleva tout le butin et brûla la ville. Judas défait ensuite Timothée ; 8,000 hommes des ennemis restent sur la place. De-là *il va à Maspha, la prend, tue tous les mâles, remporte les dépouilles, et réduit la ville en cendres.*

Timothée assemble une armée plus considérable : Judas le défait, met en fuite son armée, dont une partie se réfugie dans le temple de Carnaïm. Judas prend la ville, brûle le temple et tous ceux qui étoient dedans. Il va ensuite à Ephrom, dont il s'empare, fait passer au fil de l'épée tous les mâles, et détruit la ville jusqu'en ses fondemens. Gorgias tue 2,000 Israélites. En ce temps les prêtres furent tués à la guerre. Judas marcha vers Azot, pays des étrangers, renversa leurs autels, brûla les statues de leurs dieux, prit le butin, et revint dans le pays de Juda. *Macchabées, liv. I, chap. 5.*

Eléazar, l'un des premiers d'entre les docteurs de la loi, meurt dans les supplices, plu-

tôt que d'abjurer son Dieu. *Liv. II, chap. 6 et 7.* Les sept Macchabées et leur mère (l'Écriture ne dit pas de quelle famille ils étoient) plutôt que de sacrifier à des dieux étrangers, subissent des tortures affreuses.

Antiochus Epiphane meurt ; Antiochus Eupator lui succède.

Or ceux (les Juifs apostats) qui étoient dans la forteresse (de Jérusalem) fermoient aux Juifs fidèles les avenues du temple, et leur faisoient tous les maux qu'ils pouvoient. Judas résolut de les perdre ; il les assiégea. Ces impies envoyèrent vers le roi demander du secours, disant que pour avoir obéi à son père, ils étoient en horreur à leurs concitoyens qui tuoient ceux qu'ils attrapotent, et pilloient leurs héritages. Le roi vint avec une armée de 100,000 hommes de pied, 20,000 chevaux et 32 éléphants. Judas s'avance pour le combattre. Six cents Syriens sont tués, mais les Juifs sont forcés de se retirer à Jérusalem. Le roi marche contre cette ville ; mais Philippe, qui avoit été choisi par Antiochus Epiphane, pour élever Antiochus, son fils, étant venu de Perse, s'empare du gouvernement de Syrie. Lici-das persuade à Antiochus de faire la paix avec les Juifs, de leur permettre de suivre

leurs loix et leur religion. Judas accepte la paix à cette condition ; mais Antiochus la viole aussi-tôt, fait abattre les fortifications de Sion , et part pour Antioche , où il défait l'usurpateur Philippe. Ainsi cette guerre de religion se continue.

Démétrius, frère d'Antiochus, s'empare du trône de Syrie, fait mourir son frère Antiochus, et Lisias, son général; il envoie dans le pays de Juda Bacchidès , avec une grande armée, et donne la grande sacrificature à Alcime, qui fait arrêter et tuer 60 Assidéens (fidèles à la loi). Bacchidès fait jeter dans un puits quelques-uns de ceux qui avoient quitté le parti du roi. Alcime , fortifié de ceux qui avoient renoncé à leur Dieu , fait un grand carnage dans Israël. Nicanor , général du roi , s'avance avec une grande armée vers Jérusalem. Judas le combat ; les Israélites perdent 6,000 hommes , le reste s'enfuit à Jérusalem. Peu de temps après , Judas attaque et défait l'armée de Nicanor. Ce général est tué dans le combat ; *ses troupes s'enfuient, les Juifs les poursuivent, et sonnent de la trompette. A ce signal, les peuples de toutes les villes de la Judée les chargent avec vigueur, les taillent en pièces , en sorte qu'il n'en échappa aucun.* Chap. 7.

(198)

Démétrius renvoie Bacchidès avec une armée ; il prend Mazalot et y tue un grand nombre d'hommes. Bacchidès et Judas combattent ; Judas est tué ; Jonathas , son frère , lui succède ; il tue un grand nombre de Cananéens , défait l'armée de Bacchidès , lui tue 1,000 hommes , et a encore sur lui plusieurs avantages. Tant de pertes forcent Démétrius à faire la paix avec les Juifs. *Macchabées , liv. I, chap. 9.*

Faits tirés de l'histoire des Juifs , par Joseph.

Mais ils (les Romains commandés par Pompée assiégeant Jérusalem) n'eussent pu venir à bout de ces plates-formes , si l'observation des loix de nos pères , qui défendent de travailler le jour du sabbat , n'eût empêché les assiégés de s'opposer ce jour-là à cet ouvrage. Car les Romains l'ayant remarqué , ne lançoient point alors de dards , et ne faisoient aucune attaque ; mais continuoient d'élever leurs plates-formes et d'avancer leurs machines , pour s'en servir le lendemain. On peut juger par là quel est notre zèle pour Dieu , puisque l'appréhension d'être forcés ne put détourner les assié-

gés de la célébration de leurs sacrifices. — Le temple pris d'assaut, les Juifs se laissent massacrer plutôt que d'interrompre leurs cérémonies sacrées. Aussi très-peu de Romains furent tués ; 12,000 Juifs y périrent. Liv. XIV, chap. 8.

Quelle loi plus funeste et plus insensée que celle qui défend tout travail tel ou tel jour ; de voyager , de préparer ses alimens , et même de repousser l'ennemi qui nous attaque ! Il n'y a que l'opinion d'un Dieu qui puisse faire tomber dans ce degré de stupidité.

Les Juifs étant sous la domination des Romains , vont en foule , en plein midi , arracher et mettre en pièces une aigle d'or d'une grandeur extraordinaire, qu'Hérode avoit fait mettre et consacrer sur le portail du temple. Les chefs de cette entreprise audacieuse, arrêtés et conduits devant Hérode, lui disent : *Nous avons vengé l'outrage fait à Dieu*, et maintenu l'honneur de la loi, qui défend expressément de faire aucune figure d'animaux. Hérode les fait brûler vifs. *Livre XVII, chap. 8.*

Cette exécution fait révolter les Juifs après la mort d'Hérode sous Archélaüs. Pour appaiser cette sédition , Archélaüs en-

voie d'abord un petit nombre de soldats ; mais ils sont presque tous massacrés. Il y envoie son armée ; 3,000 Juifs sont tués , et le reste se disperse. *Liv. XVII, chap. 11.*

Cyrennius , sénateur romain , est envoyé en Judée par Auguste , pour y faire le dénombrement des personnes et des biens. Ce dénombrement déplaît aux Juifs. Judas de Gamala , auteur d'une nouvelle secte , persuade aux Juifs qu'on ne doit obéir qu'à Dieu, que c'est un crime d'appeler un homme seigneur et maître. Les Juifs se révoltent. *Liv. XVIII, chap. 1 et 2.*

Pilate , gouverneur de la Judée sous Tibère , fait entrer dans Jérusalem des troupes portant des drapeaux sur lesquels étoient peintes les images de l'empereur , ce qui blessoit la loi des Juifs. Les Juifs en frémissent , et forcent Pilate à faire sortir de Jérusalem ces drapeaux. *Livre XVIII, chap. 4.*

Tibère fait sortir de Rome tous les Juifs. Quatre mille sont envoyés en Sardaigne. Il fait châtier très-sévèrement ceux qui , pour ne point contrevenir à leurs loix religieuses , refusent de prendre les armes. *Liv. XVIII, chap. 5.*

Pilate s'empare du trésor sacré nommé

Corban, pour faire un aqueduc portant des eaux à Jérusalem. Grande rumeur à cette occasion. Pilate en fait assommer plusieurs à coups de bâtons, et plusieurs autres sont étouffés dans leur fuite. *Livre XVIII, chapitre 4.*

Caius Caligula ordonne à Pétronne, gouverneur de Judée, de faire mettre sa statue dans le temple de Jérusalem, pour y être adorée. Les Juifs s'y opposent. Caius n'eut pas plutôt appris que les Juifs menaçoient de prendre les armes, que.... — Mais la mort de Caius empêche que cela n'ait des suites. *Liv. XVIII, chap. 11.*

Izate, roi des Adiabéniens, embrasse la religion judaïque, et se fait circoncire. Les grands du royaume, irrités de voir leur roi quitter les dieux de leur pays, conspirent contre lui. Ils écrivent à Abia, roi des Arabes, l'engagent à déclarer la guerre à Izate, sous la promesse de passer de son côté à la première bataille. En effet, au commencement du combat, les troupes d'Izate lâchent le pied, comme frappées de terreur. Izate aperçoit la trahison, se retire et fait mourir les traîtres; il livre un second combat où il tue un grand nombre d'ennemis. *Liv. XX, chap. 2.*

Pendant que Fadus étoit gouverneur de Judée (Claude, empereur), un Thuidas, se disant prophète, persuade à une grande *multitude de Juifs* de le suivre jusqu'au Jourdain, disant que d'une seule parole il arrêteroit le cours du fleuve. Fadus envoie contre la multitude qui l'avoit suivi, quelques troupes de cavalerie qui en tuèrent une partie et firent prisonniers les autres, entr'autres Thuidas, à qui il fit couper la tête, et qu'il envoya à Jérusalem. *Liv. XX, chap. 2.*

Guerre des Juifs contre les Romains, par Joseph.

Un Egyptien, se disant prophète, enchantait tellement le peuple Juif, qu'il rassembla jusqu'à trente mille hommes, les mena sur la montagne des Oliviers, et marcha vers Jérusalem, dans le dessein d'en chasser les Romains. Félix va à sa rencontre avec des troupes romaines, les combat et les taille en pièces. Ce soulèvement réprimé, quelques magiciens et quelques voleurs exhortent le peuple à secouer le joug des Romains; menaçant de tuer tous ceux qui continueroient à leur être soumis. Ils se

répandent dans les campagnes, pillant les maisons des riches, les tuant, et incendiant les villages. Félix va à leur rencontre avec des troupes romaines, les combat, en tue plusieurs, et le reste se dissipe. *Liv. XXI, chap. 23,*

Autre soulèvement qui fut, dit Joseph, une des premières étincelles qui alluma cette guerre, réduisit en cendres le temple de Jérusalem, et dispersa la nation juive. *Un jour de sabbat, un habitant de Césarée avoit mis à l'entrée du temple des Juifs un vase de terre, et immoloit des oiseaux en sacrifice. Il n'est pas croyable, dit Joseph, à quel point cette action irrita les Juifs, parce qu'ils la regardoient comme un outrage fait à leur loi et à leur synagogue, qu'ils croyoient souillées. Le combat s'engagea bientôt entre les Juifs et les habitans de Césarée. Jucundus, capitaine d'une compagnie de cavalerie romaine, vient pour arrêter le carnage, mais il n'a pas assez de troupes. Les Juifs se retirent enfin : ils dépêchent douze des principaux porter des plaintes à Florus, gouverneur de Judée pour les Romains. Florus les fait mettre en prison. Les Juifs de Jérusalem sont indignés de cet acte de Florus; ils prononcent mille anathèmes contre*

lui. Florus irrité vient à Jérusalem , se loge dans le palais royal , ordonne à ses soldats de piller le marché , et de tuer tous ceux qui s'y trouveroient : ce qui fut exécuté ; il fait déchirer à coups de fouet et crucifier plusieurs personnes de condition. On ne pardonne pas même aux femmes , aux enfans. Il périt 3,600 personnes. *Liv. XI, chap. 27.*

Les Juifs furieux se rassemblent et se révoltent contre Florus ; ils surprennent Masada , y égorgent la garnison Romaine. Ils refusent les victimes offertes au nom de l'empereur , ce qui étoit regardé comme un très-grand outrage fait à sa majesté. *Liv. II, chap. 28, 29, 30.*

Les plus sages d'entre les Juifs envoient à Agrippa, Tétrarque de la Gaulanite et de la Béthanie , le prier d'envoyer des troupes pour calmer cette sédition. Il fait marcher 3000 hommes. La guerre commence par des escarmouches , où il y a beaucoup de sang répandu. Les Juifs emportent d'assaut la forteresse Antonia , taillent en pièces la garnison romaine , prennent de force Massada (apparemment que les Romains l'avoient reprise) , où étoit un arsenal ; assiègent le haut palais , où il y avoit une garnison de troupes romaines et de celles du roi Agrippa ,

Cette garnison, se voyant hors d'état de pouvoir résister, demande la permission de se retirer. Elle est accordée aux seules troupes du roi Agrippa. La garnison romaine, restée seule et se voyant réduite à l'extrémité, se retire dans les tours royales, où elle est forcée de capituler. On lui promet la vie sauve, à condition qu'elle déposera ses armes : mais aussi-tôt qu'elle a satisfait à cet article, elle est massacrée, *sans qu'il se sauve un seul soldat*. Dans ce même jour, les habitans de Césarée, où avoit commencé la révolte, coupèrent la gorge à 20,000 Juifs. Les Juifs, pour se venger, font de très-grands dégâts. Pendant ces troubles, les Juifs, en horreur à tous les peuples qui les environnoient, sont massacrés par-tout. Les Syriens en tuent un grand nombre. Ceux de Scitopolis en massacrent 13,000; ceux d'Ascalon, 2000; ceux de Ptolémaïde, 2000. Cependant les révoltés prennent le château de Cypros, et y tuent tout ce qu'il y a de gens de guerre. Le trouble est encore plus grand à Alexandrie, ennemie de tout temps des Juifs. Les Romains, joints aux Alexandrins, fondent sur les Juifs révoltés : 50,000 hommes périssent. Cestius, gouverneur de Judée pour les Romains, entre dans la Judée

avec une grande armée, fait par-tout le dégât, s'approche de Jérusalem ; mais il est contraint à se retirer, Ceux de Damas tuent 20,000 Juifs. *Liv. II, chap. 30 — 43.*

Ainsi donc le fanatisme toujours exalté des Juifs, offensé de ce qu'un jour de sabbat un habitant de Césarée avoit mis un vase de terre devant le temple, et avoit immolé des oiseaux en sacrifice, fut cause d'une longue suite de troubles, de dévastations, de massacres, et de la mort d'un grand nombre de Romains, d'Alexandrins, de Césariens, et de plus de 100,000 Juifs.

Ainsi la cause de Dieu met sans cesse la Judée et les pays circonvoisins en combustion, et fait répandre des fleuves de sang humain. En moins de soixante ans les Juifs se révoltent dix fois contre leurs souverains qui veulent heurter leurs opinions religieuses, et pendant tout le cours de cette époque la Judée, et tous les pays d'alentour deviennent un théâtre de carnage et de toutes les calamités. Ils se révoltent,

1°. Au sujet de l'aigle d'or, qu'Hérode avoit placée et consacrée sur le portail du temple de Jérusalem.

2°. A l'occasion du dénombrement de la Judée, ordonné par Auguste, lorsqu'un

Judas de Gamala leur prêche qu'on ne doit obéir qu'à Dieu, que c'est un crime d'appeler un homme seigneur et maître.

3°. A l'occasion des drapeaux romains, portant l'image de l'empereur, que Pilate avoit fait entrer à Jérusalem.

4°. Ils refusent sous Tibère de porter les armes, pour ne pas contrevenir, disent-ils, à leurs loix religieuses.

5°. Ils se soulèvent au sujet de la statue de Caius Caligula, que cet empereur vouloit faire placer dans le temple de Jérusalem.

6°. Autre soulèvement au sujet du trésor sacré, que Pilate vouloit employer à faire un aqueduc portant des eaux à Jérusalem.

7°. Révolte suscitée par l'imposteur Thuidas, se disant prophète.

8°. Autre révolte excitée par un Égyptien, se disant prophète.

9°. Autre révolte excitée par quelques magiciens.

10°. Enfin, révolte à l'occasion de cet habitant de Césarée, qui, un jour de sabbat, mit un vase de terre devant le temple des Juifs.

Cette dernière révolte met le comble à tant d'insurrections, achève de rendre les Juifs odieux à toutes les nations limitro-

phes de la Judée, et lasse la patience des Romains. Néron nomme Vespasien pour aller châtier et réduire cette nation superstitieuse et intraitable, et les Juifs se préparent à le combattre. Cette guerre, à jamais mémorable, qui se termina par la ruine totale de la nation juive, eut donc pour principe la cause de Dieu. Nous n'entrerons dans aucun autre détail de ce grand événement que pour faire un dénombrement des massacres qui s'y commirent.

10,000 Juifs furent tués à la première attaque d'Ascalon, 8,000 à la seconde.

A la prise de Gadara, les Romains passent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en état de porter les armes.

15,000 Juifs tués à la prise de Japha, et 12,000 faits captifs.

11,000 Juifs tués sur la montagne de Garisim.

40,000 Juifs tués au siège de Jotaphat, 12,000 captifs.

4,200 Juifs noyés au siège de Joppé, et un très-grand nombre tués par les Romains.

Grand massacre de Juifs à la prise de Tarichée; Joseph n'en dit pas le nombre.

6,500 Juifs tués sur le lac de Génésareth.

1,200 Juifs, vieillards ou infirmes, tués en punition de la révolte.

6,000 Juifs, des plus robustes, envoyés à Néron pour travailler à l'isthme de la Morée , et 30,000 du menu peuple vendus comme esclaves. Tout cela fut une suite du siège de Tarichée.

9,000 Juifs périssent à la prise de Gamala.

6,000 Juifs périssent à la prise de Giscala.

Horrible confusion dans Jérusalem. Les Iduméens , appelés par les zélateurs, entrent dans la ville, attaquent le parti d'Ananus , grand-prêtre ; 8,500 sont tués , ils font périr ensuite tous les sacrificateurs qu'ils peuvent prendre et massacrent Ananus. Le massacre continue dans la ville. Les Iduméens , joints aux zélateurs , pillent les maisons , tuent tous ceux qu'ils rencontrent , massacrent une prodigieuse quantité de peuple , et 12,000 hommes d'une naissance noble , après leur avoir fait souffrir d'horribles tourmens.

Les Sicaires s'emparent du château de Massada , surprennent la ville d'Engaddi , tuent 700 femmes ou enfans , et pillent les maisons. Placide envoie contre ces malfauteurs , on en tue 15,000 , et beaucoup d'autres sont noyés dans le Jourdain.

Vespasien fait tuer 2,000 hommes dans Béthari et Capharloba, et fait 1,000 esclaves.

La confusion, le désordre sont par-tout : plusieurs partis se forment, se déchaînent les uns contre les autres, mettent tout à feu et à sang, incendient les bourgs et les villages, et tuent tous ceux qui tombent sous leurs mains.

Céréalis, l'un des principaux officiers de Vespasien, prend Chebron d'assaut, tue tous les habitans, saccage et brûle la ville.

Enfin, Vespasien met le siège devant Jérusalem ; toutes les calamités fondent sur cette malheureuse ville. Tantôt deux, tantôt trois partis la déchirent, divisent ses habitans et ses défenseurs ; ils s'entre-tuent, se pillent, se dévorent mutuellement ; la désolation est par-tout, et la famine achève d'enlever ceux que l'épée des factieux a épargnés. Une femme tue et mange son enfant.

Les Juifs, toujours superstitieux et crédules, à la voix d'un soi-disant prophète, qui leur annonçoit que ce jour même, Dieu feroit en leur faveur des prodiges qui les délivreroient de tous leurs ennemis et finiroient tous leurs maux, accourent en foule au temple et dans les édifices qui l'entouroient. Les Romains y mettent le feu, et

6,000 Juifs y sont brûlés ou écrasés par les décombres.

Les factieux se retirent dans le palais, en chassent les Romains, pillent et tuent 8,400 hommes du peuple qui s'y étoient réfugiés.

Enfin Jérusalem est prise, le temple incendié et rasé, 11,000 prisonniers, destinés à être vendus ou réservés pour le triomphe, meurent de faim ou faute de nourriture, ou parce qu'ils préféroient la mort à l'esclavage.

Joseph dit que pendant cette guerre, il y eut 97,000 Juifs prisonniers, et que le seul siège de Jérusalem coûta la vie à 1,100,000 Juifs, exagération sans doute : mais quand il n'y en auroit que 300,000, quelle tuerie pour une chimère absurde ! Joseph ne dit pas combien de Romains, d'Alexandrins et autres périrent durant cette guerre ; mais quel dut être leur nombre ! (*Fin de l'extrait de Joseph.*)

Extraits de différens auteurs (1).

Depuis le règne de Néron jusqu'à celui d'Antonin le Pieux, l'intolérance religieuse des Juifs, et leur haine contre la domination des Romains, leur font commettre des cruautés qui font frémir. Dans Cyrène ils massacrent 220,000 Grecs. Dans l'île de Chypre et en Egypte, ils égorgent une très-grande multitude d'habitans; la plupart de ces victimes furent sciées en deux, conformément à l'exemple qu'en avoit donné David. Les Juifs victorieux dévoroient les membres, léchoient le sang, et entrelaçoient les entrailles de leurs malheureuses victimes autour de leurs corps en forme de cein-

(1) Dans l'impossibilité où je me suis trouvé de consulter les auteurs originaux, j'ai pris tous les faits que je vais citer dans Voltaire, dans MM. Hume et Gibbon, historiens qu'il suffit de nommer pour établir la confiance, d'autant plus que les deux derniers citent toujours leurs autorités, et que Voltaire, qui y manque quelquefois, n'a été contredit, pour les faits, par aucun des historiens qui ont écrit depuis lui. Je désignerai Voltaire par un V., M. Hume par une H., et M. Gibbon par un G.

ture. *G. tome 3, page 355*, qui cite Dion Cassius, *tome 68, pag. 1145*.

Environ cinquante ans après la prise de Jérusalem, *Barcochebas*, voleur, brigand, se donnant pour le Messie attendu par les Juifs, fait révolter cette nation contre les Romains sous Adrien, et parvient à rassembler une armée formidable. L'empereur envoie contr'eux le général Severus, à la tête d'une puissante armée : 580,000 Juifs périrent dans cette guerre les armes à la main, outre une multitude innombrable qui fut emportée par la famine, par les maladies et par le feu. Les Romains y perdirent beaucoup de monde, et avant que Severus fût arrivé avec son armée, les Juifs avoient parcouru les campagnes, assassinant partout les chrétiens et les Romains. *G. t. 3, p. 356*.

Ces soulèvemens d'une nation expirante dans la rage du désespoir furent les derniers. Les Juifs dispersés et si violemment réprimés, restèrent tranquilles. L'indulgence du polythéisme, et la douceur naturelle d'Antonin le Pieux, leur rendirent leurs anciens privilèges, leur permirent de former des établissemens, et d'élever de nouvelles synagogues en Italie, et dans toutes

les provinces de l'empire. L'Etat donna même sa sanction à la forme de l'administration ecclésiastique qu'il leur plut d'établir.

Arrêtons-nous ici un moment. Quelle effroyable suite de maux, de calamités, versées pendant près de quinze cents ans par la religion sur le peuple Juif, et par lui sur les nations qui l'avoisinoient ! Puisse cet exemple servir de leçon aux législateurs et aux rois ! puisse-t-il les pénétrer d'horreur et d'effroi sur les funestes effets que produit sur les peuples et sur les empires l'absurde opinion de l'existence d'un Dieu : les porter, et pour leur intérêt propre, et pour celui des sujets confiés à leurs soins, à examiner, dans le calme des passions, le silence des préjugés, l'importante question de l'existence de Dieu ; et enfin les amener du moins à douter que, pour le soutien des Etats et le bonheur des peuples, il soit nécessaire de croire à un Dieu. Qu'ils parcourent toute l'histoire du peuple Juif ; qu'ils la lisent avec attention, et ils verront qu'à toutes les époques, la religion lui a été funeste, qu'elle n'a produit que des maux effroyables, sans aucun avantage. Impossible

de citer un fait , un événement , qui prouve que la religion ait causé quelque bien à ce peuple.

Sans doute en matière de morale les preuves de raisonnement , quelque évidentes , quelque claires qu'elles soient , ne convainquent pas toujours ; mais quand le flambeau d'une longue expérience joint sa lumière à la clarté de ces preuves , comment y résister ? Or ici les faits , d'accord avec le raisonnement , ne prouvent-ils pas évidemment , qu'il eût mille et mille fois mieux valu pour les Juifs et pour les peuples qui avoient le malheur d'en être connus , qu'ils n'eussent jamais eu connoissance d'un Dieu. Alors leur morale , toute fondée sur la nature de l'homme , eût laissé à leur esprit toute sa force et toute sa rectitude , eût ouvert leur cœur à ces doux sentimens qui lient naturellement les hommes entr'eux ; et accoutumés à regarder avec indifférence les cultes divers des nations qui les entouraient , ils n'eussent pas vu en elles des ennemis de leur Dieu , qu'il falloit lui offrir en holocauste ; et comme ils n'eussent pas été les fléaux des nations , ils n'en auroient pas été l'horreur et l'opprobre : enfin ils eussent été plus heureux ; et comme nulle

nation n'est exempte de malheurs, du moins ils n'eussent été frappés que de ceux qui sont les effets inévitables des passions données par la nature, et ils auroient évité les maux bien plus terribles causés par ces passions factices nées de l'opinion de l'existence d'un Dieu, savoir, la superstition, le fanatisme et l'hypocrisie.

— Mais les Romains et autres ne sont-ils pas bien coupables d'avoir quelquefois contraint et insulté les Juifs sur leur religion ?

— Oui sans doute ; et je suis bien loin de les excuser. Il faut toujours respecter en autrui ses opinions religieuses, quelles qu'elles soient, quand elles ne troublent pas la paix. Mais toujours est-il certain, que si les Juifs n'eussent pas connu de Dieu, ils n'eussent pas essuyé ces contraintes, ces insultes, et tous les malheurs dont leur religion a été cause.

Mais reprenons notre narration : continuons d'exposer les forfaits, les perfidies, les abominations, commises par toute la terre au nom de Dieu. Peut-être ce dernier exposé achèvera sur les esprits ce que le premier a commencé. Or, le premier exposé doit avoir au moins fait naître le doute de la nécessité d'une religion pour contenir le

peuple et pour la sûreté des trônes ; et ce dernier doit mettre le sceau de la certitude à cette haute et importante vérité , que la religion , quelle qu'elle soit , toujours funeste et jamais utile , n'est bonne qu'à servir de spectacle au peuple , en attendant qu'on lui en donne d'autres plus conformes à une saine morale et à une bonne politique. En effet , les législateurs , les rois et autres y verront , à toutes les époques , la religion pervertir la morale , et briser le frein salutaire des loix établies pour maintenir la paix et le bon ordre ; ils y verront les prêtres , pour satisfaire leur soif sacrilège des grandeurs et des richesses , qu'ils couvrent toujours du prétexte de la religion , souffler par-tout le feu de la discorde , mettre les empires en combustion , soulever les peuples contre leurs souverains , les exciter aux meurtres , au pillage , et à s'entr'égorger ; enfin , ils y verront les peuples et les princes également victimes du clergé toujours ambitieux et cupide.

Les historiens les plus modérés portent à 3000 , le nombre des chrétiens qui ont souffert le martyre sous les empereurs jusqu'à Constantin. Si le nombre en a été plus grand , comme le prétendent nombre d'historiens

chrétiens, qui ne parlent qu'avec horreur de la quantité de martyrs que les Néron, les Dioclétien, les Décins et autres, ont faits dans leurs trop véritables persécutions, ce sera à l'avantage de la cause que je soutiens.

L'an de J. C. 226, Artaxercès rétablit la monarchie des Perses. A l'instigation des mages, aussi intolérans que les prêtres du Christ, il proscrivit par un arrêt rigoureux l'exercice de tout culte, excepté celui de *Zoroastre*. Les temples des Parthes, les statues de leurs monarques, qui avoient reçu les honneurs de l'apothéose, furent renversés avec ignominie, et une multitude de chrétiens et de juifs périrent dans les flammes; les hérétiques mêmes de la nation subirent le même sort. *G. t. 2. p. 28.*

(314.) A peine la religion catholique fut sur le trône, que les chrétiens se livrèrent à la vengeance; ils massacrèrent, dans la Syrie et dans la Palestine, tous les magistrats qui, par ordre du prince, avoient sévi contr'eux. Ils noyèrent la femme et la fille de Maximin; ils firent périr dans les tourmens ses fils et ses parens. Les querelles, au sujet de la *consubstantialité*, troublèrent le monde et l'ensanglantèrent. *V. t. 16. p. 361.*

Constantin persécute les hérétiques, alors très-nombreux ; il confisque toutes leurs propriétés. On suivit avec ardeur et avec succès le projet de les anéantir. Les mêmes supplices que Dioclétien avoit infligés aux catholiques servirent à châtier les sectaires, et cette façon de convertir fut approuvée par les évêques. *G. t. 5. p. 3.*

(352.) La rivalité de Felix et de Libère, tous deux évêques de Rome, fait couler le sang dans cette capitale. Les partisans de Felix furent égorgés dans les rues, dans les places publiques, dans les bains, et même dans les églises ; et Rome, au retour de son pieux évêque, renouvela les massacres de Marius et les proscriptions de Sylla. *G. t. 5. p. 144.*

(360.) Paul et Macédonius se disputent le siège épiscopal de Constantinople. L'empereur Constance bannit Paul. Hermogènes est chargé de l'exécution. Les catholiques traînent par les talons ce premier officier militaire de l'empire, dans les rues de Constantinople. Philippe, qui lui succède, instruit par cet exemple, use de la plus grande circonspection, il fait enlever secrètement Paul ; et Macédonius, soupçonné d'arianisme, est installé par la force des armes. Mais

les catholiques accourent, et il en coûte la vie à 3,150 habitans de Constantinople. *G. t. 5. p. 148.*

(360.) La chapelle où reposoit le corps de Constantin tomboit en ruines. Macédonius le fit transporter dans l'église de Saint-Jean Acace. Cette sage précaution passa pour une profanation aux yeux du parti de l'*Omoou-sion*. Les deux partis prirent les armes, et le terrain consacré servit de champ de bataille, où il y eut tant de sang répandu, dit un historien ecclésiastique, que le puits situé en face de l'église, fut rempli du sang, qui en débordoit et couloit dans les cours et dans les portiques des environs. *G. t. 5. p. 149.*

Constance, irrité de tant de révoltes, venge la mort d'Hermogènes par la mort, l'exil, les confiscations; il persécute les soi-disant catholiques. Un clerc, un diacre, eurent la tête tranchée aux portes de Constantinople. Constance condamne tous ceux qui refuseroient de communier des mains d'un évêque Arien, et particulièrement de Macédonius, à perdre les privilèges d'ecclésiastique et de chrétien. Macédonius est chargé de faire exécuter cette ordonnance, et les ministres de la puissance civile et mi-

litaire , eurent ordre de lui obéir. On administroit de force les sacremens à ceux qui s'en défendoient. On arrachoit les femmes et les enfans des bras de leurs parens , pour leur conférer le baptême. On leur ouvroit la bouche avec des bâillons pour recevoir la communion , et on leur enfonçoit dans la gorge le pain sacré. On brûloit le sein des jeunes vierges avec des coquilles d'œuf rougies au feu , ou on leur serroit la tête entre deux planches. *Ibid.*

Les Novatiens de la Paphlagonie sont aussi persécutés par Macédonius , qui résolut de les convertir , c'est-à-dire , de les soumettre à sa juridiction , ou de les exterminer. Il fait marcher contre eux 4,000 légionnaires. Les paysans Novatiens s'attroupent , s'animent , et vengent par la mort de 4,000 soldats la mort d'un grand nombre de leur secte. *G. t. 5. p. 151.*

Ammien Marcellin dit que les chrétiens , de son temps , s'entre-déchiroient comme des bêtes féroces. *V. t. 16. p. 362.*

Le successeur de Constance , Julien , a peint ainsi une partie des malheurs , suite des querelles théologiques. « On emprisonnoit , on persécutoit , on bannissoit les infortunés citoyens. On a égorgé , particulièrement à

Césique et à Samosate des peuples entiers , qu'ils appeloient hérétiques. En Paphlagonie, en Bythinie, et en Galatie, on voyoit des villes et des villages entiers sans habitans et tout-à-fait détruits. *G. t. 5. p. 154.*

Tandis que les Ariens déchiroient le cœur de l'empire, le fanatisme atroce des Circoncelliens portoit dans l'Afrique le carnage et la désolation, tuant, pillant, massacrant et les troupes et les habitans, et cherchant eux-mêmes le martyre.

(370.) Valentinien et Valence persécutent violemment les magiciens. (Sans l'opinion d'un Dieu, il n'y auroit pas de magie.) Sur la délation de parjures, de scélérats, les plus honnêtes citoyens étoient suppliciés. On traînoit de l'extrémité de l'Italie et de l'Asie les vieillards, les enfans, enchaînés, au tribunal de Rome ou d'Antioche. Les sénateurs, les matrones expiroient dans les tortures et les supplices les plus cruels et les plus ignominieux. Les soldats chargés de garder les prisons déclaroient, avec des murmures d'indignation et de pitié, qu'ils n'étoient pas assez nombreux pour s'opposer à la fuite ou à la résistance des citoyens qu'on y entassoit. Les amendes, les confiscations,

ruinoient les familles les plus opulentes.

G. t. 6. p. 44.

Valens persécute les Omoousians.

Damase et Ursin se disputent le siège épiscopal de Rome. Leurs partisans prennent les armes, et massacrent leurs adversaires. Le préfet Juventius ne pouvant ni les calmer ni leur résister, se réfugie dans les faubourgs. Après un combat opiniâtre, Damase a la victoire. On trouva le lendemain dans la basilique de Sicinius 137 morts. Les esprits furent long-temps à se calmer. *G. t. 6. p. 75.*

Les Germains, les Suèves, immoloient des victimes humaines à leurs dieux, offrande qu'ils croyoient leur être la plus agréable.

Tous les 9 ans, les Scandinaves immoloient à leurs dieux de la guerre, de la génération et du tonnerre, neuf animaux de toutes espèces, sans en excepter celle de l'homme, et leurs corps sanglans étoient suspendus dans le bois sacré qui tenoit au temple.

Toutes les nations se sont souillées de cette affreuse superstition. Le premier sacrifice de cette nature dont la mémoire se soit conservée, fut celui de *Jehud* chez les Phé-

niciens, qui fut immolé, dit *Sanchoniaton*, par son père *Hillu*, environ 2,000 ans avant notre ère. Diodore dit qu'en Egypte on immoloit à *Oziris* les hommes roux; *Plutarque* prétend qu'on les brûloit vifs. D'autres disent qu'on noyoit une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un débordement salutaire. Ces abominables holocaustes s'établirent par toute la terre. Les Romains immolèrent deux Gaulois et deux Grecs, pour expier le crime d'une vestale. Ils enterroient vives les vestales qui laissoient éteindre le feu sacré, ou qui rompoient leur vœu de virginité. Chez les Grecs, *Licaon* immole des victimes humaines. Les Scythes, en *Tauride*, immoloient des étrangers. Les Carthaginois sacrifioient des hommes à *Saturne*. Les Gaulois, les Germains et toutes les nations du nord, eurent cette horrible coutume. Chez les Brame, les veuves se brûloient sur le corps de leur mari. Les Scythes immolèrent quelquefois aux manes de leurs Kams, les officiers les plus chéris de leurs princes. Les Arabes de la tribu des *Dumatiens*, sacrifioient un jeune homme tous les ans dans le 3^e siècle; et un roi captif fut religieusement égorgé par le prince des *Sarrasins*, qui servoit sous l'empereur *Justi-*

nien. *G. t.* 13. *p.* 186. Dans le 10^e siècle, on offroit encore en Russie des victimes humaines à Dieu, et le citoyen chrétien étoit préféré.

(380.) Dessaints ou des évêques dirigeoient la conscience du trop crédule Gratien, empereur : ils en obtinrent un édit qui condamnoit à la peine de mort la violation, la négligence, et même l'ignorance de la doctrine divine. *G. t.* 6. *p.* 332.

Edit de Théodose, qui règle les articles de la foi, et qui menace ceux qui ne s'y conformeroient pas, de leur faire souffrir tous les châtimens que son autorité, guidée par sa sagesse céleste, jugeroit à propos de leur infliger.

Les règnes de Théodose, surnommé le Grand, et de Maxime, furent une persécution continuelle, ou sanglante, ou mitigée, des hérétiques, comme le règne de Valens fut une persécution des orthodoxes. *G. t.* 6. *p.* 349.

(380.) Sous Théodose, Priscilien, évêque d'Avila, en Espagne, deux prêtres, deux diacres, le poète Latronien, et Euchrocia, noble matrone, furent condamnés à la torture et à la mort, pour leurs opinions religieuses. *G. t.* 6. *p.* 380.

Justine, impératrice, mère de Valentinien II, empereur d'occident, demande modestement à l'évêque de Milan, une église pour les Ariens. Le fougueux Ambroise la lui refuse, et les suites de son refus font voir qu'il a dans Milan plus d'autorité que l'empereur même. Cet exemple d'un prêtre séditieux, n'a été que trop imité par ses successeurs. *G. t. 6. p. 394.*

Théodose II acheva de détruire entièrement le culte des païens, destruction qui ne se fit pas sans faire beaucoup de malheureux. La destruction du temple de Sérapis à Alexandrie, fit répandre beaucoup de sang, et la précieuse bibliothèque d'Alexandrie fut pillée et détruite. *G. t. 7. p. 6 et 20.*

(400.) Dans l'affreux tumulte occasionné par l'entrée des Goths dans Constantinople, lors de la révolte de Gainas sous Arcadius, les catholiques découvrirent les toits de l'église où les Ariens s'étoient réfugiés, les écrasèrent et les brûlèrent, en leur lançant des poutres enflammées. *G. t. 8. p. 39.*

(405.) Les moines et les mariniers qui avoient accompagné Théophile, archevêque d'Alexandrie, pour se saisir de Chrysostôme après sa déposition, sont massacrés dans les rues de Constantinople. *G. t. 8. p. 56.*

Un évêque (Abdas) qui aspirait à la couronne du martyre, détruit à Suse un des temples du Feu. La vengeance fut terrible ; elle s'étendit sur tous les chrétiens. Les mages irrités, excitèrent une violente persécution contr'eux, et les Perses déclarèrent la guerre aux Romains.

(429.) Dix-sept ans avant la descente de Genseric en Afrique, on tint une conférence publique à Carthage sous l'autorité des magistrats. Les catholiques engagèrent Honorius, empereur, à infliger les peines les plus rigoureuses aux schismatiques (les Donatistes). On arracha 300 évêques et des milliers d'ecclésiastiques à leurs églises. Ils furent dépouillés de toutes leurs possessions, bannis dans des îles, et proscrits par la loi, s'ils osoient se cacher dans les provinces de l'Afrique. On imposa des amendes depuis 10 livres d'or jusqu'à 200, à proportion du rang et de la fortune, sur tous ceux qui seroient convaincus d'avoir assisté à un conventicule de schismatiques; et celui qui s'exposeroit cinq fois à cette peine, la cour impériale prononceroit une peine arbitraire. Ces rigueurs furent approuvées de saint Augustin. Ceux qui persistèrent dans leur hérésie, se livrèrent à tout l'emporte-

ment du désespoir. Ce n'étoit de tous côtés que ravages et sang répandu. Les Circonceliens armés exercèrent leur fureur sur eux-mêmes et sur leurs adversaires. Dans ces circonstances , les Donatistes regardèrent Genseric , chrétien , mais opposé à la foi orthodoxe , comme un libérateur puissant , par qui ils pouvoient espérer la révocation des édits vexatoires d'Honorius. L'animosité des factions religieuses facilita la conquête de l'Afrique , la plus importante province d'occident. Et voilà comme la religion soutient les Empires. *G. t. 8. p. 119—123.*

(360.) Athanaric a en horreur la religion chrétienne , que l'évêque Ulphilas , apôtre des Goths , avoit prêchée dans ses Etats. Il fait promener sur un chariot , l'image du dieu *Thor* dans toutes les rues de son camp , et fait brûler dans leurs tentes , avec toute leur famille , les nouveaux convertis par Ulphilas , qui refusent d'adorer le Dieu de leurs ancêtres. *G. t. 8. p. 508.*

(477.) Sous le règne d'Hunneric , en Afrique , les catholiques éprouvent les traitemens les plus cruels et les plus ignominieux. Des citoyens respectables , des matrones d'une naissance illustre , des vierges consacrées , furent hissés tout nus en l'air , avec

des poids suspendus aux pieds. Dans cette attitude, on leur déchiroit le corps à coups de fouet ; on leur brûloit les parties les plus sensibles avec des fers rouges. On coupoit à d'autres, les oreilles, le nez, la langue, et la main droite, et le nombre de ceux-ci fut très-grand. *G. t. 8. p. 534.*

(414.) Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, commence son pontificat par opprimer les Novatiens les plus innocens et les plus tranquilles des sectaires ; il interdit leur culte, confisque leurs vases sacrés. Les loix des Césars, des Ptolomées, et une longue prescription, assuroient la liberté du culte, et même accordoient des privilèges aux juifs d'Alexandrie qui s'étoient multipliés jusqu'au nombre de 40,000 : Saint Cyrille, sans aucune sentence légale, sans aucun ordre de l'empereur, fondit tout-à-coup sur les synagogues, à la tête d'une multitude séditieuse. On rasa leurs maisons, on les chassa d'Alexandrie, après avoir permis à ces furieux de piller leurs effets. Ces violences furent l'origine d'une guerre religieuse, qui dura 250 ans. *G. t. 12. p. 36 et 37.* Voilà donc comme la religion maintient la tranquillité dans les Etats !

Saint Cyrille excite au meurtre exécrable

de la belle Hypatia , vierge , enseignant les mathématiques. *G. t. 12. p. 40.*

(428.) Théodose II, donne l'archevêché de Constantinople à Nestorius. La première fois qu'il prêcha, il dit : « César, donnez- » moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous » donnerai en échange le royaume du ciel : » exterminiez avec moi les hérétiques, et » avec vous j'exterminerai les Persans ». Il attaqua un conventicule secret d'Ariens, qui aimèrent mieux se laisser brûler que se soumettre à Nestorius. Il en fut surnommé l'incendiaire. Il fit condamner à la mort les quarto-décimans. *G. t. 12. p. 44.*

Au second concile d'Ephèse, les pères condamnèrent l'hérésie des deux natures en J. C. « Puissent ceux qui divisent J. C. être divisés par le glaive ! Puisse-t-on les mettre » en pièces, et les brûler vifs » ! Tel fut le *vœu charitable* du concile chrétien : et le patriarche de Constantinople fut aussi-tôt mis en pièces. *G. t. 12. p. 75.* Exécrable religion ! Cette dispute métaphysique des deux natures en J. C. coûta la vie à des milliers d'hommes.

(539.) A la prise de Milan par Vitigés, sous Justinien, les catholiques égorgèrent le clergé Arien aux pieds des autels. *G. t. 10. p. 165.*

(614.) Cosroès marche à la conquête de Jérusalem. L'esprit intolérant des mages demande à grands cris la ruine de l'édifice le plus imposant du christianisme. Cosroès enrôla pour cette sainte guerre une armée de 26,000 juifs qui avoient à se venger des persécutions des chrétiens, et sur-tout de celles de Saint Cyrille, et qui, par un fanatisme ardent, suppléèrent à la valeur et à la discipline. Jérusalem fut prise d'assaut. Le saint sépulcre et les belles églises d'Hélène et de Constantin furent endommagés par les flammes. On conduisit en Perse le patriarche Zacharie et la vraie croix. 90,000 chrétiens furent massacrés par les Juifs joints aux Arabes. *G. t.* 11. *p.* 394, 395.

Les loix tyranniques de Justinien rendoient les ennemis de l'église ennemis de l'Etat. L'alliance des Juifs, des Nestoriens et des Jacobites, contribua aux conquêtes de Cosroès II.

(519—565.) Le règne de Justinien fut une persécution continuelle contre les hérétiques. Les Montanistes de Phrygie sont poursuivis. Le conciliabule, la congrégation, périssent dans les flammes. Justinien ne laisse aux Juifs que l'alternative du baptême ou de la rébellion; et ils se révoltent, ils

tuent, ils pillent. Les troupes de l'orient les subjuguent à la fin; 20,000 hommes sont massacrés, 20,000 sont vendus aux Infidèles. On a calculé que cette guerre de religion coûta la vie à 100,000 sujets de l'Empire, et qu'elle fit un affreux désert d'une province fertile. Selon le symbole de Justinien, on pouvoit sans crime égorger les mécréans. Aussi employa-t-il le fer et la flamme pour établir l'unité de la foi chrétienne. *G. t. 12. p. 108—113.* Et la religion chrétienne ne fera pas horreur ?

En Perse, le sang de 7,700 monophysites ou catholiques établit l'unité de la foi et de la discipline. L'intolérance de Justinien fait sortir de l'empire des milliers de sujets utiles qui portèrent dans la Perse les arts de la guerre et de la paix, et qui aidèrent de leurs conseils, de leurs bras et de leur argent, les armes de Noushirvan. *G. t. 12. p. 145.* Ainsi onze cents ans après, Louis XIV, par la révocation de l'édit de Nantes, fit sortir de France 100 mille familles riches et laborieuses.

Le patriarche d'Antioche *Sévère*, fait égorger sous les murs d'Apamée 350 moines comme hérétiques.

(551.) La dispute des Corruptibles et des Incorruptibles déchiroit l'église monophy-

site d'Alexandrie. A la mort du patriarche, chacune des deux factions présenta un candidat; Gaïan disciple de Julien, et Théodose disciple de Sévère. Les deux partis se livrent de sanglans combats. Les cadavres des citoyens et des soldats remplirent les rues de la Métropole. Les dévotes montoient sur les toits, et lançoient sur la tête de leurs ennemis tout ce qu'elles trouvoient de lourd et de tranchant. Narsès ne triompha qu'en mettant le feu à la troisième capitale du monde romain. Gaïan avoit été exilé en Sardaigne, et Théodose installé, mais il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Paul de Tanis, moine orthodoxe, fut élevé au trône qu'il occupoit, et fut chassé à son tour. Apollinaire, son successeur, entre dans Alexandrie en habit de guerrier, comme commandant le détachement qui le suit; il distribue ses troupes dans les rues. Une partie garde les portes de la cathédrale, et une autre bande d'élite se place au milieu du chœur pour défendre sa personne. Apollinaire se tenoit debout sur son trône; il ôte son habit militaire et se montre tout-à-coup aux yeux de la multitude avec la robe de patriarche d'Alexandrie. L'étonnement produit le silence; mais bientôt il est assailli de pierres. Alors

Apollinaire ordonne à sa troupe de fondre sur la multitude. On dit que les soldats marchaient dans le sang jusqu'aux genoux, et qu'il y eut 200,000 chrétiens égorgés. Exagération sans doute. *G. t. 12. p. 179—183.*

Sous Léon l'Isaurien commencent les troubles au sujet des images qui durèrent 120 ans, et dans lesquels il y eut beaucoup de sang répandu.

Voulut-on savoir si le fils étoit consubstantiel au père, ou seulement de même nature, ou d'une nature inférieure ? Le monde chrétien fut partagé. La moitié persécuta l'autre et en fut persécutée. Voulut-on savoir si la mère de J. C. étoit la mère de Dieu ou de Jésus ? Si le Christ avoit deux natures et deux volontés dans une même personne, ou deux personnes et une volonté, ou une volonté et une personne ? Toutes ces disputes, nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisoit l'autre ; la faction dominante condamnoit à l'exil, à la prison, à la mort, et aux peines éternelles après la mort, l'autre faction, qui se vengeoit à son tour par les mêmes armes ; et le sang ruisselloit de tous côtés. *V. t. 16. p. 387.*

Mahomet persécute les Juifs : il en fait

conduire à la place du marché de Médine 700 , qu'il fait massacrer sous ses yeux.

Que de sang Charlemagne n'a-t-il pas fait répandre pour amener les Saxons à la religion chrétienne ! Voici quelques - unes de ses loix : il déclare qu'il punira de mort le refus du baptême , ceux qui pour éviter le baptême se diront baptisés , le retour à l'idolâtrie , le meurtre d'un prêtre ou d'un évêque — ceux qui mangeront de la viande en carême. Il fallut 53 ans d'une guerre cruelle pour soumettre et rendre chrétiens les Saxons. Il institua une juridiction plus abominable encore , si cela se peut , que ne le fut depuis l'inquisition. C'étoit la cour Věimique dont le siège subsista long-temps dans le bourg de Dortmund en Westphalie. Les juges prononçoient peine de mort sur des délations secrètes , sans appeler les accusés. On dénonçoit un Saxon , possesseur de quelques bestiaux , pour n'avoir pas jeûné en carême : les juges le condamnoient , et on envoyoit des assassins qui exécutoient , et qui saisissoient ses vaches. *V. t. 16. p. 397. note.*

Comment détailler et nombrer les meurtres et les atrocités , les pillages et les maux commis en Asie , en Afrique et en Europe ,

pendant plus de 300 ans, au nom du Dieu de Mahomet , et de celui des Carmathiens , sectaires d'un fanatisme encore plus féroce que celui des Musulmans. En portant à 600,000 le nombre de ceux qui furent massacrés par ces deux imposteurs ou par leurs généraux , nous croyons être très-modérés.

Je crois bien que Mahomet n'étoit qu'ambitieux , et nullement fanatique ; mais il n'a réussi que par le fanatisme le plus exalté , qu'il inspiroit à ses prosélytes et à ses soldats. Il déclare que Dieu lui ordonne de propager sa religion par le glaive , de détruire l'idolâtrie , et de poursuivre les incrédules sans avoir égard à la sainteté des jours , des mois. *G. t. 13. p. 268.* Le koran répète souvent ces ordres sanguinaires. Le glaive , disoit-il , est la clef du ciel et de l'enfer. Une goutte de sang répandue dans le champ de Dieu , une nuit passée sous les armes , seront plus comptées que deux mois de jeûnes et de prières. *G. t. 13. p. 272.*

Guerre religieuse , nommée des Idoles , parce que Mahomet avoit fait vœu de les détruire , et que les confédérés de Tayef avoient juré de les défendre. L'armée de Mahomet est d'abord mise en déroute ; mais à la voix du prophète , elle se rallie et obtient

la victoire. Mahomet exhorte ses troupes victorieuses à être sans pitié pour des hommes qui les avoient couvertes de honte au commencement du combat.

Abubeker écrit en 632 à toutes les tribus Arabes. « Au nom de Dieu miséricordieux, » je vous avertis que je me propose d'en- » voyer les vrais croyans en Syrie, afin de » l'arracher des mains des Infidèles : et j'ai » voulu vous faire savoir que combattre » *pour la religion* est un acte d'obéissance à » la volonté de Dieu ». Et dans ses instructions à ses généraux : Vous trouverez une autre classe d'hommes qui appartiennent à la synagogue de Satan, et qui ont la tête rasée (les prêtres). Vous devez vous attacher à leur classe, et ne leur faire aucun quartier, à moins qu'ils ne veuillent embrasser la religion de Mahomet, ou payer tribut. *G. t. 13 p. 416—420.*

Ainsi l'on peut dire que tout le sang répandu par les Musulmans, dans les deux et trois premiers siècles de l'islamisme, a eu pour cause, comme dans toutes les guerres de religion, autant le fanatisme religieux du peuple et des soldats, que l'ambition des chefs.

(833.) Des évêques, des prêtres déposent

leur souverain, Louis le Débonnaire, et lui imposent une pénitence publique. En Espagne, le roi Vamba avoit essuyé le même sort. Voilà donc comme la religion est le plus ferme appui des trônes !

(843.) Charles le Chauve, roi de France, et Louis le Germanique, roi d'Allemagne, assemblent un conseil à Aix-la-Chapelle, contre Lothaire, leur frère. Les prélats, d'un commun accord, déclarent Lothaire déchu de son droit à la couronne, et ses sujets déliés du serment de fidélité. *V. t. 16, p. 458.*

(584.) L'église romaine fait un saint d'Herminigilde, anathasien, parce que, révolté contre son père, Leuvigilde, roi d'Espagne, Arien, il mourut les armes à la main pour la sainte religion. *V. t. 16 p. 477.*

Théophile, empereur d'Orient, persécute violemment les adorateurs des images. On conçoit aisément, par ces longues persécutions, que tous les citoyens étoient divisés et malheureux.

(845 – 880.) Théodora, veuve de Théophile, maîtresse de l'empire d'Orient sous son fils Michel, persécute à son tour les ennemis des images. Elle fait périr sous le glaive des bourreaux, sur le gibet ou dans les flammes, 100,000 Pauliciens ou Manichéens. Cette

cruelle persécution fit révolter ses sujets, qui étoient paisibles, et les rendit furieux. Ils immolèrent à leur vengeance une multitude de sujets de l'empire, et, unis aux Musulmans, ils remportèrent plusieurs victoires sur les troupes impériales. Ils pillèrent Nice, Nicomédie, Ancyre, Ephèse : les ravages de part et d'autre furent poussés aux derniers excès. Cette guerre de religion, d'abord ouverte et violente, puis sourde ou déclarée, a subsisté jusqu'à nos jours, tantôt sous les noms d'Albigéois, de Hussites, et tantôt sous ceux de luthériens, calvinistes, etc. produisant toujours les plus grandes calamités. *G. t. 15, p. 21.*

(1009.) Le calife *Hakem* persécute les juifs et les chrétiens, fait des martyrs dans l'une et dans l'autre religion, et beaucoup de malheureux. Les chrétiens, qui croient les juifs cause de leurs maux, les persécutent; ils en brûlent, ils en bannissent plusieurs. *G. t. 15, p. 365.*

(600.) Grégoire I^{er}, dit le Grand, détruit les monumens les plus précieux des anciens, et sur-tout leurs écrits. Il écrit à Ethelbert, roi de Kent, pour le féliciter sur sa conversion. Il lui dit que la fin du monde approche, il l'exhorte à signaler

son zèle pour la conversion de ses sujets , à user de rigueur contre le culte des idoles , à construire l'édifice du salut à force d'exhortations , de menaces , de caresses et de châtimens. *H. Heptarchie* , t. 1 , p. 32.

(600.) Tandis qu'Adelfrid , roi de Bernicie , fait le siège de Chester , les Bretons marchent contre lui , ayant à leur tête 1,250 moines du monastère de Bangor. Adelfrid envoie un détachement contre ces moines , qui furent tous massacrés , à l'exception de 50. Le roi fait démolir le monastère de Bangor , bâtiment si vaste , qu'il y avoit un mille d'une porte à l'autre ; il contenoit 2,100 moines. *H. Heptarchie* , t. 1 , p. 39.

Comme le christianisme étoit parvenu à travers le canal impur de Rome , où il s'étoit corrompu , il entraîna avec lui un limon de superstition et de cruauté , aussi funeste au développement de l'esprit humain qu'à la *morale*. La vénération pour les saints et pour les reliques , sembloit presque avoir pris la place du culte de l'Être suprême. Les pratiques monacales paroisoient plus méritoires que les vertus actives. Les bonnes œuvres faites au profit de l'église expioient les mauvaises actions contre la société. La connoissance des causes

naturelles étoit négligée en faveur du merveilleux des miracles. On appaisoit les remords que le meurtre, la trahison, les complots sanguinaires, et tous les crimes les plus atroces, pouvoient laisser après eux dans les ames, non en réformant une vie coupable, mais par des actes de pénitence extérieurs, par des hommages serviles rendus aux moines, et par une dévotion aride et rampante. Le respect pour le clergé étoit tel, que par-tout où un homme en habit d'ecclésiastique, étoit rencontré, fût-ce sur un grand chemin, le peuple l'environnoit en foule, se prosternoit à ses pieds, et recevoit toutes ses paroles comme autant d'oracles. Les vertus guerrières s'engourdissoient : la noblesse même préféroit l'oisiveté et la sûreté du cloître au tumulte des armes, et à la gloire d'une juste renommée. Les grands seigneurs ne se glorifioient plus que de l'administration des monastères qu'ils avoient fondés. La couronne étoit si appauvrie, par les dons continuels faits à l'église et auxquels les Etats avoient consenti, qu'elle n'étoit plus en état de récompenser les services militaires. Un attachement superstitieux pour le pape, et l'assujettissement des royaumes à cette puissance étran-

gère étoient de grands inconvéniens. Le clergé établit la dîme par la crainte et par la ruse; et cet établissement parut si méritoire aux Anglois, que comptant sur un secours surnaturel (ils étoient attaqués, vexés, pillés par les Danois), ils négligèrent les moyens naturels de pourvoir à leur sûreté. Ils consentirent même, dans l'extrémité où ils étoient, que les revenus de l'église fussent affranchis de toute imposition. *H. des Plantagenets*, t. 1, p. 59.

(949.) L'ambitieux Dunstan, abbé de Glasbury, que le superstitieux et trop crédule roi Edred, avoit avancé dans les plus grandes charges, profite de la confiance du roi, pour appeler en Angleterre de nouveaux ordres religieux, qui bouleversent l'Etat et fomentent les plus grands troubles, pour introduire le célibat parmi les prêtres. *H. des Plantagenets*, t. 1, p. 107.

(955.) Le roi Edwi se brouille avec les moines. Dunstan insulte le roi: l'archevêque Odo envoie une troupe de soldats dans le palais, d'où ils arrachent la reine, ils lui brûlent le visage avec un fer chaud, pour détruire la beauté fatale qui avoit enflammé le roi, et on l'exile; mais peu content de ces outrages, Odo lui fait couper les jarrets;

elle en mourut. Les prélats, les moines, font révolter les sujets d'Edwi, et placent sur le trône Edgar. *H. des Plantagenets, t. 1 p. 113.*

Le pape Grégoire V condamne le mariage du roi Robert, avec Berthe, sa parente, dans un concile tenu à Rome en 998. Il déclare le mariage nul, et faute par eux de se séparer, les excommunie, aussi bien qu'Archambaud, archevêque de Tours, qui les avoit mariés. Robert refuse d'obéir, le peuple, les courtisans même, se séparent du roi, et ceux qui veulent bien le servir font passer par le feu tout ce qu'il a touché. Robert enfin obéit, et renvoie Berthe. *Président Hainault.*

Hildebrand, Grégoire VII, pour soustraire la papauté à l'investiture des empereurs, excommunie et dépose l'empereur Henri IV, délie ses sujets du serment de fidélité; il parle ainsi dans un concile à Rome: « *De la part de Dieu tout-puissant, et par notre autorité, je défends à Henri, fils de notre empereur Henri, de gouverner le royaume Teutonique et l'Italie. J'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait, et je défends que qui que ce soit le serve à jamais comme roi* ». Il envoie dans toute l'Allemagne des légats, soulever les

peuples contre leur souverain. Henri, craignant l'orage qui se forme contre lui, passe en Italie, pour obtenir son absolution du pape, retiré alors, avec la comtesse Matilde, dans la forteresse de Canose. Grégoire VII le fait attendre pieds nus, trois jours entiers, dans une cour, par un froid très-rigoureux; enfin l'empereur eut la permission de se prosterner aux pieds du pontife, qui voulut bien l'absoudre: mais il continue de mettre l'Allemagne en combustion. La valeur héroïque, et les grandes qualités de Henri, surmontent tous les obstacles; il remporte victoires sur victoires. Grégoire VII meurt; mais sa mort n'éteint point l'incendie que son ambition a allumé. Urbain II fut un nouvel ennemi de ce prince. Henri IV, toujours excommunié, toujours persécuté, éprouva tous les malheurs que peuvent causer les guerres de religion et les guerres civiles. Urbain II suscita contre lui son propre fils Conrad; et après la mort de ce fils dénaturé, son frère, qui fut depuis l'empereur Henri V, fit la guerre à son père. Ce fut pour la seconde fois, depuis Charlemagne, que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leur père, et vous.

remarquerez que cet Urbain II, est le même qui excommunia Philippe I, et qui ordonna la première croisade. Ainsi il ne fut pas seulement la cause de la mort malheureuse de Henri IV, il fut la cause de la mort de 2,000,000 d'hommes. *Tantum religio potuit suadere malorum !*

Henri IV, trompé par Henri son fils, comme Louis le Débonnaire l'avoit été par les siens, fut enfermé dans Mayence. Deux légats l'y déposent, deux députés de la diète, envoyés par son fils, lui arrachent les ornemens impériaux. Bientôt après, échappé de prison, pauvre, errant et sans secours, il mourut à Liège, en s'écriant, *Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide* V. t. 17, p. 30—45.

Écoutons ce que dit M. Hume, au sujet de Grégoire VII, tome 1, *H. des Plantagenets* p. 266 : lorsque les usurpations de l'église furent parvenues au point de maturité capable de l'enhardir à tenter d'arracher le droit des investitures à la puissance temporelle, toute l'Europe, et particulièrement l'Italie et l'Allemagne, fut agitée des plus violentes convulsions. Le pape et l'empereur se déclarèrent dès ce moment une guerre implacable. Grégoire VII eut l'au-

dace de lancer les foudres spirituelles contre Henri IV et ses adhérens, de le déclarer légitimement déposé, et de dégager ses sujets de leur serment de fidélité. Au lieu d'indigner le genre humain par un attentat si audacieux sur l'autorité civile, il trouva le stupide peuple prêt à seconder ses prétentions les plus outrées. Tous les ministres, les domestiques, les vassaux de l'empereur, qui en avoient reçu quelques mécontentemens, couvrirent leur vengeance du prétexte d'obéir à la religion et abandonnèrent leur maître. Sa mère même, brisant tous les liens de la nature, se laissa séduire jusqu'à autoriser l'insolence des ennemis de son fils par son propre exemple. Les autres souverains, trop peu attentifs sur les conséquences pernicieuses que ces entreprises du Saint-Siège pourroient avoir par la suite, s'en servirent pour favoriser leurs desseins actuels. L'esprit de controverse, qui s'étoit répandu dans toutes les villes d'Italie, engendra les Guelphes et les Gibelins, les deux factions les plus invétérées et qui ont subsisté le plus long-temps de toutes celles que le mélange de l'ambition et de la superstition a jamais formées. Indépendamment des assassinats innom-

brables, des troubles, des fermentations qu'elles occasionnèrent, on compte au moins soixante batailles sous Henri IV, et dix-huit sous son successeur, Henri V, où enfin les prétentions des papes l'emportèrent.

Le génie hardi de Grégoire VII résolut de ne mettre aucune borne à la monarchie spirituelle, ou plutôt temporelle, qu'il vouloit ériger. Ce pontife prononça une sentence d'excommunication contre Nicéphore, empereur d'Orient. Robert Guiscard, cet aventurier de Normandie, qui avoit acquis le royaume de Naples par son courage, fut frappé des mêmes armes. Grégoire déposa Boleslas, roi de Pologne, et priva cet Etat du titre de royaume, il tenta de traiter Philippe I^{er}, roi de France, avec autant de sévérité que l'empereur. Il prétendit à la domination entière de l'Espagne : il la partagea entre les guerriers, qui entreprirent de conquérir cet Etat sur les Sarrasins, à condition d'en rendre foi et hommage au Saint-Siège.

Comment démêler ce que l'ambition et le fanatisme religieux firent périr d'hommes dans les conquêtes de Gengiskan et de Tamas Kouli-Kan ? L'un et l'autre dévasta-

teurs, avoient pour principe religieux qu'il falloit exterminer les incrédules.

Treize hérétiques furent brûlés vifs à Orléans, en présence du roi Robert et de Constance sa femme. *V. t. 17, p. 16.*

Formose, fils du prêtre Léon, est élu pape en 890, quoiqu'il eût été excommunié deux fois par Jean VIII. Etienne VI ou VII, aussi fils de prêtre, successeur de Formose, son ennemi, fit exhumer son corps qui étoit embaumé, le fit revêtir des habits pontificaux et comparoître dans un concile pour juger sa mémoire. Formose est déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome. Le bourreau lui tranche la tête, lui coupe trois doigts, et on le jette dans le Tibre. Le pape Etienne se rend si odieux, par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de Formose, ayant soulevé les citoyens contre lui, le chargèrent de fers et l'étranglèrent en prison. La faction ennemie de cet Etienne, fit repêcher le corps de Formose, et enterrer pontificalement. Sergius III, devenu pape, fait condamner une seconde fois Formose. *V. t. 16, p. 517.*

Veut-on savoir quelles sont les causes qui contribuèrent à la chute de l'empire d'Orient?

les voici en grande partie. La haine que l'ancienne religion portoit à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, et des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs et les soldats.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'empire romain, quelles mesures les deux empereurs prenoient-ils pour détourner ces orages ? La différence de *l'omoosios* à *l'omoousios*, mettoit le trouble dans l'Orient et dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevoient de tout perdre. Nestorius, patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous Théodose II, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensoient qu'on devoit rebaptiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyoient qu'on devoit célébrer la pâque le 14^e de la lune de mars, ceux qui ne faisoient pas plonger trois fois les baptisés, &c. ces querelles, et autres de cette nature, occupèrent tous les esprits ; et pendant qu'on disputoit, les Barbares partageoient l'Europe et l'Afrique. *V. t. 16, p. 327.*

Boniface VIII excommunié et dépose

Philippe-le-Bel , et donne son royaume , d'abord au roi d'Angleterre , puis à l'empereur Albert. Il écrit à Philippe-le-Bel : *Sache que dans les choses spirituelles et temporelles, tu nous es soumis. La bulle Unam sanctam* , du 18 novembre 1302 , consacra ces prétentions.

Les papes , secondés du clergé , continuent de faire tous leurs efforts pour dépouiller les souverains du droit des investitures , et les laïcs de conférer les bénéfices ecclésiastiques. Les papes ne parviennent à s'emparer de ces droits , qu'après avoir fait couler des fleuves de sang , et avoir produit des convulsions terribles dans la plupart des États.

Schisme dans l'église , à l'occasion de l'exaltation à la papauté de Urbain VI et de Clément VII. Il fait verser du sang.

En 1478 , on brûla à Strasbourg des chrétiens qui osaient douter que Constantin eût donné l'empire au pape. *V. t. 16. p. 364.*

Vers 1187. Croisade du Nord. Plus de 100,000 croisés portèrent la désolation chez les Slaves , habitans de la Slavonie. On tua beaucoup de monde , on fit encore plus de malheureux , et on ne convertit personne. *V. t. 17 , p. 135.*

(1237.) Robert, nommé grand-inquisiteur en France par le pape, fait brûler quiconque, étant suspect, ne veut point se racheter de ses persécutions. *V. t. 17, p. 206.*

(1415.) Jean Hus, et Jérôme de Prague, furent brûlés vifs au concile de Constance, malgré le sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Cette barbarie produisit une guerre cruelle qui dura plus de 16 ans. Les Bohémiens, pour venger leur compatriote Jean Hus, massacrèrent les prêtres par-tout où ils les rencontroient. Ils remportèrent plusieurs victoires sur Sigismond. *V. t. 17, p. 288—290.*

Voltaire compte que l'Orient fut le tombeau de 2,000,000 d'Européens, dans les six croisades contre les Infidèles. Mais combien d'Asiatiques et d'Africains, Juifs ou Musulmans, massacrés dans ces saintes expéditions ! Et si, à tous ces massacres, on joint ceux commis dans les deux croisades contre les Albigeois et contre les Slaves, on peut croire que dans ces huit expéditions, faites en 83 ans (depuis 1187 jusqu'en 1270), il y eut près de trois millions d'hommes égorgés au nom de Dieu. Et l'on soutiendra que la religion est nécessaire au bonheur de l'hu-

manité ! et cette sacrée chrétienne religion ne fera pas horreur !

Alexandre VI, *César Borgia*, défend à Charles VIII, roi de France, de passer les Alpes, sous peine des censures de l'église, et menace les Pérousins des censures ecclésiastiques. Mort en 1503.

Jules II publie, en 1509, un monitoire foudroyant contre les Vénitiens. Il les somme de lui restituer, dans les vingt-quatre heures, leurs usurpations, sous peine d'encourir les censures ; les déclare, s'ils n'obéissent, criminels de lèse-majesté divine, met en interdit Venise et tout l'Etat et toutes les villes qui donneroient retraite aux Vénitiens. Il permet à tous chrétiens de les traiter en ennemis publics, de s'emparer de leurs biens, et de les réduire en servitude.

Il excommunie Alphonse d'Est, duc de Ferrare, et les principaux de l'armée française. En 1512, il met le royaume de France en interdit. Dans la bulle d'excommunication, il donne à Louis XII, roi de France, le titre d'illustrissime : il le soumet, lui et ses adhérens, aux peines portées contre les hérétiques et les schismatiques, permettant à tout le monde de s'emparer de leurs biens,

de leurs Etats , et de tout ce qui leur appartient. *Guichardin.*

(1401.) William Sautre, recteur de Saint-Osithes, est brûlé comme hérétique. Premier exemple de persécution religieuse en Angleterre.

La séparation de l'Angleterre d'avec Rome, sous Henri VIII, fait couler le sang. Plusieurs ecclésiastiques furent punis de mort. Jean Fischer, évêque de Rochester, et Thomas Morus, sont exécutés pour ne pas reconnoître la suprématie du roi.

Révolte contre Henri VIII, au sujet des monastères réformés. Les moines, les prêtres y poussent le peuple : bataille et grande effusion de sang. Les chefs ont la tête tranchée. *H. de Tudor, t. 1, p. 296.*

Henri VIII fait brûler vif, et à petit feu, Lambert, quatre anabaptistes hollandois, quatre hommes et deux femmes qui ne peuvent croire à la transubstantiation. *Id. p. 313.*

Bill sanguinaire des six articles, donné par le Parlement d'Angleterre. *Id. p. 314.*

(1539.) Persécution violente pour l'exécution du bill des six articles.

Persécution en Ecosse, au sujet de la réformation commencée en 1528. Patrick

Hamilton, et son disciple le moine Forrest, brûlés vifs, furent les premières victimes.

(1546.) Anne Ascue, femme jeune, belle et vertueuse, mise à la torture et brûlée vive, avec trois citoyens. *Id. p. 373.*

(1556.) En Ecosse, Wishart, réformé, est brûlé vif. Le cardinal Béaton, auteur de ce supplice, est assassiné par les disciples de ce Wishart. *Id. p. 409.*

(1549.) Une femme nommée Joan Vocher, accusée d'hérésie, est brûlée vive en Angleterre. Quelque temps après, un Hollandais, appelé Van-Paris, accusé d'arianisme, est brûlé vif. Il expire, en embrassant et en caressant avec des transports de joie les fagots qui le réduisent en cendres. *Id. p. 457.*

Sous Henri VIII, des révoltés, au nombre de 10,000, demandent que la messe soit rétablie, que la moitié des terres abbatiales soit restituée, que l'on respecte l'eau-bénite et le pain-béni, &c. Ils sont battus avec un grand carnage par Russel. Arundel et les autres chefs sont exécutés. *Id. p. 443.*

Sous Marie d'Angleterre, en trois ans, 277 hérétiques furent brûlés vifs : et une multitude subit d'autres peines, comme emprisonnement, amendes, confiscations. Une femme accoucha au milieu des flam-

mes ; quelques citoyens , touchés de compassion , retirèrent l'enfant du feu : le juge catholique l'y fit rejeter. *Id.* p. 526.

Selon Grotius , Charles - Quint fit périr dans les Pays-Bas , par la main des bourreaux , 100,000 protestans. Mais le célèbre Frapaolo réduit ce nombre à 50,000. Ce même auteur prétend qu'en France le nombre de ces exécutions fut aussi considérable. *Id.* p. 526 , et t. 2 , p. 183.

Sous Philippe II d'Espagne , on érigea en Hollande , et dans les Pays-Bas , des tribunaux tyranniques et sanguinaires (l'inquisition) contre les protestans. Les prisons furent remplies d'hommes de toutes les classes , de tous les rangs : ils n'en sortoient que pour être livrés aux bourreaux. Malgré la soumission paisible et générale , on n'entendit plus retentir que les mots de confiscation , d'emprisonnement , d'exil , de torture et de mort. *H. Tudor* , t. 2 , p. 185.

Le duc d'Albe , en se démettant du commandement des Pays-Bas et de la Hollande , en 1574 , se vanta d'avoir fait périr en cinq ans , 18,000 hérétiques par la main du bourreau. *Id.* p. 206.

Sous le règne d'Elisabeth , les anti-trini-

taires furent persécutés, plusieurs furent brûlés vifs.

Je ne dois pas omettre la conjuration des poudres, formée par les catholiques, dont le but étoit de faire sauter en l'air le roi Jacques I, la famille royale, les deux chambres du parlement et une partie de la plus haute noblesse d'Angleterre. Il n'y eut que quelques conjurés qui périrent sur l'échafaud.

Il y eut, sous Jacques I d'Angleterre, des personnes brûlées vives pour cause de religion.

Un grand nombre sont brûlées en Ecosse, pour être soi-disant sorciers. Dans un village, près de Berwick, qui ne contenoit que onze maisons, quatorze personnes furent condamnées au feu. *H. t. 3, Stuart, p. 214.*

Plusieurs prêtres sont punis de mort, pour avoir reçu les ordres dans l'Eglise romaine. *Id. p. 280.*

(1557—1652.) Les Abyssins défendent la doctrine des Monophysites. Les jésuites convertissent les deux empereurs d'Abyssinie : ils y établissent, avec une violence précipitée, l'inquisition de Portugal. Pour défendre leur religion et leur liberté, les

Abyssins prennent les armes, et montrent une valeur infructueuse. Cinq rebellions sont étouffées dans le sang des révoltés. Deux Abunas furent tués dans les combats, et leurs troupes périrent sur le champ de bataille, ou furent étouffées dans leurs cavernes ; et le mérite, le rang, ni le sexe, ne purent soustraire les ennemis de Rome à une mort ignominieuse. Cependant le monarque vainqueur se laissa vaincre par la constance et la fermeté de sa nation. *G. t. 12, p. 199—203.*

*Faits tirés de l'Extrait des Voyages, par
M. de la Harpe.*

En Afrique, *Snelgrave* voit les têtes amoncelées de 4,000 prisonniers faits sur le roi de Juida par le roi de Dahomay, qu'il avoit sacrifiés à ses fétiches. Et pendant que *Snelgrave* étoit à la cour de Dahomay, le roi destina encore un grand nombre de prisonniers faits dans la région de Tusso à être immolés à ses fétiches. Les peuples de Dahomay mangent la chair des victimes humaines immolées. *T. 3, p. 57 et 60.*

Au royaume de Juida, si quelqu'un tue ou blesse un serpent fétiche, il est assommé

ou brûlé. Bosman et Barbot racontent que, lorsque les Anglais commencèrent à s'établir dans le royaume de Juida, ils rencontrèrent et tuèrent un serpent fétiche, sans en sentir les conséquences. Les naturels du pays l'ayant su, vinrent fondre sur le comptoir, tuèrent tous les Anglois, et détruisirent par le feu, l'édifice et les marchandises. *T. 3, p. 248 et 249.*

Au royaume de Juida, huit des principales femmes, choisies par le grand sacrificateur, et des hommes dont le nombre est fixé par le nouveau roi et par le grand sacrificateur, sont enterrés tous vivans pour lui servir de cortège en l'autre monde. *T. 3, p. 273.*

Dans la ville d'Arebo, au royaume de Benin, les habitans ont l'usage abominable d'égorger la femme qui accouche de deux enfans. Ils la sacrifient, elle et ses deux enfans, à un certain démon qui habite un bois voisin de la ville. *T. 3, p. 294.*

Quantité de domestiques sont enterrés vivans avec le défunt roi de Bénin ; et pendant plusieurs jours, la populace court les rues, coupant des têtes, et vient les offrir au roi mort. *T. 3, p. 294.*

En 1638, lorsque les affaires des Portugais

parurent tout-à-fait désespérées au Japon (dans une guerre civile et religieuse excitée par les chrétiens, guerre qui les fit chasser du Japon), environ 40,000 Japonois, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyoient souffrir à leurs frères, dont plusieurs avoient péri dans les supplices les plus cruels, se retirèrent dans une forteresse voisine de Timabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Japonois, aidés des Hollandois, les exterminèrent jusqu'au dernier. *T. 9, p. 353.*

Dans la religion de *Xata*, des milliers de Japonois se dévouent à la mort, ou à des souffrances qui font frémir, pour plaire à leur dieu *Conon*, et mériter une vie bienheureuse et éternelle en l'autre monde. *T. 9, p. 368.*

Un cacique de la province de Maya sacrifia aux idoles du pays l'espagnol *Valdivia*. *T. 10, p. 210.*

Les Espagnols découvrent dans plusieurs îles du continent de l'Amérique, et sur-tout dans celle qu'ils nommèrent *île des Sacrifices*, plusieurs cadavres humains, que les habitans avoient immolés à leurs dieux. *T. 10, p. 263.*

Les Tlascalans reconnoissoient plusieurs dieux, et leur offroient en holocauste leurs prisonniers de guerre, qu'ils engraissoient dans des cages avant de leur être immolés. *T. 10, p. 386.*

A Cholulans, on sacrifie aux dieux dix enfans de l'un et de l'autre sexe, pour se préparer à combattre les Espagnols. *T. 10, p. 399.*

Montezuma, toujours irrésolu, fait ruisseler le sang humain sur les autels de ses dieux à l'approche de Cortez. *Tome 10, page 409.*

On voyoit des fêtes à Mexico, où le nombre des victimes humaines étoit de 5,000. Il se faisoit à Mexico des sacrifices qui coûtoient la vie à 20,000 captifs. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres pour avoir des captifs à immoler, les Topilzins portoient les plaintes des dieux à l'empereur, lui représentoient qu'ils mourroient de faim. Les victimes offertes étoient mangées par les prêtres et par leurs amis. *T. 11, p. 250.*

Il y avoit d'autres sacrifices qui ne se faisoient qu'à certaines fêtes et qui se nommoient.... c'est à-dire, écorchement d'hommes. On prenoit plusieurs captifs, que les

prêtres écorchoient ; et, de leur peau, ils en revêtissoient autant de ministres subalternes, qui se distribuoient dans tous les quartiers de la ville, en chantant et dansant à la porte des maisons. *T. 11, p. 250.*

La principale fête en l'honneur du dieu Vitziliputzli étoit célébrée au mois de mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles, consacrées au service du temple, pétrissoient, avec du miel et de la farine de maïs, une grande idole. Tous les seigneurs assistoient à cette cérémonie religieuse. On faisoit ensuite des morceaux de la même pâte en forme d'os, qu'on nommoit la chair de Vitziliputzli. Les prêtres les coupoient en pièces, et les distribuoient au peuple, sans distinction d'âge ni de sexe. Chacun recevoit son morceau de pâte avec des apparences de piété, qui alloient jusqu'aux larmes, le mangeoit avec la même dévotion, croyant manger la chair de leur dieu. Ainsi ces peuples croyoient manger leur dieu, comme les chrétiens croient manger le leur. *T. 11, p. 251.*

Toutes leurs fêtes finissoient par des sacrifices humains, et toujours la victime servoit de nourriture. *T. 11, p. 254.*

Les parens et les amis d'un cacique, ou

autre seigneur mort , venoient lui offrir des esclaves , qui étoient sacrifiés sur-le-champ , pour l'accompagner dans l'autre monde. Chaque seigneur ayant une espèce de chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses , on tuoit le chapelain et les principaux officiers qui avoient servi dans la même maison ; les uns pour aller préparer un nouveau domicile , les autres pour lui servir de cortége. *T. 11 , p. 261.*

Lorsque l'empereur mouroit , on tuoit pour première victime l'officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes et les parfums du palais. On immoloit ensuite 200 victimes humaines. Le cinquième jour , les prêtres faisoient le sacrifice de 15 esclaves ; le vingtième , ils en sacrifioient 5 ; 3 le soixantième , et 9 vingt jours après , pour terminer les funérailles. *T. 11 , p. 263 , 265.*

Les Tlascalans , quoique ennemis des Mexicains , avoient pris d'eux l'usage de sacrifier leurs captifs , et d'en manger la chair. *T. 11 , p. 288.*

Vingt-huit à trente personnes sont suppliciées , comme sorciers , dans le comté de Maine , par les Anglois. *T. 14 , p. 121 — 125.*

Quelqu'idée qu'on se fasse de la religion

des sauvages du nord de l'Amérique , il paroît certain que , dans toute la partie septentrionale de ce continent , on n'a trouvé ni temple ni culte réglé. *T. 14 , p. 430.*

Les Islandois sacrifioient des hommes à leurs idoles ; ils les écrasient sur un grand rocher , ou les jetoient dans des puits profonds , creusés exprès à l'entrée du temple. *T. 17, p. 304.*

Cook est témoin , à Otaïti , d'un sacrifice humain. Lorsqu'un des grands chefs juge qu'un sacrifice humain est nécessaire , il désigne lui-même l'infortuné qu'on immolera. Les prêtres ont , dans cette île , la plus redoutable autorité. *T. 22 , p. 457.*

Les insulaires de Uliétéa sacrifient des hommes. Les victimes sont nommées par le grand-prêtre , qui , dans les assemblées solennelles , se retire seul au fond de la maison de Dieu , et y passe quelque temps. En sortant , il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu , et conversé avec lui (ce pontife jouit seul de ce privilège) ; qu'il demande un sacrifice humain , et qu'il desire une telle personne présente , contre laquelle le pontife a vraisemblablement de la haine ; et sur-le-champ cet infortuné est assommé. *T. 20 , p. 488.*

Cook assure que les habitans des îles des Amis sacrifient des hommes à leurs dieux. Lorsque j'ai décrit, dit-il, la *natche* dont nous fûmes témoins à Tongataboo, j'ai dit que les insulaires, en nous parlant des suites de cette fête, nous assurèrent qu'on immoleroit dix victimes humaines : d'où l'on peut se former une idée de la multitude de massacres religieux. Il pense que ces sortes de massacres se répètent souvent à Otaïti, mais qu'on n'immole qu'une victime à-la-fois. — Rien ne peut sans doute affaiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume, dit Cook; mais ses funestes effets se trouveroient diminués à quelques égards, si elle contenoit la multitude en lui donnant du respect pour la divinité ou pour la religion du pays. Elle est si loin de produire ce faible avantage, que, etc. Nous ne citons cette réflexion de Cook, que pour prouver ce que nous avons dit cent et cent fois, que la religion n'a jamais contenu le peuple. *T.* 22, p. 469—470.

Le lendemain d'une bataille, les habitans de Bolabola s'assemblent au Morai, cimetière, pour remercier l'*Eatova* de la victoire qu'ils viennent de remporter, et lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont

tués , et même les prisonniers qu'ils ont faits. *T. 22, p. 493.*

Dans l'île de Sandwich , on sacrifie des hommes aux dieux *Taata* et *Taboo*. On en sacrifie aussi à la mort des chefs. Cook dit : Je fus affligé de rencontrer des preuves de cet usage sanguinaire dans toutes les terres de l'océan Pacifique ; tout indiquoit que ces sacrifices étoient très-communs. *T. 23, p. 96.*

Selon les témoignages des naturels de l'île de Sandwich , les sacrifices humains y sont plus communs qu'ailleurs , que sur aucune des îles où nous avons abordé. Non-seulement ces abominables moyens sont employés au commencement d'une guerre , mais la mort d'un chef un peu distingué entraîne le sacrifice d'un ou de plusieurs *Tows-tows* , selon la dignité du chef ; et l'on nous apprend qu'on immoleroit dix hommes lorsque *Terréoboo* rendroit le dernier soupir. *T. 23, p. 463.*

Les sacrifices humains sont universellement établis dans toutes les îles de la mer du sud. *T. 23, p. 420.*

Ainsi donc par toute la terre l'absurde opinion d'un Dieu a été funeste au monde ; par-tout , chez les peuples barbares comme chez les nations dites civilisées , cette chi-

mère a fait couler le sang humain : et quels avantages a-t-elle produits ? Aucun.

Fin de l'extrait des Voyages.

Les Millénaires s'attroupent dans la ville de Londres, se soulèvent, tuent beaucoup de monde, et finissent par être massacrés. *H. Maison de Stuart, t. 3, p. 16.*

On dit que l'empereur Henri VII, allant en 1513 soutenir par les armes ses prétentions sur le royaume de Naples, mourut empoisonné. Un Dominicain mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Les empereurs, en qualité de chanoines de Saint-Jean-de-Latran, communioient alors sous les deux espèces.

(1520.) Troll, archevêque d'Upsal, ministre et complice de Christiern II, surnommé le Néron du nord, tyran du Danemarck et de la Suède, avoit obtenu une bulle du pape contre le sénat de Stockolm, qui s'étoit opposé à ses déprédations aussi bien qu'à l'usurpation de Christiern. Tout ayant été appaisé, les deux tyrans ayant juré sur l'hostie d'oublier le passé, le roi invita à souper dans son palais deux évêques, tout le sénat, et 94 seigneurs. Toutes les tables étoient servies ; on étoit dans la sécurité et dans la joie, lorsque

Christiern et l'archevêque sortirent de table ; ils rentrèrent un moment après , mais suivis de satellites et de bourreaux. L'archevêque , une bulle du pape Léon X à la main , fit massacrer tous les convives. Cette fête fut terminée par la boucherie qu'on fit de 600 citoyens , sans distinction d'âge ni de sexe. *V. t. 18 , p. 175.*

Deux fanatiques , Storck et Muncer , nés en Saxe , prétendirent , sur quelques passages de l'Ecriture , qu'on n'est point disciple de *Christ* sans être inspiré ; ils prétendirent l'être. Ils vouloient qu'on rebaptisât les enfans , parce que le Christ avoit été baptisé étant adulte. Muncer s'empare de Mulhausen. Les paysans se soulèvent de la Saxe jusqu'en Alsace ; ils massacrent tous les gentilshommes qu'ils rencontrent , ravagent tous les endroits où ils pénètrent , depuis la Saxe jusqu'en Lorraine , commettant les plus grandes cruautés ; et enfin après avoir fait des maux affreux , ils finissent par être massacrés. *V. t. 18 , p. 181.*

Calvin fait brûler à petit feu Michel Servet.

Fromenteau dit que , dans les dix-sept années du règne de Louis XII de France , les papes tirèrent du diocèse de Paris

3,300,000 livres, numéraire de ce temps-là : ce qui paroît exagéré.

Sous François I, Jean Leclerc fut tenaillé vif; on lui coupa les bras, les mamelles, le nez, pour avoir parlé contre les images et contre les reliques. Quand donc la mémoire de François I^{er} sera-t-elle en horreur ? Il souffrit qu'on brûlât à petit feu vingt misérables accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensoit sans doute tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des suppliciés pour n'avoir pas cru au pape, et l'horreur de leurs supplices, font frémir : il n'en étoit point ému. La religion ne l'embarrassoit guères : il se liguoit avec les protestans d'Allemagne, et même avec les mahométans. *V. t. 18, p. 227.*

Il faut placer ici un fait qui n'est pas aussi sanguinaire que ceux cités ci-dessus, mais qui fera connoître l'esprit des moines, leurs manéges perfides, leurs profanations sacrilèges, quand il s'agit de parvenir à leur fin et d'abuser de la crédulité du vulgaire. C'est Voltaire qui va parler.

Une animosité ouverte excitoit les franciscains contre les dominicains, depuis le treizième siècle. Les dominicains perdoient beaucoup de leur crédit chez le peuple,

parce qu'ils honoroient moins la Vierge que les cordeliers, et qu'ils lui refusoient, avec saint Thomas, le privilège d'être née sans péché. Les cordeliers, au contraire, gaignoient beaucoup de terrain, en prêchant par-tout l'immaculée conception, soutenue par saint Bonaventure. La haine entre ces deux ordres étoit si forte, qu'un cordelier prêchant à Francfort en 1503 sur la Vierge, et voyant entrer un dominicain, s'écria qu'il remercioit Dieu de n'être pas d'une secte qui déshonoroit la mère de Dieu même, et qui empoisonnoit les empereurs dans l'hostie. Le dominicain, nommé Vigan, lui cria qu'il en avoit menti, et qu'il étoit hérétique. Le franciscain descendit de sa chaire, excita le peuple : il chassa son ennemi à grands coups de crucifix, et Vigan fut laissé pour mort à la porte. Les dominicains tinrent en 1504, à Vimpsen, un chapitre, dans lequel ils résolurent de se venger des cordeliers, et de faire tomber leur crédit et leur doctrine, en armant contr'eux la Vierge même. On y répandit, pendant trois ans, plusieurs histoires d'apparitions de la mère de Dieu, qui reprochoit aux cordeliers la doctrine de l'immaculée conception, et qui disoit que c'étoit un blasphème, le-

quel ôtoit à son fils la gloire de l'avoir lavée du péché originel et sauvée de l'enfer. Les cordeliers opposoient d'autres apparitions. Enfin en 1507 , les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frère lai, nommé Yetser, se servirent de lui pour convaincre le peuple. C'étoit une opinion établie dans les couvens de tous les ordres, que tout novice qui n'avoit pas fait profession, et qui avoit quitté l'habit, restoit en purgatoire jusqu'au jugement dernier , à moins qu'il ne fût racheté par des prières et des aumônes au couvent.

Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule de Yetser, vêtu d'une robe où l'on avoit peint des diables. Il étoit chargé de chaînes, accompagné de quatre chiens ; et sa bouche dans laquelle on avoit mis une petite boîte ronde pleine d'étoupes, jetoit des flammes. Ce prieur dit à Yetser , qu'il étoit un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit, et qu'il en seroit délivré si le jeune Yetser vouloit bien se faire fouetter en sa faveur devant le grand autel. Yetser n'y manqua pas ; il délivra l'ame du purgatoire. L'ame lui apparut rayonnante en habit blanc, pour lui apprendre qu'elle étoit montée au ciel, et pour lui

recommander les intérêts de la Vierge, que les cordeliers calomnioient.

Quelques nuits après, sainte Barbe, à qui frère Yetser avoit une grande dévotion, lui apparut. C'étoit un autre moine qui étoit sainte Barbe. Elle lui dit qu'il étoit saint, et qu'il étoit chargé par la Vierge de la venger de la mauvaise doctrine des cordeliers.

Enfin, la Vierge descendit elle-même par le plafond avec deux anges : elle lui commanda d'annoncer qu'elle étoit née dans le péché originel, et que les cordeliers étoient les plus grands ennemis de son fils. Elle lui dit qu'elle vouloit l'honorer des cinq plaies dont sainte Lucie et sainte Catherine avoient été favorisées.

La nuit suivante, les moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium, on lui perça les mains, les pieds et le côté. Il se réveilla tout en sang. On lui dit que la sainte Vierge lui avoit imprimé les stigmates ; et, en cet état, on l'exposa sur l'autel, à la vue de tout le peuple.

Cependant, malgré son imbécillité, le pauvre frère ayant reconnu dans la sainte Vierge la voix du sous-prieur, commença à soupçonner l'imposture. Les moines n'hésitèrent pas ; ils l'empoisonnèrent. On lui

donna , en le communiant , une hostie saupoudrée de sublimé corrosif. L'âcreté qu'il ressentit lui fit rejeter l'hostie. Aussi-tôt les moines le chargèrent de chaînes, comme un sacrilège. Il promit, pour sauver sa vie, de jurer sur une autre hostie qu'il ne révéleroit jamais ce secret. Au bout de quelque temps, ayant trouvé le moyen de s'évader, il alla tout déposer devant le magistrat. Le procès dura deux ans, au bout desquels quatre dominicains furent brûlés à la porte de Berne, le dernier mai 1509, après la condamnation prononcée par un évêque délégué de Rome. *V. t. 18, p. 170—172.*

Anne Dubourg, conseiller au parlement, juge intègre, est jugé et condamné par l'évêque de Paris, un Robert inquisiteur, et des commissaires du parlement pour avoir manifesté des opinions conformes à celles des luthériens et des calvinistes; il est pendu et brûlé en place de Grève en 1559. *V. t. 18, p. 232.*

L'inquisition est une des principales causes de la dépopulation de l'Espagne. Les Juifs qui y faisoient fleurir le commerce, sont forcés d'en sortir. A Goa, elle détruit le commerce. En Portugal, Jean, duc de Bragance, ayant arraché son pays à la do-

mination espagnole, voulut aussi le délivrer de l'inquisition; mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations. Après sa mort, les inquisiteurs eurent l'impudence audacieuse de le déclarer excommunié. *V. t. 18, p. 262.*

Les Indiens dévots se précipitent à l'envers sous les roues du char qui porte l'idole *Jaganat*. On raconte qu'en 1642, un Raïa ayant été assassiné à la cour de Shagéan, treize femmes de ce Raïa se jetèrent dans le bûcher de leur maître. Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava se précipitèrent dans le bûcher de ce prince; il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un et treize de l'autre se dévouèrent à la mort de la même manière. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus communs dans les premières castes que dans celles du peuple, et plusieurs missionnaires le confirment. *V. t. 18, p. 397.*

Les puritains, espèce de calvinistes, obligés de fuir l'Angleterre, leur patrie, se réfugièrent en 1620 dans la nouvelle Angleterre. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre et féroce; ils tourmentèrent

en toutes manières les paisibles Pensylvaniens qui vinrent s'y établir ; mais en 1692 , la folie des sortilèges , des possessions , s'empara d'eux. La moitié des habitans crut être possédée , et l'autre moitié fut accusée de sortilège. Le peuple en fureur menaçoit tous les juges de les pendre , s'ils ne faisoient pendre les accusés. On ne vit pendant deux ans que des sorciers , des possédés , et des gibets. *V. t. 18 , p. 367.*

Philippe II d'Espagne promet solennellement de détruire tous les protestans qui étoient en Espagne , et il accomplit son vœu ; l'inquisition le seconda. On brûla à petit feu , dans Valladolid , tous ceux qui étoient soupçonnés ; et Philippe , des fenêtres de son palais , contemploit leur supplice et entendoit leurs cris. Philippe sut que dans une vallée du Piémont , voisine du Milanéz , il y avoit quelques hérétiques ; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes , et lui écrit ces deux mots : *Tous au gibet.* Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré ; il ordonne qu'on passe au fil de l'épée les novateurs , mais qu'on en réserve soixante , dont trente doivent périr par la corde , et trente dans les flammes : et

l'ordre est exécuté. *V. t. 18, p. 434—435.*

Philippe II proscriit le prince d'Orange, et met sa tête à 25,000 écus. Dans son édit de proscription, Philippe avoue qu'il avoit violé le serment qu'il avoit fait aux Flamands, et dit que le *pape l'a dispensé de ce serment. V. t. 18, p. 445.*

Le prince d'Orange est assassiné par Barthelemi Gérard, Franc-Comtois, non pour gagner les 25,000 écus, mais par l'enthousiasme de religion. Le jésuite Strada rapporte que Gérard soutint toujours dans les tourmens, qu'il avoit été poussé à cette action par un *instinct divin*. Il dit encore que Sauvigni, qui avoit voulu assassiner le prince d'Orange, et qui l'avoit blessé d'un coup de pistolet dans Amiens, *n'avoit entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé son ame par la confession aux pieds d'un dominicain, et après l'avoir purifiée par le pain céleste*. Poltrot de Méré avoit assassiné François, duc de Guise, par les mêmes principes. Poltrot se crut un Aod envoyé de Dieu pour tuer le chef des Philistins. *V. t. 18, p. 447.*

(1562.) Le duc de Guise, en passant près de Vassi, trouve des calvinistes qui, jouissant des privilèges de l'édit qui suivit le

colloque de Poissi, chantoient publiquement leurs pseumes dans une grange; ses valets insultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ soixante, blessèrent et dispersèrent le reste. La France est partagée; ce ne fut de tous côtés que massacres et pillages. *V. t. 18, p. 497.*

Pie IV offre à Catherine de Médicis, régente de France, 100,000 écus d'or, et autant en prêt, si elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la bastille Montluc, évêque de Valence, et le chancelier de l'Hôpital. *V. tome 18, p. 524.*

Jacques Clément, muni des sacrements, encouragé par son prieur Bourgoïn, assassine Henri III. Son portrait est mis sur l'autel à Paris, avec ces mots gravés au bas : *S. Jacques Clément, priez pour nous.* On tire le canon à Rome, on y prononce son éloge, il est regardé comme un martyr et un saint. Le Jésuite Mariana s'exprime ainsi dans son livre de l'institution des rois : *Jacques Clément se fit un grand nom : le meurtre fut expié par le meurtre ; et le sang royal coule en sacrifice aux manes du duc de Guise, perfidement assassiné. Ainsi périt Jacques Clément, âgé de vingt-quatre ans,*

la gloire éternelle de la France. V. tome 18, p. 547.

Le parlement de Languedoc défend, sous peine de la vie , de reconnoître Henri IV pour roi de France, *conformément à la bulle de notre S. Père le Pape. V. t. 19, pag. 4.*

Sous Louis XIII, la guerre civile entre les catholiques et les protestans fait répandre beaucoup de sang.

Sous Philippe II d'Espagne, l'expulsion des Maures persécutés par l'Inquisition , expulsion qui n'eut pour cause que la différence de religion , fait perdre à l'Espagne plus de 20,000 familles paisibles, désarmées et laborieuses.

Guerre de 30 ans , dans laquelle la religion entra pour beaucoup. L'Allemagne fut dévastée et malheureuse.

La conjuration nommée *Papiste* trouble l'Angleterre. Stafford, vieillard respectable, périt sur un échafaud. L'archevêque de S. André, primat d'Ecosse , est assassiné. Les presbytériens comparent , dans leurs sermons , cet assassinat à celui de Jahel, d'Aod et de Judith. Ils jurent de ne plus obéir au roi , et d'immoler au Seigneur tous les prélats qui s'opposeroient aux Saints ; c'est ainsi qu'ils s'appeloient. Le roi Char-

les II est obligé d'envoyer contre les Saints une armée. Les presbytériens font tête avec une armée de 8,000 hommes : cette armée s'appeloit l'armée du Seigneur. Elle est défaite ; on fit pendre deux prêtres et quelques prisonniers : les autres , à qui on fit grace de la vie , périrent dans les flots , dans leur transplantation à l'Amérique. *V. t. 19 ; pag. 210—216.*

Guillaume Laud , archevêque de Cantorbéry , est condamné à périr , et périt du supplice des traîtres , pour avoir , dans la consécration d'une église de Londres , employé quelques cérémonies de l'église romaine. *V. t. 19 , pag. 181.*

La Hollande est troublée par les deux partis des Gomaristes et des Arminiens. Barneveld , vieillard de 72 ans , qui avoit servi 40 ans sa république avec succès dans toutes les affaires politiques , meurt sur un échafaud. Son jeune fils est exécuté pour n'avoir pas découvert le complot que son frère avoit formé pour venger son père. *V. t. 19 , pag. 260.*

Dans les états tenus en France en 1614 , la plus nombreuse partie de la nation qu'on appelle le Tiers-Etat , et qui est le fond de l'Etat , demanda en vain , avec le parle-

ment, qu'on posât pour loi fondamentale:
 « Qu'aucune puissance spirituelle ne peut
 » priver les rois de leurs droits sacrés qu'ils
 » ne tiennent que de Dieu seul, et que c'est
 » un crime de lèse-majesté au premier chef,
 » d'enseigner qu'on peut déposer et tuer les
 » rois ». C'est la substance en propres paroles de la demande de la nation. Et elle fut faite dans un temps où le sang de Henri-le-Grand fumoit encore. Cependant un évêque de France, né en France, le cardinal Duperron, s'opposa violemment à cette proposition; il s'emporta jusqu'à dire, *que la puissance du Pape étoit pleine, plénissime, directe au spirituel, indirecte au temporel, et qu'il avoit chargé de dire qu'on excommunieroit ceux qui avanceroient QUE LE PAPE NE PEUT DÉPOSER LES ROIS*. On gagna la Noblesse, on fit taire le Tiers-Etat; et l'opinion du Clergé prévalut.

Voilà donc comme la religion soutient le trône ! Et remarquez que ceci n'est pas une opinion isolée, un événement tumultueux dont on ne peut rien conclure pour l'avenir; mais une opinion réduite en maxime, en principe de conduite, et que c'est en présence du roi, et de toute une grande nation assemblée, qu'on ose l'établir. A ce trait,

qui caractérise l'amour effrénée de la domination des prêtres de toutes les religions, je vais en ajouter un qui caractérise merveilleusement leur insatiable soif des richesses.

Zoroastre , ce prophète qui institua chez les Perses le culte du feu, après avoir établi des maximes qui feroient honneur aux plus sages législateurs , telles que, qui engendre son semblable , plante un arbre utile , cultive un champ , sème des grains avec soin et avec pureté, détruit un animal nuisible, travaille à son salut , en faisant des choses agréables à Dieu, et est aussi grand devant Orsmud , que s'il avoit répété dix mille prières ; *ce même Zoroastre* dit : « Il ne » suffit pas que vos bonnes œuvres surpassent en nombre les feuilles des arbres , les » gouttes de la pluie , les sables de la mer , » ou les étoiles du firmament ; il faut encore , » pour qu'elles vous soient profitables , que » le *destour* (le prêtre) daigne les approuver. Vous ne pouvez obtenir une telle » faveur, qu'en payant fidèlement à ce guide » du salut la dîme de vos biens , de vos » terres , de votre argent , de tout ce que » vous possédez. Si le *destour* est satisfait , » votre ame évitera les tourmens de l'enfer : » vous serez comblés d'éloges en ce monde ,

» et vous goûterez dans l'autre un bonheur
 » éternel. Car les *destours* sont les oracles
 » de la divinité ; rien ne leur est caché , et
 » ce sont eux qui délivrent tous les hom-
 » mes ». Ami lecteur , de quelque religion
 que tu sois , ne reconnois-tu pas là le lan-
 gage et les maximes de tes prêtres ? Ces *des-
 tours* avoient des biens immenses ; outre les
 terres les plus fertiles de la Médie , dont les
 Perses les laissoient jouir paisiblement , ils
 jouissoient encore d'une taxe générale sur
 les fortunes et sur l'industrie des citoyens.

G. t. 2 , pag. 20 et 24.

Louis XIV persécute les calvinistes. Cette
 persécution , qui dura depuis 1681 jusqu'en
 1704 , dans laquelle fut rendu ce fatal édit
 qui révoqua le fameux édit de Nantes , fit
 plus de 100,000 malheureux. Un très-grand
 nombre de calvinistes périrent les armes à
 la main , ou par la main des bourreaux , et
 plusieurs expirent sur la roue et dans les
 flammes : persécution qui doit rendre à ja-
 mais exécration à tout Français la mémoire
 du chancelier le Tellier et la Société de Jésus ,
 instigateurs de cette persécution.

De nos jours n'avons-nous pas vu l'exé-
 crable fanatisme saisir avec une joie atroce ,
 un événement inopiné et malheureux , le

transformer en un crime absurde, incroyable, pour avoir une victime à offrir en holocauste à la divinité ? et le vieillard Calas, citoyen vertueux, expire sur la roue. Ce même fanatisme n'a-t-il pas fait encore périr de nos jours, dans des tortures affreuses, le chevalier de la Barre, fils d'un lieutenant - général des armées, jeune homme d'une haute espérance, pour n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins ?

Mais il faut finir : et pour terminer ce tableau effrayant et douloureux de maux, de tueries, de perfidies, de calamités, qui ont eu pour cause l'opinion d'un Dieu, je vais donner le petit relevé que fait Voltaire de faits qui montrent quelle a été la sorte d'influence de la sacrée chrétienne religion sur l'espèce humaine. On pourra y trouver quelques répétitions de ce que nous avons dit, mais sûrement elles ne déplairont pas au lecteur.

Les chrétiens avoient déjà excité quelques troubles à Rome, lorsque, l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre Novatien disputa ce que nous appelons la *chaire de Rome*, la papauté au prêtre Corneille : car c'étoit déjà une place importante qui valoit beaucoup

d'argent. Et précisément dans le même temps la chaire de Carthage fut disputée de même par Cyprien et un autre prêtre nommé *Novat*, qui avoit tué sa femme à coups de pied dans le ventre⁽¹⁾. Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage et dans Rome. L'empereur Décius fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices ; c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de Décius. Nous n'en parlerons pas ici ; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux schismes, qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera pas trop fort. Posons donc..... 200

Dans le schisme des Donatistes, en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents personnes assommées à coups de massue, car les évêques ne vouloient pas qu'on se battît à coups d'épée : pose..... 400

600

(1) Histoire Ecclésiastique.

De l'autre part. 600

On sait de quelles horreurs et de combien de guerres civiles le seul mot de *consubstantiel* fut l'origine et le prétexte. Cet incendie embrasa tout l'empire à plusieurs reprises, et se ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de 400 années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, sans compter les familles errantes, réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes : ci. 300,000

La querelle des Iconoclastes et des Iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies : ci. 60,000

Nous ne devons pas passer sous silence les cent mille Manichéens que l'impératrice Théodora, veuve de Théophile, fit égorger dans l'em-

360,600

Ci-contre. 360,600

pire grec, en 845. C'étoit une pénitence que son confesseur lui avoit ordonnée, parce que, jusqu'à cette époque, on n'en avoit encore pendu, empalé, noyé, que vingt mille. Ces gens-là méritoient bien qu'on les tuât, pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe et point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins : ci. . . 120,000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres, qui se disputent par-tout des chaires épiscopales; il faut avoir une extrême discrétion : pose. 20,000

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades avoit coûté la vie à deux millions de chrétiens; mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million : ci. 1,000,000

La croisade des religieux chevaliers Porte-Glaive, qui dévastèrent

1,500,600

De l'autre part.....1,500,600

si honnêtement et si saintement tous
les bords de la mer Baltique, doit al-
ler au moins à cent mille morts : ci. 100,000

Autant pour la croisade contre
le Languedoc, où l'on ne vit long-
temps que les cendres des bûchers,
et les ossemens des morts dévorés
par les loups dans les campagnes.. 100,000

Pour les croisades contre les em-
pereurs, depuis Grégoire VII,
nous voulons bien n'en compter
que cinquante mille : ci. 50,000

Le grand schisme d'occident,
au quatorzième siècle, fit périr as-
sez de monde pour qu'on rende
justice à notre modération, si nous
ne comptons que cinquante mille
victimes de la rage papale, *rabbia*
papale, comme disent les Italiens. 50,000

La dévotion avec laquelle on fit
brûler, à la fin de ce grand schisme,
dans la ville de Constance, les deux
prêtres Jean Hus et Jérôme de Pra-
gue, fit beaucoup d'honneur à l'em-

1,800,600

Ci-contre.....1,800,600

pereur Sigismond et au concile ;
 mais elle causa, je ne sais comment,
 la guerre des Hussites , dans la-
 quelle nous pouvons compter
 hardiment cent cinquante mille
 morts : ci..... 150,000

Après ces grandes boucheries,
 nous avouons que les massacres
 de Mérindol et de Cabrières sont
 bien peu de chose. Il ne s'agit que
 de vingt-deux gros bourgs mis en
 cendres , de dix-huit mille inno-
 cens égorgés , brûlés, d'enfans à la
 mamelle jetés dans les flammes, de
 filles violées et coupées ensuite par
 quartiers , de vieilles femmes qui
 n'étoient plus bonnes à rien , et
 qu'on faisoit sauter en l'air en leur
 enfonçant des cartouches chargées
 de poudre dans leurs deux orifices.
 Mais comme cette petite exécution
 fut faite juridiquement, avec tou-
 tes les formalités de la justice, par
 des gens en robe, il ne faut pas

1,950,600

De l'autre part.....1,950,600

omettre cette partie du droit fran-
çois : pose donc..... 18,000.

Nous voici parvenus à la plus sainte, à la plus glorieuse époque du christianisme, que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizième siècle. Les saints papes, les saints évêques, les saints abbés, ayant refusé de s'amender, les deux partis marchèrent sur des corps morts pendant deux siècles, et n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur vouloit bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassinats commis depuis le règne du saint pape Léon X jusqu'à celui du saint pape Clément IX, assassinats soit juridiques, soit non juridiques, têtes de prêtres, de séculiers, de princes, abattues par le bourreau; le bois renchérit dans plusieurs provinces par la multitude de bûchers allu-

1,968,600

(289)

Ci-contre. 1,968,600

més ; le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre ; les bourreaux lassés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même ; trente guerres civiles pour la transubstantiation, la prédestination, le surplis et l'eau bénite ; les massacres de la Saint-Barthélemi, les massacres d'Irlande, les massacres des Vandois, les massacres des Cévennes, &c. &c. &c. on trouveroit sans doute plus de deux millions de morts sanglantes, avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire, peut-être, que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, passons vite, avec horreur, deux millions : ci. 2,000,000

Ne soyons point injustes, n'imputons point à l'inquisition plus de crimes qu'elle n'en a commis en surplis et en étrole ; n'examinons

3,968,600

T

II.

(290)

De l'autre part.....5,968,600

rien : réduisons à deux cent mille
le nombre des ames qu'elle a en-
voyées au ciel ou en enfer : ci.... 200,000

Réduisons même à cinq millions
les douze millions que l'évêque
Las Casas prétend avoir été immo-
lés à la religion chrétienne dans
l'Amérique, et faisons sur-tout la
réflexion consolante qu'ils n'é-
toient pas des hommes, puisqu'ils
n'étoient pas chrétiens : ci.....5,000,000

Réduisons avec la même écono-
mie les quatre cent mille hommes
qui périrent dans la guerre du
Japon, excitée par les révérends
pères jésuites ; ne portons notre
compte qu'à trois cent mille : ci... 300,000

9,468,600

Le tout calculé ne montera qu'à la somme
de neuf millions quatre cent soixante-huit
mille six cents personnes, ou égorgées, ou
noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues
pour l'amour de Dieu.

EN BIEN ! lecteur, quel que vous soyez,

chrétien, juif, païen, musulman, ignicole, fétichien, ou déiste, contemplez ce tableau, et soyez de bonne foi. Si votre cœur n'est pas de bronze, si votre raison n'est pas pervertie, si vous voyez, si vous sentez comme présens les faits passés, ne frémissiez-vous pas d'horreur, et pouvez-vous encore penser qu'une religion quelconque soit nécessaire au bonheur de l'humanité et au soutien des empires? Que de forfaits, de perfidies, d'atrocités n'avez-vous pas vu commettre au nom de Dieu! A ce nom terrible et funeste, signal des discordes et des fureurs homicides, vous avez vu dans tous les âges et dans tous les lieux la terre dévastée et ensanglantée, les empires en combustion et quelquefois renversés, des mille millions d'hommes massacrés, périssant par le fer, la flamme, le poison, et dans des tortures inexprimables, longues et recherchées; la morale corrompue; la vertu, le savoir méprisés et persécutés; le crime, la bassesse et l'ignorance en honneur et sanctifiés; les familles divisées, les frères assassinant leurs frères, les enfans soulevés contre leur père, souverain ou particulier, les sujets déliés du serment de fidélité, brisant le frein sacré des loix, et poussés aux meurtres et aux

dévastations ; les traités , les transactions , violés malgré les sermens les plus saints , etc. etc. etc. et tous ces forfaits excités au nom de Dieu , et sanctifiés par les prêtres. Enfin vous avez vu par-tout les hommes abrutis par la religion , abjurer pour elle la raison , ce don le plus précieux de la nature , et soumettre leur personne , leur fortune et toutes leurs pensées à de vils farceurs , plongés dans toutes sortes de crimes et de débauches , et forçant à croire les absurdités les plus révoltantes. Dites-moi , croyez-vous que des légions de monstres sortis des enfers , avec la liberté , le pouvoir , la volonté et le génie de tourmenter les hommes , et de faire de ce séjour un séjour de larmes , de dévastations et de carnage , eussent pu causer plus de maux que n'en a fait commettre la chimère d'un Dieu ?

— Vous vous êtes étendu avec complaisance sur les malheurs déplorables qu'ont produits toutes les religions , mais vous vous taisez sur les biens qu'elles ont faits , et surtout la religion chrétienne.

— Eh ! malheureux christicole , hypocrite ou sottement enthousiaste , dis-nous donc quels sont ces biens ; fais-en l'énumération ; ajoute - les , cumule - les , et tous ensemble

pourront-ils jamais compenser le seul massacre des 100,000 Pauliciens, ordonné en 850, par cette exécration Théodora, impératrice d'Orient; ou celui des 100,000 calvinistes égorgés à la Saint-Barthélemi de 1572, ou celui des 40 ou 60,000 protestans massacrés en Irlande, en 1641, par les catholiques? Pourroient-ils seulement contrebalancer une petite partie de toutes ces persécutions sourdes, mais sans cesse agissantes, de tous ces maux sans éclat, mais toujours continus, et qui n'entrent point dans l'immense et effroyable tableau que je viens de tracer, ce qu'il faut bien remarquer, mais qui, dans tous les temps, ont tourmenté les hommes, avili et dégradé les empires? Vois, par exemple, tout le midi de l'Europe, le Portugal, l'Espagne, l'Italie entière, plongés dans l'ignorance la plus honteuse, la misère, l'opprobre le plus avilissant, occupés de confrairies, de rosaires, de pieuses simagrées, et négligeant l'agriculture, le commerce, les arts et les lettres; vois les églises et les monastères, les prêtres et les moines, couvrir le sol de ces Etats, et à chaque génération, enlever à l'agriculture, aux arts, aux métiers et à la guerre, des cent milliers de sujets, formant une milice redoutable aux

ordres d'un souverain étranger, qui, par son moyen, tient dans sa dépendance le souverain légitime; lui prescrit ses actions, et s'oppose impérieusement à tous projets utiles à l'Etat et aux sujets, qui peuvent blesser de quelque façon que ce soit, les intérêts du clergé : milice de fainéans, vivant aux dépens de l'Etat et des citoyens laborieux, et donnant par-tout l'exemple de l'impudence et de la dépravation des mœurs. Vois chez ces peuples les grands et les petits trembler au seul nom d'un inquisiteur, n'osant lire un seul livre, pas même le Nouveau Testament, sans le congé d'un familier de l'inquisition. Vois dans tous les Etats chrétiens la puissance ecclésiastique rivalisant et combattant sans cesse la puissance séculière, et ces rivalités énerver les empires et égarer les peuples, toujours victimes de leurs débats. Vois dans la France les prisons, les cachots regorgeans de citoyens vertueux, pour de sacrés *torche-culs*, la bulle *unigenitus* et les billets de confession. Vois des Etats qui pourroient avoir une marine imposante et des armées formidables, se priver de ces soutiens nécessaires pour doter richement des milliers de fainéans, d'imposteurs, de turbulens, donnant presque par-tout l'exem-

ple de la débauche, de la dissolution la plus effrénée, prêchant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, pervertissant ainsi la raison humaine, et affoiblissant la soumission aux loix de l'Etat. Vois toutes ces disputes théologiques divisant les citoyens, les rendant ennemis les uns des autres, et forçant les souverains aux châtimens pour des chimères absurdes. Vois ce prince qui, n'ayant point de quoi payer ses soldats, souffre que tous les ans ses sujets envoient en cour de Rome jusqu'à 30 millions de réaux, faisant 7 millions 500 mille livres tournois, pour des bulles, des dispenses, &c. Cependant, en vingt ans, cela fait 150 millions de livres tournois données pour des chiffons de papier. Et ces fêtes ! ces jours consacrés à la prière, à la débauche, à la fainéantise, où le travail est défendu, où ce seul moyen que les pauvres pères de famille aient pour substantier leur femme et leurs enfans, est interdit à tous : quelle barbarie, et quel préjudice pour l'Etat ! Supposons, dans une nation de 25 millions d'ames, 2 millions d'ouvriers à 20 sols par jour, et il y en a beaucoup à 5 et à 6 francs, s'il y a 50 fêtes dans l'année, voilà tous les ans 100 millions de perdus pour l'Etat, soit en toile,

soit en draps , en horlogerie , quincaillerie , &c. qui seroient exportés , soit en travaux restans dans l'Etat , et qui lui seroient profitables. A quoi bon ces jeûnes , ces vigiles , ces carêmes , grands et petits , qui tourmentent inutilement le citoyen ? Pourquoi le mariage est-il un sacrement ? Pourquoi est-il défendu en certain temps de l'année ? Pourquoi ses liens sont-ils indissolubles ? Loi atroce , loi insensée , loi impolitique , qui tient à jamais étroitement unis deux êtres qui , l'un à l'autre , sont un enfer , et qui , séparés , pourroient être heureux et faire le bonheur de deux autres êtres ; loi qui rend inféconds deux êtres qui , disjoints , pourroient avoir chacun de leur côté une nombreuse lignée. Et quelle perte pour les Etats , dont la force et la richesse sont dans une grande population ! O divorce ! loi bienfaisante , loi salulaire , loi politique , loi nécessaire aux foibles et inconstans humains , puisses-tu n'être jamais révoquée ! Contemple ces rois qui se glorifient des surnoms de très - fidèles , de catholiques , de très - chrétiens , d'apostoliques , &c. être assujétis à mille petites pratiques de moines : prières à heures réglées , auxquelles ils sont très-assidus , messes , vêpres , complies , sermons ,

bénédictions, processions, confessions, &c. &c. et négliger les affaires de l'Etat , préférant ainsi les plats et honteux sobriquets de très - fidèles, de catholiques, d'apostoliques, &c. au nom cher et sacré de pères des peuples et de la patrie. A ces mêmes potentats, leurs ministres, leurs conseillers, les premiers de la magistrature, les généraux d'armée, tout ce cortège enfin des premiers et des plus éclairés de l'Etat, et qui doivent avoir le plus de noblesse et d'élévation dans l'ame, ne suffisent pas à les conduire; il leur faut encore des directeurs et des confesseurs : et qui sont-ils ? des prêtres; et, qui pis est, de vils moines, gens toujours fourbes, intéressés, ambitieux, à vues étroites, et qui, pour le bien de leur couvent, sont toujours prêts à sacrifier et leur patrie, et leur souverain; gens choisis entre les plus déliés de leur ordre, qui savent à propos faire tonner le nom de Dieu pour amener le royal pénitent à vouloir ce qu'ils veulent; qui, au tribunal de la confession, confondent adroitement les affaires de l'Etat avec celles du salut de leur royal et imbécille pénitent, dont ils se moquent dans leur couvent, et qu'ils trahissent pour le moindre intérêt. Le jésuite d'Aubenton, confes-

seur de Philippe V, roi d'Espagne, dans la crainte de perdre son crédit en suivant dans la solitude son pénitent, qui vouloit abdiquer la couronne, révèle la confession de son roi au duc d'Orléans, régent de France, qui renvoie la lettre du confesseur à Philippe V. Ce monarque, indigné, montra froidement la lettre à son confesseur, qui tomba évanoui, et qui mourut peu de temps après.

Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils, (*les moines*)
 De la cuisine entrer dans les conseils ;
 Brouillons en paix, intrigans dans la guerre ;
 Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
 Puis se glissant au cabinet des rois,
 Et puis enfin troublant toute la terre.
 Tantôt adroits et tantôt insolens ;
 Renards ou loups, ou singes ou serpens ;
 Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
 De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

VOLTAIRE.

Rappelle-toi enfin, car il faut finir cette énumération qui pourroit être encore longue ; rappelle-toi, dis-je, toutes les fraudes, les machinations, les scélératesses, les atrocités, inventées et mises en usage pendant plus de huit cents ans par le clergé, et dont plusieurs subsistent encore, pour abrutir

les hommes, les asservir au joug sacerdotal, et escroquer l'argent des mourans et celui des vivans.

A tant de maux, agissans sans cesse, quoique sourdement, contre le bonheur de l'humanité, oserois-tu bien opposer les pratiques et les vertus monacales, les jeûnes, les prières, les macérations, la foi, l'espérance, la continence, la sobriété, &c.

Tu nous vantes comme un grand bienfait de la religion chrétienne d'avoir détruit le paganisme. Mais cette religion étoit cent fois préférable à celle du Christ. Si les païens étoient assez absurdes pour avoir plusieurs dieux, les chrétiens n'en ont-ils pas trois ? Du moins les païens regardoient leur dieu Jupiter comme le seul grand, le seul excellent : ils n'avoient pas l'impudence de forcer à croire que leurs cent dieux n'en faisoient qu'un, et jamais ils n'eussent eu l'atrocité révoltante de brûler vifs ceux dont la raison se seroit révoltée à une pareille impertinence. D'ailleurs, que fait au bonheur du genre humain, que le vulgaire stupide croie à un seul Dieu, ou à trois, ou à cent, pourvu qu'il soit soumis aux loix, qu'il respecte ses magistrats, et qu'il leur obéisse ? Les prêtres seuls gagnent à toutes

ces vaines absurdités. La religion des païens, et je parle des païens civilisés, tels que les Romains, qui couvroient presque toute la terre connue, étoit douce, tolérante, aimable. Toutes ses fêtes étoient autant de jours consacrés à la joie, aux plaisirs ; elle élevait l'ame, et formoit des héros et de bons citoyens. La religion chrétienne est intolérante, farouche, cruelle, sombre, atroce, sanguinaire. Toutes ses fêtes sont données aux larmes, aux prières, précédées de jeûnes, de macérations, qui abattent l'ame, l'attristent et l'énervent. En exigeant le renoncement à soi-même, elle avilit l'homme, et le rend stupide et lâche. Un bon chrétien voit sans cesse l'enfer ouvert sous ses pas ; son ame brisée par la crainte, sa raison bouleversée par des chimères effrayantes, le ramènent sans cesse aux pieds d'un prêtre, souvent le plus imbécille ou le plus scélérat des hommes, lui déclarer ses plus secrètes pensées, le prier de le réconcilier avec son Dieu, de lui fermer les portes de l'enfer, et de lui ouvrir celles du paradis. Quelle humiliante extravagance ! les païens en eussent rougi. Cependant, il faut l'avouer, cette religion, si tolérante, si aimable (celle des païens), eut des sacrifices humains. Chez

les Romains, des Goths, des Grecs, furent immolés au dieu Mars, des vestales furent enterrées vives ; et chez les Grecs, Socrate, le plus juste des hommes , but la ciguë ; lorsque le christianisme commença de faire ombrage au paganisme , il devint sanguinaire et atroce ; tant est sanguinaire toute religion.

Vous dites que nous devons au clergé romain d'avoir sauvé d'un naufrage total l'antique et précieuse littérature des Grecs et des Romains, dont les débordemens des barbares du nord nous avoient menacés. Mais c'est une erreur. Ces barbares recherchoient l'or, l'argent, les meubles, les bijoux, un climat et des terres meilleures que celles qu'ils quittoient, et non des livres auxquels ils ne pensoient pas, et dont ils n'auroient fait aucun cas. Il est, au contraire, avéré que c'est ce même clergé qui, jusqu'à Grégoire I, dit le Grand, inclusivement, a fait, pendant 300 ans, les recherches les plus actives et les plus assidues pour détruire tous les livres qui n'étoient pas de leur fabrique. Il est de fait que ce clergé, en qui, dès la naissance du christianisme, l'amour effréné des grandeurs, de la domination et des richesses, fit naître

la fureur du prosélytisme , déclara une guerre implacable au paganisme et à toutes les religions , et lui fit proscrire et condamner aux flammes tous les auteurs grecs et latins qui auroient éclairé sur ses manéges perfides , ou fourni des armes redoutables contre ses entreprises audacieuses , et des lumières contre les fables absurdes qu'ils osoient donner pour des vérités. En sorte que c'est par un très-grand hasard qu'il nous est parvenu quelques-uns de ces ouvrages précieux. Et souvenez-vous que , de leur côté , les prêtres ou califes musulmans en ont fait autant. Lorsqu'on demanda au calife Omar ce qu'on devoit faire de la fameuse et immense bibliothèque d'Alexandrie , il répondit : « Si les livres de cette bibliothèque ne contiennent que ce qui est » dans l'alcoran , brûlez-les ; s'ils contiennent autre chose , brûlez-les encore ; l'alcoran doit suffire aux vrais croyans ». Tel est , en tout pays , le langage et la conduite du prêtre : il faut que par-tout il éteigne les flambeaux qui pourroient éclairer et conduire les hommes. Et nous devons au clergé des actions de grâces pour le peu de lumière qui nous éclaire ? Mais n'est-il pas à présumer , n'est-il pas même certain que ,

sans cette conflagration générale des auteurs grecs et latins, faite par le clergé romain, ces livres eussent été plus communs et plus généralement répandus ? Or, dans cette supposition très-admissible, ne doit-on pas croire que l'esprit humain, naturellement inquiet, ardent, curieux, avide de connoissances, recherchant la considération littéraire, n'eût, quand les Etats, après les inondations des peuples du nord, eurent pris une assiette plus tranquille, n'eût, dis-je, mis à profit la littérature ancienne, n'eût bientôt rendu communes les connoissances qu'il y eût puisées, et enfin, que la lumière, obscurcie par le mélange des barbares, n'eût bien plutôt brillé d'un nouvel éclat ? D'où il faut conclure, que c'est à la race sacerdotale seule, toujours ennemie du genre-humain, qu'on doit imputer l'ignorance profonde dans laquelle a croupi l'humanité jusqu'à ces derniers temps, ainsi que tous les malheurs qui en ont été la suite.

La religion chrétienne, dites-vous encore, a adouci les mœurs. Mais quand et comment ? Est-ce en commandant une haine implacable contre tous ceux qui diffèrent d'opinion sur des chimères ou ridicules ou monstrueuses ? Est-ce en excitant

aux meurtres , au pillage , aux incendies ; en sanctifiant les perfidies , les parjures , les atrocités ; en soulevant les peuples contre leur souverain ; en faisant égorger la moitié d'une nation par l'autre ; en soufflant enfin par-tout le feu de la discorde , que la religion a adouci les mœurs et policé les esprits ? Avoit-elle adouci les mœurs de votre grand , de votre saint Constantin , qui la rendit triomphante ? Lui qui fit périr , malgré la foi des sermens , Licinius son beau-frère ; qui fit massacrer Licinien , son neveu , âgé de 12 ans ; qui fit égorger Maximien , son beau-père , mettre à mort son fils Crispus , qui lui avoit gagné des batailles ; qui fit étouffer dans un bain son épouse Fausta ; qui fit dévorer par des bêtes féroces tous les chefs des Francs , pour avoir généreusement défendu leur liberté ; qui persécuta et livra à toutes sortes de supplices ceux appelés hérétiques : manière de convertir approuvée par vos évêques , etc. ? Avoit-elle adouci les mœurs au règne de l'empereur Julien , de ce grand homme que la douceur de vos mœurs a qualifié d'apostat ? Or , voici ce qu'il dit de ce qui s'étoit passé sous son prédécesseur : « On emprisonnoit , on persécutoit , on bannissoit les infortunés

citoyens. On a égorgé, particulièrement à Césique et à Samosate, des peuples entiers qu'ils appeloient hérétiques. En Paphlagonie, en Bithinie et en Galatie, on voyoit des villes et des villages entiers *sans habitans et tout-à-fait détruits* » Avoit-elle adouci les mœurs de Clovis, ce premier roi chrétien des François ? Tous les historiens, et même Daniel, qui dissimule tant de choses lorsqu'il s'agit de la religion, conviennent que Clovis fut beaucoup plus sanguinaire, et se souilla de plus grands crimes après son baptême que quand il fut païen. Les esprits étoient-ils policés lors du concile d'Ephèse, tenu sous Théodose II, en 431, que les pères du concile décidoient les articles de foi à grands coups de bâton ? Votre religion avoit-elle adouci les mœurs lors de la guerre des Albigeois, quand, sur l'ordre d'un légat, les habitans de Béziers, au nombre de plus de 30,000, furent passés au fil de l'épée ? Est-ce du temps du massacre de Merindol et de Cabrières, que 22 gros bourgs furent réduits en cendres, et 18,000 innocens égorgés ou brûlés ; que des enfans à la mamelle furent jetés dans les flammes ; que des filles furent violées et coupées ensuite par quartiers ; que l'on faisoit sauter

en l'air les vieilles femmes , en leur enfonçant des cartouches pleines de poudre dans les deux orifices ? Est-ce enfin , pour terminer ce tableau d'horreurs religieuses , lors de la S. Barthélemi ou du massacre d'Irlande ? Nous voilà cependant arrivés en 1641. Voilà donc seize siècles et demi que votre religion chrétienne est établie , et les mœurs n'en sont que plus atroces. Et remarquons que , depuis que les prêtres de cette religion sacrée , soutenus , protégés , favorisés par Constantin et les empereurs ses successeurs , peuvent agir librement en prêtres , on voit jusqu'à nos jours une suite non interrompue de barbaries , de meurtres , de perfidies , ordonnées par eux pour des absurdités qui font frémir le bon sens.

— Qui donc a adouci les mœurs et policé les esprits ? — La paix , le bon ordre , le commerce , les sciences , les arts , les spectacles , les fêtes et les plaisirs. Quand , avec le temps , les empires eurent pris une sorte de stabilité , les princes , pour le bonheur des peuples , et plus encore pour leur sûreté , établirent une police , un ordre , qui , en maintenant la tranquillité , en protégeant les propriétés personnelles et foncières , per-

mirent de s'occuper de l'agriculture , des manufactures et du commerce. L'aisance , les richesses en furent le fruit ; et le loisir , enfant de l'opulence , porta l'inquiétude naturelle à l'homme , son amour de la gloire et des distinctions , vers la littérature et les beaux - arts. Des chef - d'œuvres en tout genre parurent. Des fêtes , des plaisirs , des spectacles dignes de l'homme civilisé , rassemblèrent les hommes et leur firent perdre cette âpreté de caractère qui les rendoit ennemis les uns des autres. Enfin , après une moisson abondante de fleurs immortelles , les sciences et les beaux-arts produisirent les fruits les plus salutaires ; une lumière pure et bienfaisante éclaira les esprits ; la morale s'épura ; tout ce qu'elle avoit de mystique se dissipa insensiblement avec les vains prestiges de la superstition ; les trônes , les empires s'affermirent par le mépris des foudres du Vatican ; les prétentions ambitieuses , les fureurs sacrilèges du clergé , furent contenues , réprimées par le frein salutaire des loix , et plus encore par celui de l'opinion , le plus réprimant de tous ; et le calme fut rendu à la terre. Et c'est alors que cette paix , ces fêtes , ces spectacles , ces plaisirs , adoucirent de plus en plus les mœurs , poli-

cèrent les esprits et introduisirent cette politesse, cette urbanité, qui font le charme de la vie, quoi qu'en dise J. J. Rousseau : et non votre religion intolérante, sombre, atroce et sanguinaire, qui change les hommes en bêtes féroces.

Cela est si vrai, que depuis environ 1766 jusqu'en 1789, temps où le christianisme fut le mieux connu et le plus méprisé, jamais et dans aucun autre temps les cœurs ne furent aussi ouverts à la bienfaisance, et les esprits plus tournés vers les choses utiles à l'humanité. Indépendamment des charités particulières qui, de jour en jour devenoient plus abondantes, des sociétés, des clubs, composés de toutes les classes de citoyens furent établis et formés pour répandre les bienfaits dans le sein de l'indigence. Leurs membres se partageoient la ville; et on voyoit les grands de l'état, délégués à leur tour par leur club, monter à des cinquièmes étages, y rechercher et secourir les malheureux, essuyer leurs larmes, et leur prodiguer soins et argent; et dans l'oubli de la religion, tous les hommes furent regardés comme frères.

D'un autre côté, on voyoit les académies,

les hommes de lettres, les plus grands génies enfin , abandonner le luxe de la littérature , et employer tous leurs talens , toutes leurs lumières , à trouver des choses utiles à l'humanité , secourables à l'indigence , ou à perfectionner celles déjà trouvées. L'agriculture , les manufactures , le commerce , reprenoient une nouvelle vie , et marchaient à grands pas vers la perfection , lorsque tout-à-coup le gouffre des enfers s'ouvrit , et.... Mais détournons les yeux de dessus ces horreurs exécrables et douloureuses , et disons seulement qu'il faut être doublement chrétien , c'est-à-dire doublement sot , ou bien profondément hypocrite , pour attribuer à la philosophie les maux incalculables qui ont affligé la France pendant dix ans. La dissipation des finances et l'ambition dans des têtes étroites et des cœurs atroces , associés à la plus vile canaille , voilà ce qui a ébranlé le plus puissant empire , comme le plus bel ornement de l'univers. Or , la canaille est et sera toujours la même dans tous les temps et dans tous les pays. Et comme elle fait par - tout le plus grand nombre , par tout où elle ne sera pas contenue par des loix sévères , et une police vigilante et ferme , elle fera la loi ; et ses loix seront

toujours des loix de sang et de dévastation.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères :
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux.
Mille ennemis cruels assiègent notre vie
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie :
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans :
Remède encor trop foible à des maux si constans.
Ah ! n'empoisonnons point la douceur qui nous resta.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

VOLTAIRE.

Voilà le langage de la philosophie. Est-il un sermon plus touchant, et d'une morale plus saine ? Mais continuons.

Enfin vous osez dire que la religion chrétienne a fait cesser par-tout les sacrifices humains. Eh, malheureux ! lis donc ; éclaire-toi et ouvre les yeux à la vérité. Sans compter la multitude infinie de victimes humaines, que les rois, les papes et autres

souverains, ont immolées par le fer ou dans le feu, à votre Dieu jaloux et sanguinaire, pendant plus de onze cents ans, qui peut nombrer celles que l'inquisition seule a offertes à ce même Dieu en Espagne, en Portugal, en Amérique et à Goa dans l'Inde ? Le seul Torquemada, grand-Inquisiteur en Espagne, se vantoit d'avoir fait brûler vifs 6,000 juifs ou hérétiques. Sous François I en France, les prêtres les faisoient attacher sur le bout d'une poutre mise en bascule au-dessus d'un brasier ardent, et ces malheureuses victimes étoient plongées, puis retirées, puis replongées dans le feu, pour leur faire éprouver dès cette vie tous les tourmens de votre enfer.

— Et les bonnes mœurs ? Cet objet si grand, si capital, que sans elles aucune constitution ne peut rendre les hommes heureux ni donner de la stabilité aux empires ; qui les procurera si ce n'est une religion quelconque, mais sur-tout la religion chrétienne ? Sa morale est si pure ! elle est si encourageante à la vertu par les récompenses ineffables qu'elle promet, et si repressive du vice par les peines infinies et éternelles dont elle le menace ! Un vrai chrétien se croit sans cesse en présence de son Dieu, d'un

être tout-puissant , infiniment juste , mais sévère , mais implacable , à qui rien n'est caché , pas même les plus secrètes pensées , et dont les récompenses ainsi que les châtimens justement décernés sont infinis en durée et en intensité. Quel attrait pour la vertu , quel frein pour le vice ! Est-il aucune loi , aucune police , aucun moyen humain , qui puisse avoir autant d'efficacité pour maintenir l'ordre et la paix ?

— L'exposé que vous venez de faire , est magnifique sans doute , et ne pas se rendre à des raisons si séduisantes , si les effets y répondoient , seroit folie. Mais en est-il ainsi ? nullement. Dans tous les états chrétiens , les mœurs sont tout aussi corrompues que dans les autres , et dans tous , elles ont ce degré de perversité que les loix ne peuvent prévenir ni réprimer. Par-tout les hommes sont également vicieux : par-tout l'ambition , la cupidité , les haines , les vengeances , la colère , l'orgueil , la luxure , tous les excès dans les jouissances , toutes les passions enfin qui sont inhérentes à la nature humaine , gouvernent les hommes et non la religion , excepté toutefois quand cette invention des hommes commande de nouvelles haines , allume le flambeau de la discorde , et met à

tous ses dévoués le fer et la flamme à la main. Et c'est alors seulement que la religion est écoutée, et alors elle change l'homme en bête féroce, éteint en lui tous les sentimens de la nature, et lui fait commettre de sang froid et sans remords, les injustices, les horreurs, les atrocités les plus infernales. Les tortures ordinaires, les supplices, ceux mêmes destinés aux parricides, ne suffisent pas à sa rage. C'est le feu, le feu le plus lent et le plus cuisant qu'il lui faut, pour immoler à son Dieu les malheureuses victimes qui lui sont dénoncées.

Dès l'an 314, trois ans seulement après que Constantin eut fait monter sur le trône la religion chrétienne, et l'eut rendue triomphante, les chrétiens se livrèrent à toutes les fureurs de la vengeance. Ils noyèrent dans l'Oronte la femme et la fille de Maximin, firent périr dans les tourmens ses fils et ses parens, et massacrèrent dans la Syrie et dans la Palestine tous les magistrats, qui, pour obéir aux loix, avoient sévi contr'eux. Bien plus, Ammien Marcellin, qui vivoit en 350 dit, que de son temps, les chrétiens s'entre-déchiroient comme des bêtes féroces.

En effet, ne venons-nous pas de voir

page 219 , les chrétiens s'entr'égorger à Rome (en 352), pour soutenir les fureurs ambitieuses des deux évêques rivaux , Libère et Félix , se disputant le siège épiscopal de cette capitale de l'empire d'occident? Le sang des deux partis acharnés l'un contre l'autre ruisseloit , nous dit-on , dans les rues , dans les places publiques , dans les bains , et même dans les églises : et Rome au retour de son *pieux* évêque Libère , renouvela les massacres de Marius , et les proscriptions de Sylla.

Et vers le même temps (en 360) la rivalité de Paul et de Macédonius , prétendant tous deux au siège épiscopal de Constantinople , ne fit-elle pas commettre les excès les plus horribles ? Elle coûta la vie à 3,150 habitans de Constantinople , et attira sur les soi-disant orthodoxes une persécution longue et cruelle.

Et voilà comme ces ministres de paix , prêchant l'humilité , le renoncement aux grandeurs de ce monde , excitent aux meurtres et au carnage , quand il s'agit de satisfaire leur soif sacrilège des grandeurs et des richesses !

—Mais ces forfaits , la religion les a en hor-

reur, mais elle en condamne, mais elle en réproouve les auteurs. Vous le savez : et vous devriez en conclure qu'il faut que les hommes soient bien pervers, puisqu'une religion si sainte, d'une morale si pure, ne suffit pas encore à les rendre bons et sages. Gémissons sur l'humanité : mais que sa perversité ne nous fasse pas rejeter le moyen sans contredit le plus efficace, de diminuer le nombre des méchans et d'augmenter celui des bons. Car enfin, sans une religion quelconque, que seroit une nation ? Que seroit un peuple d'athées ? Cette seule pensée fait frémir !

— Vous frémissez, mais c'est du mot (1),

(1) Dans toute religion, les prêtres en tout temps ont regardé les athées comme leurs plus dangereux ennemis. Ils ont senti qu'avec *les seules armes de la raison*, ils pouvoient facilement, s'ils étoient écoutés, renverser tout l'édifice de leur grandeur, de leur considération, de leur opulence, quoique soutenu de bourreaux, de bâchers et des tortures les plus cruelles, et les précipiter dans ce mépris honteux qui est dû à une usurpation fondée par l'impudence et l'imposture, sur le malheur de l'humanité entière. En conséquence de ce sentiment naturel à tout prêtre, et *sans aucun autre motif*, ils ont voué une haine implacable aux athées. Tous, sans s'être entendus, ont prononcé

mais c'est avant d'avoir examiné la chose , avant d'avoir porté le flambeau de la discussion sur cet objet si grand , si intéressant. Vous êtes comme les enfans que les ténèbres effrayent , uniquement parce qu'ils ne voyent pas. Attendez donc le jour , et vous pourrez alors juger sainement , si ce qui trouble votre imagination est réalité ou chimère.

—Mais répondez; qu'attendre d'un athée, d'un être qui ne croit pas à une providence, qui pense que tout périt en lui avec sa dé-

contre eux l'anathème le plus terrible et le plus effrayant , ont employé tous les moyens possibles à les rendre exécration , n'en parlant jamais qu'avec horreur , et les peignant comme des monstres échappés des enfers , capables de tous les crimes.

D'un autre côté , les tyrans politiques , ces autres fléaux de l'humanité , inquiets sur le trône , troublés , poursuivis par les remords de leurs crimes , ne trouvant jamais assez de chaînes pour contenir les peuples qu'ils tourmentent et qu'ils aigrissent en tant de manières pour satisfaire leurs passions désordonnées , s'unissent inconsidérément aux prêtres pour abrutir leurs sujets , et embarrasser toutes leurs facultés spirituelles dans les liens stupéfiants des mensonges religieux. Ils poursuivent avec fureur ceux qui , ne pouvant soumettre leur raison à des erreurs qui la révoltent et qui font en tout pays le malheur de

pouille mortelle, qui se persuade que les crimes secrets sont sans châtimens, et que les bonnes œuvres, qui ne sont pas aperçues des distributeurs des graces, restent sans récompenses ? Pour un tel être rien ne doit être sacré ; qu'il soit adroit et prudent, qu'il sache couvrir ses actions d'un voile impénétrable aux yeux de la justice, cela lui suffit ; il commettra sans retenue, sans remords, tous les crimes nécessaires à ses passions. Il sera ingrat, parjure, fils dénaturé, mauvais voisin, mauvais citoyen,

l'humanité, abjurent toute religion : ils les qualifient d'athées, de monstres ennemis de la paix, de l'ordre et des loix ; et les bûchers sont allumés pour eux.

Et le vulgaire stupide, qui ne réfléchit jamais, imbu, dès le berceau, de ces idées fausses et funestes, que ses maîtres religieux et civils ont grand soin, pour leurs intérêts, de fortifier en lui de jour en jour, les prend pour des vérités tellement incontestables, que ces mots *athée* et *monstre* sont devenus pour lui synonymes et inséparables. En conséquence de cette opinion fortement enracinée, il pense fermement et sans aucun examen, qu'un athée est un monstre, que tout le monde a intérêt de voir promptement étouffé dans les flammes d'un bûcher.

C'est ainsi que, sans aucune recherche, sans aucune réflexion, les athées sont devenus odieux à toute personne qui ne pense point.

enfin un homme abominable. Mais au contraire que de vertus doit avoir , que de biens doit faire celui qui est intérieurement persuadé qu'il est sans cesse sous les yeux d'un être tout-puissant , à qui rien n'échappe , pas même les plus secrettes pensées , et dont les jugemens , quoique équitables , sont terribles et inévitables. Un tel être a nécessairement toutes les vertus , ou doit y tendre sans cesse ; il doit être modeste , humble , charitable , continent , sobre , vivant de privations pour secourir les malheureux , patient dans ses souffrances , compatissant envers celles des autres , éloigné de toutes violences , de toutes injustices , et souffrant sans murmures les torts et les affronts quels qu'ils soient.

— Vaines déclamations ! raisonnons , et aux raisonnemens joignons des faits ; mais allons pied-à-pied.

I. Vous dites que l'athée , ne croyant point aux peines d'une autre vie , à un Dieu scrutateur des cœurs , punisseur et rémunérateur , doit s'abandonner sans retenue à toutes ses passions , commettre sans aucun scrupule tous les crimes secrets qui peuvent lui être utiles ou agréables , enfin qu'il ne doit avoir que de mauvaises mœurs.

Cette imputation est grave ; mais remarquez, et remarquez bien , qu'elle est la seule , l'unique qu'on fait et qu'on peut faire contre l'athéisme ; imputation que ne cessent de répéter les prêtres, les hypocrites, tous ceux qui craignent de perdre leur grandeur, leur considération usurpées ; tous ceux qui ont, ou qui attendent des bénéfices ou pensions de l'église ; tous gens intéressés et dont les politiques ignorans ou irréfléchis sont les imprudens échos ; il faut vous répondre. Eh mais ! la longue suite de faits que je viens de rapporter ne prouve-t-elle pas évidemment que les religions , bien loin de réprimer le vice , corrompent les mœurs de la manière la plus cruelle en excitant violemment aux plus grands crimes ? Elles soufflent en tous lieux la discorde , allument des haines implacables entre les religions , les sectes différentes ; elles autorisent , sanctifient même les perfidies , les révoltes , la violation des sermens les plus sacrés , et poussent enfin aux meurtres , aux assassinats , aux parricides , aux régicides , &c. N'ai-je pas prouvé en cent endroits de cet ouvrage qu'elles pervertissent la raison , abattent le courage , enfin qu'elles dénaturent l'homme et corrompent les mœurs

d'une manière effrayante ? Et cela devrait suffire.

Cependant je vais encore donner un exemple frappant, qui prouvera de la manière la plus évidente, la plus incontestable, qu'il n'y a qu'une police éclairée, vigilante et ferme qui puisse contenir les hommes, réprimer ou prévenir les crimes; qu'il ne faut compter que sur elle et non sur aucune religion, puisque, quelque réprimantes qu'elles soient, elles n'empêchent point tous ces crimes secrets qui peuvent être commis à l'insu des loix.

Selon la religion chrétienne, l'impudicité est un des plus grands crimes que l'on puisse commettre. La moindre pensée impure à laquelle l'esprit s'arrête avec complaisance plonge dans les enfers pour l'éternité. L'onanisme, dit-on, est un péché contre le Saint-Esprit, que la pénitence la plus rigoureuse efface à peine. Cependant quel crime plus commun que celui de l'impureté ? En vain les prédicateurs, les curés, les directeurs, les confesseurs, tous ceux enfin qui ont charge d'ames, disent et répètent sans cesse que l'enfer est ouvert sous les pas de l'impudique; tous, depuis les monarques jusqu'aux pâtres, depuis les princes de l'église

jusqu'aux moindres clercs, prédicateurs, directeurs, confesseurs, s'en rendent habituellement coupables. D'où vient donc que, malgré les menaces les plus terribles de la religion, ce crime est si commun, et que les grands vols, le brigandage qui, pour bien des gens, ont pour le moins autant d'attraits, sont bien plus rares ? c'est que la police atteint ces derniers crimes et ne peut atteindre celui de l'impudicité, ou qu'elle s'en occupé peu, parce qu'il ne trouble point la paix publique, son premier soin, et que quand il s'agit de satisfaire ses passions, l'homme foule aux pieds sa religion ; sans scrupule, et même audacieusement, quand il est bien sûr que son crime envers dieu ne sera point repris en justice. Cette preuve est décisive, puisque, selon les chrétiens, l'impureté compromet autant leur salut, attire sur eux la colère vengeresse de leur dieu autant que l'homicide, qui bien certainement est le plus grand de tous les crimes. Or d'après cet exemple frappant n'est-on pas en droit de conclure avec justice que la religion, quelle qu'elle soit, n'empêche nullement les crimes secrets, ceux dont la justice ne peut avoir

de connoissance (1)? Le Musulman, malgré la défense rigoureuse de son prophète, ne se délecte-t-il pas sans scrupule quand il le peut,

De cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse ?

Quels avantages les religions, qui toutes abrutissent , dénaturent et corrompent l'homme , ont-elles donc sur l'athéisme ? Aucun. Mais combien l'athéisme n'en a t-il pas sur elles ? Il laisse à l'homme toute sa fierté , toute sa grandeur , le sentiment de sa noblesse , toute la force et toute la rectitude de son esprit ; lui permet de voir la nature telle qu'elle est , et ne le détourne jamais des choses d'ici-bas , où sont , ainsi que je l'ai dit tant de fois , et non dans le ciel , la cause de tous ses maux , ainsi que leurs remèdes. Enfin il a sur toutes les religions cet avantage , de n'avoir pas à sa suite trois

(1) Lecteur , daignez vous rappeler ce que j'ai dit dans la première partie de ce Discours , aux pages 142 — 148 , pour prouver que les religions , quelles qu'elles soient , n'empêchent aucun des crimes qui peuvent être commis à l'insu des loix , ou que la justice ne peut atteindre.

monstres cruels, la superstition, le fanatisme et l'hypocrisie, qui, depuis qu'on croit à cette chimère appelée Dieu, n'ont cessé de dévorer les humains dans toutes les parties du globe que nous habitons.

Lecteur impartial, qui, sans aucune vue d'intérêt, cherchez sincèrement à vous éclairer sur l'objet le plus important de la vie, réfléchissez sur ce paragraphe ; reportez votre esprit sur tout ce que nous avons déjà dit ; écoutez les prêtres ; pesez ce qu'ils y répondront, et jugez. Vous verrez qu'à tant de preuves évidentes, à tant de raisons puissantes en faveur de l'athéisme, ils ne répondront jamais que par de vaines et longues déclamations, éloquentes peut-être, si l'éloquence peut avoir pour base le mensonge, mais bien certainement dénuées de preuves, et non soutenues de faits.

Or, voici ce qu'ils vous diront de mieux : « Ce ne sont point les religions, mais les abus de la religion qui ont causé tous les maux dont vous vous plaignez si justement ». Mais, 1°. j'ai démontré avec une entière évidence que toutes religions étoient une invention des hommes ; qu'il étoit de leur essence de les abrutir, d'énervier leur cœur, de les rendre ennemis impla-

cables les uns des autres (ce qui est corrompre les mœurs) , de les détourner d'occupations utiles pour leur faire observer mille pratiques puériles et ridicules , &c. &c. &c.

2°. Qui prêche les religions ? Des hommes. A qui les prêche-t-on ? A des hommes. Or , personne n'ignore que les hommes sont naturellement ambitieux , cupides , enclins à toutes les passions. Cela posé , les prêcheurs qui connoissent bien mieux que les prêchés la valeur de leur religion , sa fausseté , et sa puissance sur les hommes , en abuseront inévitablement ; inévitablement ils la feront servir à satisfaire leur ambition , leur cupidité , leur haine , leurs vengeances et toutes leurs passions , même les plus monstrueuses ; et c'est ce qu'ils ont fait depuis qu'il existe des religions. Enfin , comme il est de fait que depuis le commencement du monde , les hommes ont été trompés , opprimés , malheureux enfin , par les abus de la religion , pour me servir des expressions des devots ou tartuffes ; que les mœurs n'ont cessé d'être corrompues par la religion ou ses abus , qui , quoi , pourra corriger ces abus ? La religion ? Mais ne seroit-ce pas se moquer des hommes que tenter de leur faire croire que ce qui depuis 4,000 ans a été la

cause des calamités qui ont affligé la terre , en devienne le remède ? Il est donc évident qu'il n'y a que les lumières , la vraie philosophie , et sur-tout une bonne police , qui puissent remédier à tant de maux. Mais pour que cette police soit facile , pour qu'elle marche sans gêne , sans opposition , qu'elle parvienne sûrement à son but , qui est de maintenir la paix et la soumission aux loix , il est encore évident qu'il est à souhaiter que les Etats soient purgés de toutes religions et de tous prêtres.

II. Je veux que votre dévot ait toutes les vertus dont vous venez de faire un si pompeux étalage. Mais combien , dans une nation , comptez-vous de ces vrais dévots ? L'expérience , ce grand maître de l'homme , nous convainc qu'il y en a bien peu. Et d'ailleurs , que font au bonheur du genre humain ces vertus obscures , privées , particulières , et qui sont si rares ? Bien peu de chose ; pas plus que les torts que font à la masse des hommes quelques filoux , quelques escrocs , qui échappent à la surveillance des magistrats. Mais voyons sur le trône cette même dévotion ; voyons-la dans la tête et dans le cœur de ceux qui , ayant en main la puissance , la force et tous les moyens , sont les

arbitres du bonheur et du malheur des nations. Considérons-la ensuite dans la populace, quand, animée du fanatisme de la religion, elle se rassemble à la voix de quelqu'ambitieux; et nous verrons que, soit que cette dévotion anime les souverains ou la populace, elle est également funeste au monde.

Je jette d'abord les yeux sur Louis IX de France, sur ce roi si juste, si grand, né avec tous les talens d'un souverain et toutes les vertus d'un saint. Je vois la superstition étouffer en lui son équité naturelle, lui faire entreprendre une guerre injuste. Je le vois dépeupler et appauvrir son royaume, quitter les rênes du gouvernement pour aller comme un insensé, par-delà les mers, porter le fer, le feu et toutes les désolations chez des peuples qui ne lui avoient fait aucun tort, qui même ne le connoissoient pas, uniquement parce qu'ils n'avoient pas la même religion que lui. Cet exemple doit frapper.

En Angleterre, je vois la superstition faire de la reine Marie une furie implacable acharnée sur ses sujets soi-disant hérétiques. Elle les poursuit par-tout, les emprisonne, les réduit à la mendicité par la confiscation de leurs biens, et dans l'espace de trois ans,

elle en fait brûler vifs 277. Pendant tout son règne, elle répand dans tous les cœurs les alarmes et la consternation. Sous le règne des Stuart, qui a duré 77 ans, je vois la superstition agiter et ébranler jusqu'en leurs fondemens les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. La discorde est partout; les têtes sont en délire; la moitié de la nation égorge l'autre; le sang coule sur les échafauds, dans les batailles et dans les séditions; Charles I^{er} périt par la main du bourreau, et Jacques II est forcé d'abandonner pour jamais le trône où l'avoit placé sa naissance, &c. «Cependant, dit M. Hume, que manqua-t-il donc à Jacques II pour faire un *excellent* roi d'Angleterre? De l'affection et du respect pour *la religion* de son peuple». Et ailleurs : « Il voulut rendre triomphant le catholicisme, qui étoit en horreur aux Anglois ».

En Espagne, je vois la superstition et le fanatisme agiter sans cesse le cœur de Philippe II, appelé si justement le Démon du midi. Sous le règne de ce tyran sanguinaire et farouche, la superstition et le fanatisme font gémir l'humanité dans les deux mondes. Par-tout ils dressent des échafauds, allument des bûchers, et des

milliers de victimes sont immolées. Les coups qu'ils frappent sont si multipliés et si continus; les craintes, les terreurs qu'ils inspirent sont si profondes et si universelles, qu'elles changent totalement le caractère des Espagnols : de vifs, de gais, d'enjoués, de spirituels, ils sont devenus posés, tristes, mornes et taciturnes. *Effet terrible de la superstition et du fanatisme.*

En France, la superstition n'égara-t-elle pas Louis XIV? Tant qu'elle n'approcha pas de ce prince, il rendit au-dedans son empire florissant, et respectable au-dehors; il fut chéri de ses sujets, estimé, respecté des nations étrangères. Mais dès que la superstition l'eut asservi, il fit des plaies profondes à son Etat, qu'il couvrit du deuil le plus sombre. Il persécuta ses sujets les plus fidèles, les prisons regorgèrent de victimes innocentes, le sang coula dans les Cévennes, et par la révocation de l'édit de Nantes, il força cent mille familles à porter chez l'étranger leur haine, leurs richesses et leur industrie. Et ce roi, qui, par ses grandes qualités, avoit illustré son siècle, mourut haï et méprisé pour avoir été dévot sur la fin de sa vie.

Et si je tournois mes regards sur l'empire

d'Orient, que de faits ne pourrois-je pas encore citer en preuves que la dévotion dans le cœur des souverains a toujours été funeste aux peuples, et même aux empires ; puisque cette dévotion sur le trône d'Orient, sans empêcher les plus grands crimes, tels que le massacre affreux des Thessaloniens, commandé de sang-froid par ledit grand, ledit saint, mais le véritablement barbare Théodose, empereur, a été une des principales causes de la chute de cet empire.

Si, ensuite des rois, je descendois à la vile populace, je ferois voir combien est dangereuse aux souverains et aux empires la superstition ou dévotion, quand des ambitieux, sous le prétexte de la religion, ont échauffé les têtes de la masse du peuple. Par exemple, des légats délégués par Grégoire VII, et Urbain II son successeur, parcourent l'Allemagne, soulèvent, au nom de Dieu, les peuples contre leur souverain Henri IV, les délient de leur serment de fidélité, et l'Allemagne est en combustion. Et de quoi s'agissoit-il ? d'une affaire d'intérêt, de soustraire la papauté à l'investiture des empereurs. Conrad, et après sa mort, Henri, tous deux ambitieux, tous deux fils dénaturés de Henri IV, se mettent à la tête

des révoltés, livrent des combats; le sang coule, et Henri IV est fait prisonnier par son fils Henri. Deux légats le déposent religieusement, et bientôt après cet empereur expire de douleur et dans la misère, &c. &c. &c. Exemple terrible qui prouve que tout prince qui protège une religion quelconque, et qui force ses sujets à se soumettre à son joug, prépare aux ambitieux un moyen efficace de soulever la populace contre lui. L'histoire fourmille de pareils faits. Qui a fait périr, en Angleterre, Charles I^{er} sur un échafaud? Le fanatisme de la plus vile populace, exaspéré par l'audacieuse hypocrisie de Cromwel. Qui a fait tous les malheurs de la France, sous les règnes de Charles IX, Henri III, Henri IV? Le fanatisme de la canaille, excitée aux meurtres, à la rebellion par des légats, et l'ambition hypocrite des Guises. Qui a rendu pendant plus de 800 ans, les pontifes de Rome si redoutables aux têtes couronnées? La canaille que ces pontifes, pendant le règne de la superstition, faisoient mouvoir à leur gré par les fils de la religion, &c. &c. &c. (1).

(1) A Naples, par exemple, le sang de S. Janvier, de S. Jean-Baptiste et de S. Etienne, contenu dans

Réflexion judicieuse et profonde de Voltaire.

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur Henri IV, plus malheureux que notre Henri IV, roi de France ; cherchez d'où viennent tant d'humiliations et d'infortunes d'un côté, tant d'audace de l'autre ; tant de choses horribles réputées sacrées, tant de princes immolés à la religion : vous en verrez l'unique origine dans la populace ; c'est elle qui donne le mouvement à la superstition. C'est pour les forgerons et les bûcherons de l'Allemagne que Henri IV avoit paru pieds nus devant l'évêque de Rome ! C'est le commun peuple, esclave de la superstition , qui veut que ses maîtres en soient les esclaves. Dès

des bouteilles, se liquéfie étant approché de leurs têtes. Comme le miracle réussit ou manque au gré du charlatan chargé de le faire, et que le peuple entre en fureur lorsqu'il ne réussit pas, le clergé de Naples a le pouvoir d'exciter à son gré des séditions parmi une populace nombreuse (les *lazzaronis*), dénuée de toute morale, que le sang n'effraie point, et qui n'a rien à perdre. En sorte que la cérémonie de la liquéfaction met absolument le gouvernement de Naples dans la dépendance des prêtres. Toute réforme, toute loi qui déplaît aux prêtres, y devient impossible à établir.

V. t. 19, p. 226, note.

que vous avez souffert que vos sujets soient aveuglés par le fanatisme , ils vous forcent à paroître fanatiques comme eux ; et si vous secouez le joug qu'ils portent et qu'ils aiment , ils se soulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion qui doivent être douces , seroient pesantes et dures , plus vos peuples vous seroient soumis ; vous vous êtes trompé : ils se serviront de ces chaînes pour vous gêner sur le trône , ou pour vous en faire descendre. *V. t. 17. p. 45.*

Enfin , la longue suite de faits que nous avons rapportés doit bien convaincre que , soit que la dévotion soit sur le trône ou qu'elle anime et échauffe la canaille , elle est également dangereuse et funeste. A quoi donc la religion est-elle bonne ?

— Mais vous confondez la vraie dévotion avec la superstition , et même avec le fanatisme.

— Et comment séparer ce qui est un , ce qui est même chose. La vraie dévotion , je dis la vraie , et non celle que les tièdes , les voluptueux se font à leur guise , mais cette dévotion rigide d'un homme qui veut véritablement , sincèrement faire son salut ; je dis que la vraie dévotion , la superstition et le

fanatisme sont absolument la même passion , qui , selon la mesure de son énergie , de son effervescence , prend ces différens noms. Il faut donc vous prouver , 1°. que la vraie dévotion est même chose que superstition ; 2°. qu'elle devient nécessairement fanatisme selon les circonstances.

1°. Toute religion est superstition , cela est incontestable. Prenons les principaux exemples dans la vôtre , qui est la mieux connue de vous et de ceux pour qui nous écrivons. Comment ! croire que quatre paroles métamorphosent du pain en dieu , et adorer comme un dieu ce morceau de pain , n'est pas superstition et la plus absurde de toutes ? Croire que des paroles et un geste de la main effacent les plus grands crimes , les parricides , les régicides , &c. n'est pas superstition ? Croire à la vertu d'une eau dite bénite , d'une huile dite consacrée , n'est pas superstition ? Croire que des jeûnes , des macérations , des veilles , des cilices , des rosaires , du temps perdu donné à la fainéantise , plaisent à Dieu , n'est pas superstition ? &c. &c. &c. Peut-être dans ce moment ne voyez-vous pas ainsi ; mais aussi , peut-être verrez-vous un jour la vérité de ce que je vous dis. Vous riez des Egyptiens qui

adoroient des rats, des oignons : des Juifs , qui, pour être de la race chérie de Dieu, se font circoncire , et qui, pour lui plaire, s'abstiennent de manger du lièvre et du lapin : du Musulman, qui se croiroit impur devant Dieu, s'il ne se lavoit cinq fois par jour, et qui se croiroit exclu du paradis de Mahomet, s'il s'y présenteoit avec un prépuce. Vous riez de toutes ces superstitions et de tant d'autres ; mais mettez-vous à la place de ces peuples , et vous rirez des vôtres. Sachez enfin que dans votre religion , ainsi que dans toutes les autres , chaque cérémonie religieuse, chaque geste , chaque parole , chaque pas, est une superstition.

2°. Ainsi qu'un citoyen armé pour la défense de sa patrie n'est jamais qu'un citoyen, quoiqu'alors il porte le surnom de militaire, de soldat ou autre ; de même le vrai dévot, armé pour la défense de son Dieu , n'est toujours qu'un vrai dévot, quoiqu'alors l'homme éclairé lui donne le surnom de fanatique. Ainsi , dans le vrai, le fanatisme n'est que la vraie dévotion armée pour la défense de son Dieu. Et comme la cause de Dieu l'emporte infiniment sur celles des foibles humains, qui, dans les mains de la divinité, sont comme la terre dans celles du potier ;

et comme Dieu seul , selon vos docteurs , rend à son gré les actions bonnes ou mauvaises , dans les guerres de religion tout est réputé saint et sacré. Ce qui seroit perfidies , parjures , atrocités dans toute autre cause , devient légitime dans celle de la religion. Ses armes sont le poison , le poignard et les torches ; ses moyens , les parjures , les perfidies ; et ce sont les chefs de l'église militante qui marquent les victimes , et qui donnent le signal des combats. Ne vous y trompez pas. Tant qu'on s'humilie devant eux , qu'on leur baise les pieds , qu'on y dépose toute sa fortune , qu'on leur soumet ses pensées et ses actions , vos prêtres revêtent la physionomie des anges de paix : leur regard est humble , leurs paroles sont douces , emmiellées ; ils ne prêchent que la concorde , l'union fraternelle : mais veut-on se redresser , les regarder en face , garder une partie de son bien (Ananie et Saphire) , et penser et agir d'après soi ? alors jetant leur masque hypocrite , ils se montrent tels qu'ils sont , des tigres rugissans , répandant par-tout la terreur , et dévorant dans leur rage tout ce qui ne s'humilie pas devant eux.

Le ciel est dans leurs yeux , l'enfer est dans leur cœur.

VOLTAIRE.

Voilà ce que déposent les faits de tous les siècles et de toutes les religions.

Après cette définition qu'on ne peut refuser d'admettre, continuons :

Je dis donc que vous , vrai dévot , vous deviendrez infailliblement fanatique , toutes les fois que les circonstances l'exigeront. Premièrement vous ne pouvez disconvenir que tous les décrets des conciles , que tous ceux des papes , que tous les écrits des pères de l'église et de toute la hiérarchie ecclésiastique , ne recommandent sur toutes choses aux fidèles l'unité de pensées et de sentimens : par-tout ils disent que l'église est une , et que hors de cette unité il n'y a point de salut.

Vous conviendrez secondement que cette même hiérarchie ordonne d'avoir en horreur tout schismatique , c'est-à-dire tous ceux qui ne font pas un avec l'église ; qui s'en séparent de pensées ou de sentimens , de quelque manière que ce soit ; que parfois les papes ont ordonné , sous peine d'excommunication , à tous princes , à tous magistrats , de rechercher , poursuivre et condamner au feu des hérétiques (1). Jésus-

(1) En 1198 , le pape Innocent III , délégué en

Christ, le fondateur de votre religion, a dit, évangile S. Jean, chap. XV, vers. 5 et 6: *Je suis la vigne et vous en êtes les branches ; celui qui demeure en moi , et en qui je demeure , porte des fruits : car vous ne pouvez rien faire sans moi* (unité de l'église). *Si quelqu'un ne demeure pas en moi , il sera jeté dehors comme le sarment , il séchera , on le ramassera , et jettera au feu pour le brûler.* Cela est clair , positif. Aussi tel a été constamment l'usage de l'église de brûler vifs tous ceux qui se séparent d'elle, tous ceux qui diffèrent d'elle de pensées ou de sentimens.

Quand donc une excommunication est lancée contre des hérétiques , qu'il est ordonné , sous peine d'excommunication , de leur refuser l'eau et le feu , et même de courir sus ; vous , d'une conscience tendre , vous , animé d'une vraie dévotion , osez-vous désobéir aux ordres de Dieu , à vous signifiés par son vicaire ? Osez-vous , par

France deux simples moines de Cîteaux pour juger les hérétiques. Nous mandons, dit-il, aux princes, aux comtes, et à tous les seigneurs de votre province, de les assister puissamment contre les hérétiques (les Albigeois). . . . Or, nous avons donné pouvoir à frère Raimier d'y contraindre les seigneurs par *excommunications*, interdits sur leurs biens, &c. *V. t. 2, p. 196.*

cette désobéissance , compromettre votre salut éternel, vous qui avez en mépris toutes les choses d'ici-bas , qui n'aspirez qu'au royaume des cieux ? Non : vous obéirez ; et par excès de dévotion , vous deviendrez fanatique et atroce ; vous vous révolterez contre votre souverain ; vous aurez en horreur vos frères vertueux , bienfaisans , mais marqués par vos prêtres du sceau de la réprobation , comme ennemis de votre Dieu. Vous les dénoncerez , et vous apporterez avec joie des fagots pour les brûler. Voyez dans la conduite du chancelier Thomas Morus quelle sera la vôtre. Ecoutez M. Hume, *Maison de Tudor*, t. I : *Thomas Morus étoit l'homme du royaume le plus célèbre par sa vertu et son intégrité* , p. 243 ; et ailleurs , page 254 , *cet homme joignoit à un esprit lumineux une grande connoissance des anciens*. — *Malgré le CARACTERE LE PLUS DOUX et l'intégrité la plus pure , il ne mit point DE BORNES A SA HAINE pour l'hétérodoxie*. Jacques Beinham , gentilhomme du temple , fit en particulier l'expérience de cet excès de sévérité. Beinham , accusé de favoriser les nouvelles opinions , fut traîné à la maison de Thomas Morus , et ayant refusé de découvrir ses complices , le chancelier le

fit fouetter en sa présence , conduire à la tour , et appliquer à la question qu'il lui vit donner lui-même. Beinham fut ensuite condamné comme hérétique obstiné et relaps , et brûlé vif à Smith-Field. Ainsi , le plus doux , le plus intègre , le plus éclairé des hommes , devint fanatique et féroce par dévotion. Tremblez donc vous tous , vrais dévots , qui n'avez ni les vertus ni le savoir de ce grand magistrat !

Si au contraire l'humanité, la raison , ont assez d'empire sur vous pour vous faire mépriser les vains fondres de l'église , alors vous vous en séparez , vous vous érigez en arbitre de votre foi : et ce premier pas fait , où vous arrêterez-vous ? Bientôt vous ne serez plus chrétien. Cette liberté de croyance et de pratique qu'ont prise les luthériens , les calvinistes et autres , n'a-t-elle pas conduit les puritains , les presbytériens , à rejeter du baptême le signe de la croix , ce qui cependant constitue seul le chrétien.

Croire à la naissance , à la mort , à la résurrection d'un Dieu-Homme ; croire à la trinité , à la transubstantiation , etc. tout cela n'est que dans la bouche , et quelquefois un peu , quoique très-confusément , dans le cœur. Mais des paroles , des sentimens se-

crets , ne font point toute la religion ; ils ne suffiroient pas au salut , et les prêtres ne s'en contenteroient pas. Il faut que la foi soit active et non morte : il faut qu'elle se justifie , qu'elle se manifeste par les œuvres. Ecoutez S. Jacques , apôtre , dans son épître aux douze tribus qui sont dispersées. Chapitre II , vers. 17—21. *Ainsi la foi qui n'est point accompagnée des œuvres est morte. Et quelqu'un sera en droit de vous dire : Vous avez la foi , et moi j'ai les œuvres. Montrez-moi votre foi sans les œuvres , et moi je vous montrerai ma foi par les œuvres. Vous croyez qu'il y a un Dieu , vous faites bien ; mais les démons le croient aussi , et ils tremblent. Voulez-vous savoir , ô hommes présomptueux , que la foi sans les œuvres est morte ? Abraham , notre père , ne fut-il pas justifié par les œuvres , lorsqu'il offrit son fils Isaac sur un autel ?* Ainsi donc pour faire sûrement votre salut , il faut une soumission entière , implicite , aveugle , aux pasteurs de l'église. Car , soit dit en passant , vos prêtres , vous regardant avec bien de la raison comme un troupeau de brebis ou de moutons , dont la toison , ainsi que la chair et les os , leur appartiennent de droit divin , se qualifient modestement du titre de *par-*

teurs : il faut jeûner , prier , se mortifier , assister régulièrement aux offices , se confesser , communier aux temps marqués par l'église ; il faut observer mille petites pratiques superstitieuses , dire l'*Angelus* , le rosaire , etc. Car pour vous détourner de la réflexion que vos pasteurs ont en horreur , parce qu'elle pourroit vous faire dépouiller la peau de mouton pour revêtir celle d'homme penseur , ils vous occupent sans cesse : il faut enfin , et sur toutes choses , faire des aumônes abondantes à l'église , et contribuer de tous vos moyens à l'extirpation de l'hérésie et des hérétiques , fût-ce votre souverain , fût-ce votre père. Voilà , selon vos prêtres , la vraie religion , hors de laquelle il n'y a point de salut. Ainsi donc vous , vrai dévot , vous deviendrez infailliblement fanatique et féroce , quand votre directeur , votre confesseur , vous ordonneront de la part de Dieu de venger Dieu.

Que la religion est terrible et puissante !

III. Je vous accorde qu'un peuple d'athées aura tous les vices inhérens à la nature humaine , qu'il ne pourra être contenu que par une police vigilante et ferme. Et quel peuple fut jamais contenu par d'autres moyens ?

Quelques particuliers d'un caractère doux, timide, peuvent bien être contenus par la religion ; mais tout un peuple ? Jamais cela ne s'est vu , ni ne se verra jamais. Mais aussi je soutiens qu'un peuple religieux aura , outre tous les vices donnés par la nature , puisqu'ils sont hommes , ceux donnés par la religion , savoir : la superstition et le fanatisme ; vices factices , vices d'invention humaine , qui , changeant l'homme en bête féroce , lui font porter saintement le poignard dans le sein de père , de mère , de frères , d'amis , de souverains ; bouleverser leur patrie , et la mettre à feu et à sang ; mille exemples en sont la preuve. A ces deux vices sanguinaires , communs à tout un peuple , beaucoup joindront l'hypocrisie , autre vice exécrable. Qu'étoit en général la Société de Jésus , prise pour exemple , sinon une immense société d'hypocrites , ayant tous les vices de l'humanité , couvrant leur ambition , leur cupidité , leurs haines , leurs vengeances , leur orgueil , du voile sacré , mais odieux , de la religion. Ardents à se faire des prosélytes dans toutes les parties de la terre pour étendre leur domination et leur commerce ; s'insinuant dans toutes les cours par la souplesse , et révoltant tous les esprits par

leur insolence altière. Ici, soulevant les peuples contre leur souverain, qu'ils faisoient assassiner par leur pénitent; là, excitant les princes à la persécution, et attisant par-tout le feu de la discorde. La convention qui déclara Jacques II déchu de la couronne, dit : *Le roi Jacques II s'étant efforcé de renverser la constitution du royaume..... Ayant violé les loix fondamentales, par le conseil des Jésuites, et d'autres pernicieux esprits, etc.* Que sont tous ces ambitieux, tous ces factieux, qui, sous le prétexte de la religion offensée, soulèvent les peuples contre leur souverain, et font égorger la moitié d'une nation par l'autre ? Des hypocrites. La plupart des pontifes romains, de tous ces patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, ont été des monstres d'hypocrisie, couvrant du masque perfide de la cause de Dieu leur ambition sacrilège et sanguinaire. Que de sang les saint Cyrille et autres saints n'ont-ils pas fait verser !

Aux passions données par la nature, et qui font le malheur de l'humanité quand elles sont mal réglées, pourquoi en ajouter de plus funestes encore, la superstition, le fanatisme et l'hypocrisie religieuse, enfans

inévitables de la religion ; passions factices qui éveillent, nourrissent, enflamment et aggrissent les passions les plus turbulentes de la nature , telles que l'ambition , la cupidité, l'orgueil, la haine , la vengeance. Et il est à remarquer que ces passions sont les seules , à la cupidité près , qui animent d'une même rage tous les individus de tout un peuple. L'ambition n'attaque que quelques particuliers ; la haine, la vengeance, de même : mais le fanatisme et la superstition exaltent et exaspèrent également toutes les âmes. La nation la plus douce , les hommes les plus sages , le sexe même le plus timide , peuvent devenir des tigres pour leurs semblables , quand les poignards et les torches de la religion sont remis entre leurs mains.

L'athée qui ne connoît que cette vie , que la terre qu'il habite , doit être plus patriote , plus attaché à sa famille , à ses proches , à ses amis , que le dévot qui regarde cette vie comme un passage très-court et même dangereux pour son salut , à une vie éternelle l'objet de tous ses vœux. Le dévot fait tous ses efforts pour se détacher des choses de ce monde ; la plus grande partie de son temps est employée en prières , en pratiques superstitieuses , inutiles et quelquefois funestes

à l'Etat et à l'humanité. L'athée au contraire qui n'attend de bonheur qu'en cette vie, emploie , s'il n'est un insensé , tous les momens à s'y rendre heureux. S'il est indolent , il jouit de lui-même et des plaisirs qui viennent s'offrir à lui , sans faire tort à autrui : s'il est actif , il améliore sa fortune , ce qui fait le bien de l'Etat ; il recherche l'estime et l'amitié de ses pareils , sentimens qui font le charme de la vie , et qu'on n'obtient que par les bienfaits , les secours prodigués aux malheureux , et par les actions utiles (selon la *nature* , et non selon un autre ordre de choses) à l'Etat et aux particuliers. Si le dévot et l'athée se livrent à l'étude , s'ils s'adonnent à la littérature , aux travaux du cabinet ; le premier ne produira que des choses vaines , peut-être dangereuses ou tendantes à obscurcir de plus en plus la raison humaine. Voyez ce qu'ont laissé les Ambroise , les Augustin , les Arnaud , les Pascal , les Clarke , les Malebranche , les Bossuet , et tant d'autres génies ; rien que des chimères tombées dans l'oubli , mais qui dans le temps ont retardé le progrès des sciences , en détournant la vue des choses d'ici-bas , pour la fixer vers le ciel. Le second , désabusé de ces chimères qui pervertissent

l'entendement humain , et qui tourmentent si follement et si cruellement les hommes , bien convaincu que dans toute l'éternité il n'a d'existence que l'instant qu'il a à passer sur cette terre ; que c'est ici-bas , et non dans le ciel , qu'il peut trouver des remèdes à ses maux , des consolations dans ses peines , des délassemens dans ses travaux , et les plaisirs nécessaires à sa foible nature , il ne s'occupera que de choses vraiment utiles , selon la *nature*. La chimie , l'astronomie , la physique , l'histoire naturelle , la médecine , les arts , les manufactures , &c. feront ses occupations. S'il écrit l'histoire , il l'écrira en homme exempt de préjugés. Il peindra , avec vérité , les fautes des princes , les erreurs des peuples , et les fureurs homicides des prêtres. Sa morale sera puisée dans le cœur de l'homme , et non dans de prétendues révélations. Il s'appliquera à perfectionner les loix et le gouvernement. Enfin tous ses momens seront pleins et utiles à l'humanité : il n'en perdra aucun à la prière , à la fréquentation des églises , ni à des lectures absurdes de piété , ni à composer des livres de controverses.

Pour conduire un peuple d'athées , les moyens les plus simples suffisent. Comme

un tel peuple ne connoîtroit que les seuls biens et les seuls maux temporels, il ne faudroit pour le régir qu'une loi, qu'une magistrature ; et les seuls moyens indiqués par la nature de l'homme , non préoccupé d'erreurs religieuses , savoir les récompenses et les châtimens justement décernés, suffiroient à le contenir dans l'obéissance aux loix : et ces moyens employés sur des êtres nécessaires, qui, n'attendant rien d'une autre vie, sont impérieusement gouvernés par les objets naturels, par les seuls biens et les seuls maux physiques, seroient nécessairement efficaces. Alors le gouvernement étant de la plus grande simplicité, toutes choses n'ayant que le même mobile, la même impulsion, marcheroient uniformément et facilement vers le même but : la grandeur de l'Etat et la félicité des peuples. Le souverain ne seroit jamais détourné des affaires de l'Etat par des prières, des offices, des sermons, et autres assujettissemens religieux ; il n'auroit point à calmer des disputes théologiques capables seules d'ébranler le gouvernement le mieux affermi. Les actions de ses sujets seroient plus à découvert, ils auroient un manteau de moins pour cacher leurs vices : et les ambitieux auroient un

moyen de moins de remuer la populace , et de la pousser à la révolte. Enfin avec un tel peuple , toujours occupé d'affaires temporelles , le souverain n'auroit pas à craindre le poignard du fanatisme. Il n'y auroit que l'excès de la tyrannie qui pût faire soulever ses sujets contre lui.

Mais pour gouverner un peuple religieux il faut deux loix , deux magistratures , le plus souvent indépendantes l'une de l'autre. Alors les rênes du gouvernement sont divisées , l'administration devient compliquée , et le citoyen ayant deux maîtres à servir , presque toujours d'intérêts opposés , son prince et son Dieu , est embarrassé , incertain dans sa conduite. Cette maxime qui lui est souvent répétée par ses magistrats religieux , qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes , rend incertaine et vacillante l'obéissance qu'il doit à ses magistrats civils. Son entendement , perverti par l'erreur , qui souvent lui est plus chère , plus sacrée que la vérité , perdant chaque jour de sa rectitude , s'égarrera de plus en plus , et le zèle religieux , plus puissant que le zèle patriotique , mettra en danger le prince et même la patrie. Son énergie pour les choses naturelles et utiles sera contenue , répri-

mée, et sera dirigée vers des choses surnaturelles. Une partie de son temps sera donnée à des objets futiles, et les sciences, les arts, les manufactures, en souffriront, et par contre-coup l'Etat et les particuliers, &c.

L'administration, viens - je de dire, en sera plus compliquée, plus embarrassée. En effet, le prince aura à régir son peuple et à contenir l'ordre ecclésiastique; deux objets qui demandent des soins bien différens. Le simple bon sens, un cœur droit et bon, un esprit juste, ferme et porté à l'économie, joints à l'amour du travail, suffisent à gouverner un peuple qui n'auroit pour Dieu que la patrie. Mais quelle adresse, quel mélange difficile de souplesse et de fermeté ne faut-il pas au prince pour conduire et tenir dans la soumission un ordre séparé en tout des autres sujets, formant dans l'Etat un Etat distinct, ayant un chef étranger, des privilèges, des honneurs particuliers, des rangs, une hiérarchie, des provinces, des districts et des loix particulières, avec une correspondance intime entre tous les membres de ce corps, et exigeant une soumission implicite, aveugle, des subordonnés envers leurs supérieurs; un

corps persuadé et voulant faire croire, sous peine de damnation éternelle, que son origine est céleste, son caractère sacré, ayant des dons surnaturels, et que ses privilèges et ses possessions temporelles ne sont point des concessions des hommes, mais lui sont donnés d'en-haut; qu'il n'y a qu'une main sacrilège qui puisse y toucher; un ordre enfin qui, par ses prestiges détestables, peut, d'un homme sage et même vertueux, mais ignorant et d'un caractère foible, en faire un frénétique qui, au-dessus de toute crainte, portera le couteau dans le sein de son souverain, car quel frein peut contenir le fanatique qui court après le martyr? Il n'en est aucun. N'a-t-on pas vu mille et mille fois de ces furieux insensés embrasser et caresser avec joie les fagots qui les réduisoient en cendres, mais dont les flammes les conduisoient au séjour de la béatitude éternelle.

Si, de quelque façon que ce soit, le prince blesse le clergé, s'il ne le caresse sans cesse, si par des dons, des privilèges, des honneurs, il ne satisfait pas son insatiable soif des richesses, des prééminences, si le confondant avec les autres classes de citoyens, il veut le faire contribuer aux charges de

l'Etat, alors ce corps qui pense tenir tout, biens et dignités de dieu, et rien des hommes, s'irrite, s'écrie que le prince porte une main sacrilège à l'encensoir, se répand en calomnies, en propos injurieux contre le trône, et couvrant ses ressentimens de l'intérêt du ciel, il soulève le peuple et le pousse à la révolte. D'un autre côté, si un écrivain historien, naturaliste, chimiste, astronome, &c. laissent échapper dans leurs écrits quelques traits qui puissent faire ombrage à ce corps jaloux à l'excès de ses prérogatives et de son empire sur l'opinion, il crie à l'hérétique, à l'athée, et excite les puissances à la persécution. Et des sujets vertueux, sages, éclairés et soumis aux loix qui, selon la droite raison, ne devroient être répréhensibles que pour des actions qui blessent l'Etat, le prince ou les particuliers, sont châtiés, suppliciés même pour des chimères absurdes, ou pour avoir éclairé les princes et les peuples sur leurs vrais intérêts. Alors toute émulation est éteinte, et le prince ne règne plus que sur de vils esclaves sans énergie, sans lumières, et non sur des hommes éclairés et généreux, qui font seuls la force et la splendeur des empires. Voyez dans quel état de foiblesse, de misère et d'ab-

jection sont tombés les Etats du midi de l'Europe, pour être livrés à la superstition ; et cependant de toute cette partie du monde, leur climat est le plus favorisé de la nature.

Quelle étrange et funeste éducation que celle d'un peuple sous le joug sacerdotal ! Dans tous les Etats chrétiens, par exemple, les prêtres, qui, pour leurs intérêts, savent faire entrer la religion dans toutes les affaires, même dans les plus importantes affaires de l'Etat, se sont attribué, exclusivement à tout autre, l'emploi honorable et important d'élever la jeunesse ; et tous, depuis les fils des rois, jusqu'aux enfans des pâtres, sont soumis à cet usage ; et tous, sont également plongés dans une mer d'erreurs et dans la fange de l'ignorance. Un jeune adolescent sort du collège, entre dans le monde aussi neuf que s'il tomboit des nues : nulle connoissance des hommes, nulle morale, nulle règle de conduite, et, qui pis est, ce qu'on lui a fourré dans la tête à force de châtimens, de répétitions et d'ennuis, est en opposition avec ce qu'il doit faire pour se bien conduire parmi ses semblables. Peu importe à ces odieux imposteurs que leurs élèves soient un jour de bons rois, de bons ministres d'Etat, de bons diplomates, de bons magis-

trats , de bons militaires , de bons citoyens enfin , pourvu que toute leur vie ils soient crédules , soumis et respectueux envers le clergé : voilà l'objet de toutes leurs sollicitudes. Cependant c'est l'éducation qui forme en grande partie le caractère national. Est-il donc étonnant qu'une nation active , spirituelle , propre à exceller dans toutes les sciences , à briller dans tous les emplois , soit en général , si ignorante , si imbuë de préjugés funestes , qui s'opposent à tous progrès , et qu'elle soit si facile à agiter par les impostures les plus grossières ? En vain Locke , Condillac , la Chalotais , procureur-général au parlement de Rennes , et tant d'autres écrivains du premier ordre , se sont élevés avec force contre une si préjudiciable éducation. En vain ont-ils donné des plans d'éducation les plus sages et les plus utiles à l'humanité ; le clergé qui craint la lumière , parce qu'il ne peut régner que dans les ténèbres , et qui par la religion conduit et fait penser les maîtres de la terre , s'y est constamment opposé. Il voyoit même avec jalousie les pensions que des séculiers commençoient d'établir. Ce Beaumont , cet archevêque aux billets de confessions , cet ennemi de la paix et du bon ordre , ne vou-

lut-il pas faire fermer la pension d'un instituteur précieux , parce qu'il avoit fait mettre sur la porte de sa pension , *mens sana in sano corpore* , disant que cette maxime sentoit le matérialisme. Il fallut tout le crédit de plusieurs grands seigneurs de la cour , qui avoient mis leurs enfans dans cette pension , pour empêcher le persécuteur , le plat brouillon de Beaumont , de réussir dans son malin vouloir. Il n'en seroit pas ainsi chez un peuple qui n'auroit point de religion nationale , ou dont la religion nationale auroit pour divinité ou objet de culte , la patrie. L'éducation ne pourroit avoir pour but que de former de bons citoyens , que de les rendre propres à tous les emplois , en ornant leur esprit de toutes les connoissances utiles à l'Etat et à eux-mêmes , que d'enflammer leur cœur de l'amour de la liberté et de la patrie , et d'y jeter les semences de la magnanimité , de l'héroïsme et de toutes les vertus.

— Convenons au moins d'une chose : c'est que depuis quelque temps l'église est moins ambitieuse et plus tranquille ; que les Etats sont moins agités par les querelles théologiques ; les princes moins distraits par des disputes de controverses , et les citoyens

moins recherchés, moins tourmentés pour leurs opinions religieuses.

— Ce que vous dites est vrai en partie : mais à qui l'humanité, les États et les princes doivent-ils un si grand bienfait, si ce n'est à la philosophie ? A sa lumière les erreurs de l'entendement ont été apperçues, et la raison s'est rectifiée. La morale, dégagée de ce qu'elle avoit de mystique, d'impur et d'étranger à la nature, sa lumière et son vrai guide, est devenue la seule règle de conduite. Les dogmes de la religion, dépouillés de ce qu'ils avoient d'imposant et de surnaturel, ont paru d'une absurdité révoltante ; ses promesses, ses menaces, ses foudres, n'excitent plus que le rire de la pitié, ainsi que toutes ces observances religieuses et monacales, qui, sans aucun avantage, fatiguoient les hommes. Des actions réputées saintes et sacrées ont fait frémir et reculer d'horreur par leur atrocité, quand le voile de la religion a été déchiré. Enfin, l'expérience des siècles passés, éclairée du flambeau de la philosophie, a fait sentir aux souverains, aux magistrats, et sur-tout à ceux qui, par leurs écrits sublimes et salutaires, forment à la longue l'opinion de la multitude, qu'il ne doit y avoir dans un État qu'une autorité, qu'une

loi, auxquelles tout sujet, quel qu'il soit, doit être également soumis : que la religion, quelle qu'elle fût, ne devait être regardée que comme le spectacle de la populace qu'on devait laisser libre de choisir, en payant, ses gilles, ses paillasses et ses farces ; mais dont les acteurs doivent être soumis aux mêmes loix que les autres sujets, sans jamais faire un corps séparé ; toute hiérarchie, toute assemblée de ces farceurs devant être sévèrement prohibées. Elle a fait voir, cette philosophie, que bien servir sa patrie, qu'être soumis aux loix, bienfaisant envers ses pareils, scrupuleux observateur de sa parole, et fidèle à ses devoirs ; qu'être bon mari, bon père, bon citoyen, bon ami, occupé sans cesse de ses affaires temporelles sans faire tort à autrui, étoit la seule religion que des êtres pensans dussent suivre ; que perdre la terre de vue, que s'occuper d'une autre vie ; étoit folie et crime envers sa patrie et ses pareils, auxquels on doit tous ses momens ainsi qu'à ses proches et à soi-même, si l'on veut être heureux, jouir de ce bonheur continu et tranquille, que procure une vie pleine d'actions utiles à soi et aux autres selon la *nature*. Je dis utiles selon la nature, car vos prêtres prétendent aussi être utiles

aux hommes, mais c'est, à les en croire, selon un autre ordre de choses, un ordre infiniment au-dessus de celui de la nature. Et sous le prétexte fallacieux de leur salut, ils les plongent dans des cachots, les brûlent, les assassinent, les empoisonnent; les torturent en cent manières plus cruelles les unes que les autres, et finissent par s'appliquer leurs biens et leur argent. Que vos prêtres, s'ils le desirent, aillent au ciel par la voie du martyre et le chemin de l'imbécillité; on y consent: mais qu'ils laissent en paix, s'ils le peuvent, ceux qui veulent vivre et mourir tranquilles sans leur assistance.

— Mais ce que vous venez d'appeler religion est un vrai athéisme: et les athées sont très-rares. — Oui, par principes; mais par le fait, je soutiens qu'ils sont beaucoup plus communs que vous ne pensez. En effet, qu'est un homme désabusé de sa religion, qui n'y croit plus, et qui ne va pas plus loin; qui ne se donne pas la peine d'en rechercher une autre; qui ne s'occupe que de plaisirs ou de ses affaires temporelles, sans jamais penser à Dieu, ni à une autre vie, sinon un athée? Il ne l'est point par principes; il ne se dit point: Je suis athée; il ne s'en doute pas, mais il l'est par le fait. Or

rien n'est plus commun que de pareils athées. Toutes les nations en sont remplies. Votre religion , par exemple , est si ridicule , si absurde , d'une platitude si dégoûtante , d'une atrocité si révoltante , qu'il ne faut que le simple gros bon sens , excité par l'atrocité de vos persécutions , pour en être tout-à-fait désabusé. Il n'y a que l'imbécillité ou la crainte , qui puisse faire dire , je ne dis pas qui puisse faire croire , c'est chose impossible , mais qui puisse faire dire qu'on est persuadé que trois dieux n'en font qu'un ; qu'un pigeon est venu faire un Dieu dans le sein d'une vierge ; qu'un ivrogne , un débauché , un scélerat , un Alexandre VI , pape , peut , avec quatre paroles , faire un Dieu d'un morceau de pâte ; qu'on croque Dieu ; qu'on le digère ; qu'on le rend dans sa chaise percée ; que Dieu a fait mourir Dieu pour appaiser Dieu (1), etc. etc. etc. Eh ! combien n'y a-t-il pas de ces incroyables , qui ne vont pas plus loin par indolence , ou bien faute d'intelligence ou de temps ? De plus , tous ceux qui ont voyagé ou lu avec fruit , pensent que , dans toutes les nations éclairées , le nombre des théistes

(1) Mot excellent du baron de la Hontan.

est très-grand. Mais soyons de bonne-foi ; qu'est un théiste qui n'admet ni dogme, ni temple, ni prêtres, ni culte, qui pense qu'à sa mort tout périt en lui ; que l'homme est un être nécessaire, aussi nécessité dans toutes ses déterminations et actions, que le sont dans le repos et dans le mouvement tous les autres êtres de la nature ? sinon un athée qui s'en impose à lui-même, en adoptant, en affectant une opinion stérile, qui ne peut avoir d'influence sur aucune de ses déterminations et actions, et que le franc athée rejette comme absurde et inutile ?

— Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Par l'athéisme vous ôtez aux malheureux leur seule consolation : l'espérance en Dieu. Quel sera l'appui, dites-moi, de cet infortuné, accablé d'infirmités, rongé par la misère, essuyant par-tout le mépris de ses semblables ? Quel sera le soutien de l'homme vertueux, jeté pour toute sa vie dans un sombre cachot par l'injustice des hommes, oublié de toute la nature, livré à lui-même, tout en proie à ses douleurs ? Si l'un et l'autre sont athées, l'affreux désespoir, plus cruel que tous les maux, doit ronger leur cœur, briser leurs os, et les faire expirer dans la rage des plus douloureux tourmens. Mais

•

si ces mêmes infortunés sont convaincus qu'un être tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon, miséricordieux, veille du haut des cieux sur tous les humains, comme un père tendre veille sur ses enfans, alors l'espérance, la douce espérance verse un baume salutaire sur leurs maux ; ils espèrent que ce Dieu, prenant leur sort en pitié, daignera venir à leur secours ; ils l'attendent de moment en moment, et cette pensée les soutient et allège leurs maux. Ils sont du moins persuadés qu'en se résignant à la volonté de leur Dieu, qui, selon eux, est le seul dispensateur des biens et des maux de ce monde, qu'en lui offrant leurs souffrances, ce Dieu les dédommagera amplement dans une autre vie. De plus la vue du néant répugne à la nature humaine. L'homme veut toujours être quelque chose : il veut se survivre à lui-même, et cette pensée, qu'après sa mort il ne sera plus qu'une cendre insensible et froide, lui fait horreur. Qu'avez-vous à répondre ?

— Beaucoup de choses. 1°. Il n'en est pas de l'athéisme comme de toutes ces religions qui n'acquièrent et ne conservent des prosélytes vrais ou apparens, que par la crainte des tortures et des bûchers, et non par la

persuasion. Nulle contrainte , nulle menace ne force à l'athéisme ; l'évidence seule y amène , et le calme de la conscience qui en est la suite , fait qu'on s'y repose avec plaisir. Ainsi l'athéisme , qui ne contraint point les consciences , qui laisse à chacun ses opinions , sa croyance , est bien éloigné d'employer la moindre violence à dissiper les illusions qui , quoique mensongères , charment les maux de vos infortunés.

2°. Quand il s'agit du plus grand de tous les intérêts , de décider du bonheur ou du malheur de l'humanité entière , l'homme sage , sensible et éclairé , peut-il rester indifférent ? Doit-il être retenu par la considération de quelques individus qui trouvent leur félicité dans les chimères religieuses ? Ne se rendroit-il pas même coupable du plus grand de tous les crimes s'il taisoit les moyens qu'il croit capables de décider cette grande question à l'avantage de l'humanité ? Or l'athée , instruit par les fastes de l'histoire , que dans tous les siècles et sous tous les climats , l'opinion d'un Dieu a souillé et contristé la terre , que cette opinion a toujours été funeste aux empires , aux peuples et aux rois ; persuadé , convaincu , par les preuves les plus évidentes , que cette opinion fatale

est erronée et absurde, l'athée, dis-je, laissera-t-il subsister cette erreur, cause puissante et féconde de maux et d'infortunes ? Non, il emploiera toutes les forces de son esprit à la détruire : et comme il n'a pour moyens que la lumière douce et pénétrante de l'évidence, il s'efforcera de la faire briller de tout son éclat ; bien persuadé que si les vérités qui combattent victorieusement cette opinion fatale au monde sont bien exposées, infailliblement elles convaincront. Il est persuadé qu'en général tous les esprits ne demandent sur ce sujet que la lumière ; que comme la crainte fit les dieux, la crainte seule les conserve et les encense. Otez la crainte de l'enfer, a-t-on dit, et bientôt tout culte, toute religion, sera effacée de la mémoire des hommes. Je vais plus avant, je soutiens que tout homme, même le plus probe, le plus exact à ses devoirs civils et religieux, le plus retenu dans ses passions, le plus bienfaisant, le plus charitable, desire dans le fond de son cœur, s'il a l'esprit juste, qu'il n'y ait point de Dieu. Il sait que dans toutes religions, les dieux sont faciles à se courroucer, et que quoi qu'on fasse, on n'est jamais sûr de les avoir apaisés.

Eh ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?

3°. Mais, nous dit-on, il y a des ames tellement trempées dans l'erreur, qu'elles trouvent leur bonheur dans la religion, dans ses espérances, dans ses pratiques, ses observances, &c. à la bonne heure; mais il y avoit à Bicêtre un fou qui se croyoit le père éternel, et que cette pensée rendoit aussi très-heureux; tout cela peut être. L'athée ne veut point les désabuser, il n'a pas la cruauté de les guérir d'une folie qui les rend heureux; mais quel est l'homme sage qui voudroit d'un pareil bonheur?

4°. Quel est l'homme sage et de sens rassis qui ne trembleroit pas si une puissance supérieure le forçoit à jouer toute sa fortune à un jeu où il y auroit même cent contre un à parier pour lui? Cependant, dans toutes les religions on joue un jeu où il y a mille, dix mille à parier contre un qu'on perdra, c'est-à-dire, qu'on sera jeté pour toute l'éternité dans une fournaise ardente qui ne s'éteindra jamais. Oui: je soutiens que si l'on croyoit fermement à sa religion, cette seule pensée briseroit l'ame d'un tel effroi, qu'on deviendrait infailliblement son enragé. Or comme je ne vois personne atteint de cette sainte folie, j'en conclus que personne n'y

croit fermement, ou que ceux qui y croient sont très-inconséquens.

5°. D'où je conclus encore qu'il n'y a pas un être de bon sens qui ne préfère la certitude du néant, au hasard de la damnation éternelle. Car enfin qu'est le néant ? Un sommeil éternel, doux, tranquille, exempt de toutes peines, de toutes inquiétudes et non suivi de regrets. Et la damnation éternelle !!!.... être brûlés pendant l'éternité !!!

— Mais enfin, que prétendez-vous ? Vouddriez-vous que les souverains, adoptant vos opinions, forçassent leurs sujets à renoncer à leur religion ?

— Non. L'athée, content d'être guéri de ces erreurs qui empoisonnoient tous les instans de sa vie, jouit en paix du fruit de ses recherches, de ses méditations, et ne contraint personne. Il laisse les consciences libres ; il plaint dans le fond de son cœur ceux que de vaines chimères égarent et tourmentent ; il cherche à les éclairer, en évitant de les blesser en aucune manière : il a même, pour les opinions religieuses, quelles qu'elles soient, quand elles ne troublent point la société, ce respect de manières que l'homme éclairé, sage et compa-

tissant doit avoir pour toute erreur involontaire, mais paisible.

Mais , pour le bonheur de l'humanité, je voudrois , je desire ardemment que tous législateurs, tous princes, tous commandans , tous magistrats, que tous ceux enfin qui , par quelque portion d'autorité, ou par le charme des paroles, peuvent influencer sur le sort des peuples, fussent intimement persuadés des grandes et importantes vérités que je viens d'établir avec tant d'évidence par les preuves du raisonnement, justifiées par l'expérience des siècles passés; je pense donc qu'il faut laisser au peuple, qui a besoin du spectacle de la religion, une entière liberté de conscience; que chacun soit libre, en payant volontairement les ministres de ses autels, de suivre le culte que sa fantaisie préfère, excepté toutefois ceux où la confession auriculaire est de précepte rigoureux; cultes qui doivent être soigneusement bannis de tout Etat gouverné par la prudence et par la sagesse, pour les raisons dites à la page 157 et à la note de la page 158 de ce volume; encore voudrois-je que ce fût par les moyens les plus doux, ceux de la persuasion, du ridicule, qu'on parvînt à faire insensiblement dis-

paroître ce culte dangereux. Je voudrois que les ministres de tout culte fussent des êtres isolés , ne formant aucun corps , n'ayant entr'eux aucune correspondance , soit d'autorité les uns sur les autres, soit de discipline , etc. et par conséquent nulle hiérarchie , nulle assemblée de prêtres ou ministres des autels. S'il y a des cultes , comme le catholique , qui exigent des faiseurs de prêtres , leurs prosélytes pourront , en payant volontairement , s'en procurer quelques-uns , n'ayant d'autres droits que celui de faire des prêtres. Voilà le seul soin , la seule sollicitude , que le souverain et ses magistrats auront à l'égard de la religion. Ils doivent être bien convaincus que le gouvernement s'avilit , se compromet et risque le bonheur du peuple et la tranquillité de l'Etat , en se mêlant de la religion ; il faut qu'il n'en parle jamais , qu'il ne soit occupé que de faire observer avec exactitude les loix de police civile et criminelle , qui doivent être également imposées sur toutes têtes.

Si , avec ces sages précautions , l'Etat peut avoir un culte particulier , mais libre , dont la divinité ou l'objet soit la patrie , je pense que ce seroit un établissement très-avantageux qui couronneroit une bonne législation.

Les magistrats de police seroient les ministres de ce culte. Tous les jours indiqués par la loi, ils iroient au temple, où, après avoir entonné une hymne à la patrie, ils liroient trois ou quatre discours approuvés par le gouvernement, et d'un quart-d'heure environ de lecture. Ces discours rouleroit tantôt sur la morale, et tantôt sur la législation et la politique, tous tendans à enflammer le cœur des citoyens de l'amour de la patrie et de la liberté, et à leur inspirer les vertus les plus héroïques. Chaque discours seroit précédé d'une ode sur le même sujet.

Ce culte doit être aussi pompeux, aussi magnifique que les lieux et les circonstances le permettront. Les temples, les cérémonies doivent être augustes, majestueuses et imposantes. Tout ce qui remue fortement l'imagination, agite de même l'ame, l'exalte, l'échauffe et l'embrase. La pompe de ces cérémonies religieuses sera toujours accompagnée et rehaussée de la pompe militaire. Les tambours, les timbales, les clairons, mêleront leurs sons éclatans aux voix et aux doux sons des autres instrumens de musique. Les drapeaux nationaux, ceux pris sur l'ennemi, les armes déployées et étincelantes, enfin

tout l'appareil militaire , seront de ces cérémonies la pompe principale. L'encens le plus pur sera offert à l'image de la patrie. Le silence le plus profond , le recueillement le plus respectueux , doivent régner dans l'assemblée pendant tout le service. Enfin je voudrois que ce culte eût assez d'attraits pour attirer chaque jour à ses autels de nouveaux adorateurs , et diminuer insensiblement et librement le nombre des prosélytes des cultes dont l'objet est vain , chimérique , et dont les suites sont souvent si funestes.

Hélas ! pour le malheur des humains , n'est-ce pas déjà beaucoup trop que de l'ambition , de la cupidité et des autres passions données par la nature , sans encore en introduire de factices , aussi funestes que toutes ces passions réunies , et qui de plus les irritent , les exaspèrent d'une telle violence , que l'expérience seule peut en donner l'idée.

CHAPITRE IX.

De la nature de l'ame.

APRÈS avoir prouvé la non-existence de Dieu , ce qui regarde la *nature* de l'âme n'est plus guère qu'un objet de simple curiosité. Aussi en dirai-je peu de choses, d'autant plus que rien n'est plus ridicule et plus ennuyeux que parler longuement sur une chose inconnue.

Je dirai donc simplement : Pour persuader que l'ame est spirituelle, il faut prouver, 1°. que ce qui est inétendu, que ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur, n'est point le néant, mais une substance capable de propriété ; 2°. Que des parties de cette substance, quelle qu'elle soit, formant telles et telles ames, sont douées de la faculté de penser : deux choses évidemment impossibles. Ou bien il faut prouver rigoureusement qu'une étendue quelconque ne peut avoir cette faculté : ce qu'aucun philosophe n'a pu faire jusqu'à ce moment, et ce qu'il ne fera jamais.

On conçoit qu'un esprit égaré par une religion quelconque puisse , par la crainte de son dieu ou de ses diables , croire que ce qui n'a ni longueur , ni largeur , ni profondeur , en un mot que le néant , le rien , puissent être quelque chose , une ame , un esprit. Qui croit que le même être peut être par-tout et par-tout tout entier , peut avoir cette opinion ; mais bien sûrement elle révoltera toute raison qui n'est pas dans ces liens religieux.

La matière , nous dit-on , ne peut être le sujet de la pensée. Mais s'entend-on lorsqu'on prononce le mot matière ? Ce mot a-t-il plus de signification que le mot *chose* , qui , par lui-même , ne signifie absolument rien ?

On dit la matière de l'or , la matière du fer , du cuivre , du bois , de la chair , des os , &c. pour dire cette chose à nous inconnue , qui est or , fer , cuivre , bois , chair , os , &c. Mais cette expression , *chose à nous inconnue* , ne signifie rien ; elle est seulement un aveu sincère , clair et bien prononcé de notre ignorance.

Dans cette ignorance profonde et invincible des premiers principes de toutes choses , triste apanage de l'humanité , nous pen-

sons que les qualités et propriétés de tous les êtres physiques de la nature ont un support qui, n'ayant rien de commun avec ces propriétés et qualités, existeroit sans elles, mais lesquelles ne pourroient subsister sans lui; et par une conséquence de cette première pensée hasardée, nous croyons encore que tous ces supports sont homogènes, absolument de la même nature, nature que nous avons nommée *matière*. Mais quel motif avons-nous pour croire à tous ces supports, et supports privés, dénués de toutes les qualités et propriétés qui distinguent, caractérisent, tous les êtres de l'univers? Aucun. Quels motifs avons-nous pour les croire tous de même nature, sans aucune espèce de différence entr'eux? Aucun. Il est donc absurde de croire que l'or, le fer, le cuivre, le diamant, &c. aient un support qui ne soit pas or, qui ne soit pas fer, cuivre, diamant, &c. De l'or est de l'or jusques dans ses derniers élémens; et de même tout ce qui existe, soit simple, soit composé. Ainsi du vin mêlé avec de l'eau sont, jusqu'en leurs dernières molécules, de l'eau et du vin. (Je n'ai en vue ici que la division mécanique, et non aucune opération chimique ou analytique.)

Si donc nous voulons donner le terme générique, *matière*, à tout ce qui existe, convenons qu'il y a autant de matières diverses qu'il y a d'êtres différens ; et comme toutes ces matières, diverses entre elles, nous sont totalement inconnues, comment osons-nous affirmer qu'il n'y a pas dans la nature une matière qui seroit celle du sentiment, et par suite celle de la pensée, puisque la pensée n'est que l'attention donnée à un objet, et que l'attention n'est qu'une sensation soutenue (*Voyez*, chap. VIII, ce que nous avons dit de l'attention, de la pensée, &c.), comme il y a une matière qui est or, une matière qui est argent, une qui est chair, une qui est os, &c. ? En quoi cela répugne-t-il donc ? (*Voy.* au tome I, chap. II, pag. 76, ce que nous avons dit sur ce sujet.) Mais, nous dit-on ; toutes ces matières diverses ont une propriété commune, l'étendue, vous devez en convenir : or, l'étendue ne peut être le soutien de la pensée. Non ; mais elle est seulement une des propriétés de la matière du sentiment, du soutien de la pensée, parce que cette propriété est nécessairement commune à tout être existant.

Voici le raisonnement que fait à ce sujet un auteur moderne, qui, pour les lumières

qu'il a répandues sur les premiers principes de nos connoissances, mérite estime et reconnaissance.

D'abord il prévient que pour résoudre cette question , il est absolument inutile de connoître la nature de la matière ainsi que celle qui est le soutien de la pensée. Cette annonce ne prévient assurément pas en faveur de la preuve. « Il suffit , dit-il , de » remarquer que le sujet de la pensée doit » être *un*. Or, un amas de matière n'est pas » un , c'est une multitude ». Donc, etc.

Il me semble entendre un être qui n'auroit juste de sens que pour connoître l'eau , et qui , dans son ignorance profonde de la nature , auroit la folle présomption d'assurer que la matière ne peut produire aucun corps solide , et qui pour le prouver diroit : La matière n'est composée que de petits atomes , polis , lisses , mobiles , incapables d'aucune adhérence et susceptibles de mouvement. Or , comme le mouvement ne peut que faire changer de place ces petits atomes , sans changer leur nature polie , lisse , inadhérente , il est impossible que la matière , quelque mouvement qu'on lui imprime , produise jamais aucun corps solide ou dur.

L'insensé ! il ne s'aperçoit pas que n'ayant qu'un tel sens , il ne peut voir qu'une seule manière d'être de la matière ; qu'avec des sens de plus , il la verroit capable de former des pierres , des métaux , du sang , des muscles , des nerfs , des os , enfin des corps de mille et mille contextures différentes.

Donnons-lui donc des sens de plus , et faisons-lui voir un muscle encore tout pantelant , quoique séparé du système qui lui donnoit la vie. Qu'il voye combien est encore irritable ce muscle , tout détaché qu'il est de son tout. Qu'il voye qu'en cet état même , il fait encore un tout dont toutes les parties se correspondent : que si on le pique dans une partie , toutes les autres en sont tellement ébranlées , tellement mises en convulsion , qu'il paroît vivre encore , et même sentir. Qu'il sache que nous , quoique avec cinq sens , nous n'avons d'autre raison pour lui refuser la vie et le sentiment , que celle qu'il donne , lui qui n'a qu'un sens , pour affirmer que la matière ne peut former que de l'eau.

Comment ! nous refuserions à la nature la possibilité de former un corps d'une telle contexture , d'une telle mobilité en toutes ses parties , quoique toutes liées entr'elles , et

d'une telle correspondance entre tous ses élémens, que, quand l'un est ébranlé par une atteinte quelconque, tous ses autres élémens s'en ressentent : que, quand il éprouve deux, trois, etc. chocs à-la-fois, tout son réseau en soit ébranlé jusqu'en ses derniers élémens !

Et si cela est possible à la nature, on doit en conclure que le corps ainsi formé, s'il est doué de la faculté de sentir, doit distinguer, comparer ses différentes modifications et par conséquent juger.

Mais comment ne pas reconnoître dans la nature cette puissance ? Tous les jours nous avons sous les yeux une infinité de corps ayant cette propriété d'être agités, ébranlés jusqu'en leurs dernières molécules par une atteinte quelconque. Tous les instrumens de musique, violon, violoncelle, clavecin, forté-piano, cloche, tambour, etc. etc. ont cette propriété.

Qu'un tambour, par exemple, soit frappé par les deux baguettes à-la-fois ; que l'une tombe très-près de la caisse, l'autre vers le milieu ; ce tambour rendra à-la-fois deux sons fort différens. Or, c'est le tambour tout entier ébranlé dans tous les atomes formant la texture de la peau et de la caisse, qui rend

chaque son. Il faut donc que le tambour soit modifié dans son tout de deux façons différentes à-la-fois , pour rendre à-la-fois les deux sons. Si donc ce tambour avoit la faculté de sentir, il n'est pas douteux qu'il ne distinguât, comparât, jugeât.

Une enclume , une poutre bien saine , quelque longue qu'elle soit (1), ont la même propriété. De l'eau , toutes liqueurs contenues dans des tonneaux , l'ont encore. Les philosophes ne conviennent-ils pas que la gravitation est en raison de la masse ? L'attraction agit donc sur toutes les parties intégantes des corps. La lune, par exemple , est donc modifiée à-la-fois dans toutes ses parties et par l'attraction du soleil et par celle de la terre. Si elle étoit douée du sentiment, elle pourroit donc comparer ces deux modifications qu'elle ressent à-la-fois dans son tout, dans tous ses élémens.

Enfin , presque tout ce que nous avons

(1) A l'extrémité d'une poutre , quelque longue qu'elle soit , pourvu qu'elle soit saine, droite et sans gros nœuds, donnez une chiquenaude, elle sera entendue à l'autre bout ; et si on donne à-la-fois un coup à chaque bout, les deux coups seront également entendus.

sous les yeux nous prouve que la nature a cette puissance de former des corps d'une telle contexture , que leur ensemble , ainsi que tous leurs élémens , peuvent être modifiés à-la-fois par deux , trois , &c. modifications différentes. Mais rien ne le prouve mieux , et plus évidemment , que ce muscle encore tout pantelant , et pour ainsi dire encore animé , quoique séparé du tout qui lui donnoit la vie.

Si ces raisonnemens ne sont pas concluans , s'ils ne prouvent pas en rigueur que la matière puisse être douée de la faculté de penser , de sentir , du moins n'ont-ils rien de ridicule et d'absurde : au lieu que tous ceux qu'on a faits pour prouver la spiritualité de l'ame le sont , et sur-tout ceux de l'auteur que nous venons de citer.

Cependant , comment se refuser à cette preuve , sans réplique , que l'ame n'est pas spirituelle , ou , si on l'aime mieux , qu'elle n'est pas inétendue ? savoir , que ce qui est inétendu , que ce qui n'a ni longueur , ni largeur , ni profondeur , est bien sûrement le néant , le rien. Car si ce n'est pas une vérité , quoi le sera ? Et si l'ame n'est pas spirituelle , qu'est donc sa nature ?

CHAPITRE X.

Sur la mort.

Où allons-nous ? A la mort. Où vont toutes choses ? A la destruction. Tout subit des métamorphoses ; rien n'est long-temps soi. Puis donc que tout ce qui existe a sa mort, que rien ne peut changer cette loi de la nature, résolvons-nous à subir la nôtre.

Le dernier moment de la vie, ce passage d'un état à un autre état, est-il douloureux ? Les médecins, les prêtres, tous ceux qui assistent des mourans, tous ceux qui ont considéré avec le plus d'attention tout ce qui concerne la nature humaine, assurent que non. Ils disent même qu'à l'approche du dernier moment, toutes douleurs cessent. La mort par elle-même n'est donc pas redoutable.

Que sommes-nous après notre mort ? Le moi existe-t-il ? Non : tout s'éteint avec nous. Nous sommes plongés dans un sommeil éternel, doux et tranquille, non accompagné de regrets, non suivi de peines.

Les suites de la mort ne sont donc pas à craindre (1).

La vie est si remplie de peines et d'amertumes ; la joie , les plaisirs y sont si rares et si souvent empoisonnés ; la hideuse , la dégoûtante vieillesse , objet de tous nos vœux , est un fardeau si pesant , si douloureux et si à charge aux autres , que la vie doit avoir bien peu de charmes ! Nul regret ne doit donc accompagner sa perte.

La crainte de la mort est la maladie de l'ame la plus vile et la plus cruelle : elle nous suit par-tout , et par-tout elle enfante de nouvelles craintes ; elle désorganise l'entendement , affoiblit nos forces , double nos maux , aiguise les douleurs , et trouble tous nos plaisirs. C'est avec la crainte de la mort que les prêtres nous bêtifient , que les tyrans nous enchaînent , et que les uns et les autres nous dépouillent et nous font essuyer tant d'opprobres , subir tant de tourmens. Tâchons donc de nous en guérir. La mort n'est redoutable qu'aux irréfléchis ; elle n'est hideuse qu'à ceux qui la redoutent. Leur imagination alarmée la voit sans cesse assise à

(1) On suppose ici qu'on est pénétré des grandes et consolantes vérités répandues dans tout cet ouvrage.

leurs côtés ; ils n'envisagent qu'elle. Pour ceux qui la bravent, ou elle n'est pas encore arrivée jusqu'à eux, ou elle a passé outre sans qu'ils s'en soient aperçus. Vous glorifiez-vous d'être homme ? acceptez donc tout entier le lot de l'humanité, et ne veuillez pas en rejeter une pièce sans laquelle l'homme ne seroit pas.

Un bon soldat va avec joie où lui ordonne son général ; sans murmurer il campe là où il doit endurer le froid, la pluie, la soif et la faim, où sont enfin mille germes de souffrances et de maladies cruelles ; il va là où de toutes parts pleut la mort avec le fer et le feu ; il est percé de mille traits, et il ne murmure pas ; il reçoit le coup de la mort, et finit sans murmurer. Et nous, quand la nature nous fait éprouver ses décrets irrévocables, nous murmurons ! Nous qui naissons pour y être soumis de gré ou de force, tout le temps de notre existence !

Puis donc que le destin a prononcé cet arrêt que rien ne peut révoquer, unissons notre volonté à la sienne : gardons-nous bien qu'il ne nous y contraigne par force. Se débattre contre la mort, c'est devenir son propre bourreau. C'est alors qu'elle s'annonce de loin par des murmures sourds et ef-

frayans , qu'elle revêt une forme hideuse , qu'elle se fait précéder de fantômes portant le trouble et l'épouvante dans tous les sens ; qu'elle arrive armée de fouets , de serpens ; qu'elle s'attache , se colle à la malheureuse victime qui l'a si inconsidérément provoquée ; qu'elle verse des poisons dans son cœur , déchire ses entrailles , et la flagelle jusqu'à ce que les angoisses et la douleur aient entièrement consumé ses forces et sa vie.

S'y soumet-on sans murmurer ? La mort alors , enveloppée d'un nuage qui la rend invisible , s'avance sans bruit , sans armes , touche légèrement sa proie de son sceptre soporifique , et sans l'avoir vue , sans l'avoir sentie , tout est fini.

QUE tous ceux qui veulent sincèrement s'instruire sur les grands et importans sujets que je viens de traiter si foiblement faute de talens , lisent avec attention , dans le silence des préjugés et le calme des passions , Condillac , sur la génération des idées ; Collins , sur la liberté ; l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations , de Voltaire , ainsi que ses Œuvres Philosophiques ; l'Histoire

(382)

d'Angleterre de M. Hume , l'Histoire de la
Décadence et de la Chute de l'Empire Ro-
main, par M. Gibbon ; et enfin le Système
de la Nature ; et qu'après avoir mûri leurs
lectures par de longues et de profondes mé-
ditations , ils jugent d'après leur conscience.

F I N.

